BnF Gallica

L'entrée dans le monde, ou les souvenirs de Germaine / par Mme la Ctesse de Bassanville,...

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

Bassanville, Anaïs de (1802-1884). L'entrée dans le monde, ou les souvenirs de Germaine / par Mme la Ctesse de Bassanville,.... 1878.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisationcommerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

DÉPÔT LÉGAL
13 8

L'ENTRÉE

DANS

LE MONDE

4° Y
977

SCEAUX. — IMP. M. ET P.-E. CHARAIRE.

L'ENTRÉE

DANS

LE MONDE

OU

LES SOUVENIRS DE GERMAINE

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

PAR

Mme LA COMTESSE DE BASSANVILLE

ÉLÈVE DE Mme CAMPAN

PARIS

LIBRAIRIE D'ÉDUCATION

GÉRANT : AMABLE RIGAUD, ÉDITEUR

33, QUAI DES AUGUSTINS, 33

1878

A

MADEMOISELLE ISABELLE FRANCHETTI

En vous dédiant ce livre, ma chère enfant, c'est un souvenir que je désire attacher à votre vie; car vous aussi vous allez bientôt faire votre *entrée dans le monde;* mon but est donc de vous rappeler que vous devez y apporter les qualités solides qui manquaient, au même âge, à l'héroïne de cette histoire. Plus heureuse qu'elle, vous avez votre charmante mère pour vous servir de guide et de modèle; imitez-la, et, comme elle, vous saurez attirer à vous le respect et l'affection de ce monde, plus léger que méchant, mais près duquel il faut toujours garder la vertu comme égide.

C^ne^ DE BASSANVILLE.

L'ENTRÉE

DANS

LE MONDE

LES ADIEUX

Par un beau jour du mois d'avril, alors que le soleil se montrait déjà dans toute sa splendeur, que les feuilles des arbres, nouvellement entr'ouvertes, formaient un rideau léger d'un vert tendre et doux au regard plutôt qu'un ombrage sombre et frais, que les oiseaux, cachés dans les branches, chantaient leur joyeuse action de grâces dans une hymme au printemps qui venait enfin ranimer la nature engourdie et leur apporter à eux, charmants habitants des airs, le bonheur et la vie, un troupeau de jeunes filles aussi gaies, aussi bruyantes, aussi bondissantes en un mot, unissaient leurs cris joyeux, leurs chants perlés, leurs rires enfantins au gazouillement de l'orchestre ailé qui voltigeait sur leur tête.

Ce jour-là c'était un bienheureux jeudi, et toutes les jeunes filles que nous allons rejoindre composaient les grandes classes d'un des premiers pensionnats de Paris ; car

les petites étaient occupées plus loin à jouer à la poupée ou à la main chaude, et nous n'avons à nous occuper d'elles en aucune façon pour l'instant.

Parmi le troupeau joyeux que nous venons rejoindre, en formant le centre, et semblant appeler l'attention de toutes, deux jeunes filles se faisaient remarquer par une agitation qui ne semblait pas ordinaire; les bras affectueusement entrelacés, l'une, les yeux brillants de joie, l'autre la figure couverte de larmes, elles échangeaient entre elles des paroles rapides auxquelles tout leur gentil auditoire prenait part.

— Mais ne pleure donc pas ainsi, ma bonne Claire, disait la charmante rieuse en frappant la terre de son pied mignon avec une certaine impatience, tu empoisonnes toute ma joie par tes larmes; puisque je te répète que je ne t'oublierai pas...

— Tu feras comme les autres, ma chère Germaine, interrompit vivement une petite blondine au nez retroussé : loin des yeux, loin du cœur, c'est la devise à la mode. Aussi Claire est-elle bien bonne d'user ainsi ses yeux à ton service. Tu t'en vas... adieu... bonjour...

Des éclats de rire approbateurs saluaient les paroles de l'étourdie blondine, tandis que la pauvre affligée redoublait au contraire ses gémissements et ses pleurs, quand heureusement une dame surveillante, qui avait assisté inaperçue à cette petite scène, se montra tout à coup, gronda sévèrement sur la légèreté des paroles qu'elle venait d'entendre celle qui les avait dites, reprocha à celles qui les avaient applaudies d'avoir plus de jalousie que de charité pour une de leurs compagnes qui allait se séparer d'elles, adressa quelques consolations à l'affligée Claire en l'assurant

qu'elle connaissait assez Germaine pour être convaincue qu'elle lui conserverait toujours une affection sincère ; enfin elle cherchait à les calmer toutes, quand la femme de chambre de la surintendante de l'établissement, se présentant pour avertir Germaine qu'elle était demandée chez Madame, fit terminer le différend.

Notre heroïne, car ce sont ses *souvenirs* que je veux vous faire connaître, après avoir vivement embrassé sa jeune amie tout éplorée, avoir dit un adieu affectueux à toutes ses compagnes qui se pressaient autour d'elle, avoir fait une belle révérence à la sous-maîtresse, s'élança à travers les allées aussi rapidement qu'une biche poursuivie par un chasseur, et, quelques instants après, elle se précipita, le cœur palpitant, dans un petit salon où la maîtresse de l'établissement l'attendait en compagnie d'une dame d'une certain âge.

En la voyant entrer ainsi, les yeux brillants, les cheveux en désordre, la poitrine haletante, madame Lacroix poussa un profond soupir.

— Vous êtes donc bien pressée de nous quitter, Germaine, dit-elle tristement en tendant la main à sa jeune élève, puissiez-vous ne jamais regretter le temps sinon heureux, car on ne peut jamais être heureux loin des siens, mais du moins doux et tranquille, que vous avez passé près de nous.

Germaine secoua la tête d'une façon qui montrait son incrédulité sur ce point, tout en s'excusant de son mieux sur son désir de retourner près de son père qu'elle n'avait pas vu depuis longtemps ; l'indulgente dame feignit de la croire, puis, la présentant à la personne qui se trouvait près d'elle alors :

— Voilà une de mes filles qui devient vôtre, madame, lui dit-elle d'une voix émue; aimez-la comme nous l'avons aimée ici, car si sa tête est légère, son cœur est bon, et vous serez payée de votre tendresse, je l'espère.

Germaine se sentit profondément touchée par ces bonnes et affectueuses paroles qui lui découvraient bien mieux l'ingratitude qu'elle montrait en cet instant que ne l'eussent pu faire les reproches les plus sanglants ; aussi, les yeux mouillés de larmes, elle s'élançait vers la main de celle qu'elle allait quitter en lui montrant si peu de reconnaissance de ses bons soins, quand madame Lacroix lui tendit affectueusement les bras, et la pressant sur son cœur, elle lui dit doucement :

— Ingrate enfant, qui croit qu'on ne sait pas l'aimer parce qu'on s'est efforcé de lui rendre la vie belle et heureuse ! Car nous ne sommes, nous, que le laboureur du champ de l'avenir : à nous la fatigue et les peines, à vous la moisson et les fruits. Que la vôtre soit belle, ma Germaine ; mais pour cela prenez garde à l'ivraie qui étouffe le bon grain, aux insectes qui rongent le fruit avant sa maturité. Chez vous, comme chez presque toute jeune fille dont l'éducation a été morale et religieuse, ce sont les légèretés, les étourderies, les mille *riens* enfin, pour me servir d'une expression du monde, qui les conduisent souvent au malheur ; et laissez-moi, à ce sujet, vous dire, comme preuve, une petite anecdocte, continua madame Lacroix en faisant asseoir à ses côtés Germaine :

« Un chevalier romain avait épousé une fille des plus riches, des plus belles, des mieux élevées et même des plus aimables qu'il y eût à Rome. Durant les premiers temps de cette union elle fut très-heureuse, et chacun enviait son sort,

quand tout à coup le bruit se répandit dans la ville que le chevalier allait répudier sa femme ; vous comprenez les exclamations d'abord de doute, puis ensuite de surprise, quand la chose fut confirmée, qui s'élevèrent de toutes parts ; et ses amis, inquiets pour lui de ce scandale, allèrent au plus vite le trouver pour lui en faire les plus sanglants reproches.

« Le chevalier les écouta en souriant sans mot dire ; puis, quand ils eurent épuisé toute leur morale, espérant le faire revenir sur son intention au moins étrange, il leur répondit ainsi :

« — Vous me demandez mes raisons pour répudier ma femme ; voulez-vous me dire, avant que je ne m'explique avec vous, pourquoi je ne peux pas marcher avec les souliers que je porte en ce moment?

« Et tout en parlant ainsi, il tendait vers eux son pied chaussé d'une façon fort élégante par un soulier qui paraissait irréprochable.

« — Que lui manque-t-il, ajouta-t-il, n'est-il pas bien fait, bien cousu, bien brillant, bien taillé ? etc... en apparence rien ne lui manque, et pourtant, par des petits défauts cachés, je ne peux pas le mettre sans qu'il me blesse. Or, il en est de même, mes amis, d'une femme qui, sous une charmante enveloppe, cache ses défauts, légers peut-être, mais de tous les instants, et qui rendent la vie insupportable à un mari. Elle plaît à ceux qui ne la connaissent que par ses qualités aimables ; mais elle fait le supplice de celui qui s'est uni pour toujours à elle. Tel est mon martyr : me blâmez-vous encore, mes amis, de vouloir m'y soustraire ?

« Et tous les amis du chevalier approuvèrent sa conduite

et blâmèrent hautement celle qui méritait son affront. »

— Nos mœurs ne sont plus les mêmes aujourd'hui, mon enfant, ajouta madame Lacroix, et les maris ne peuvent pas, comme les Romains, répudier leurs femmes si elles les blessent, mais, hélas ! si la rupture n'est pas aussi éclatante que celle dont je viens de vous parler, elle n'en est, pour cela, pas moins réelle, et nous voyons trop souvent que le triste sort qu'éprouvent la plupart des femmes n'est qu'une suite de leurs défauts, en un mot, qu'il est presque toujours amené par leur faute. Les hommes ne sont pas parfaits, je vous l'accorde, mais la seule manière de les ramener au bien est la bonté, la douceur et la patience. Soyez aimable si vous voulez être aimée, non aimable suivant le monde, mais aimable selon le cœur de Dieu, c'est-à-dire simple, modeste, soigneuse, rangée, une femme enfin pour qui la maison, la famille, sont le premier de tous les biens et le plus grand des devoirs.

— Voilà ce que vous devez prendre pour base de conduite à votre entrée dans le monde, ma chère fille ; veillez sur vous avec un soin extrême ; notre plus grand ennemi est nous-même, et, pour y arriver, une règle à suivre est indispensable, c'est celle d'écrire chaque soir, avant de se coucher, ses impressions, ses pensées et actions du jour. On en arrive ainsi à veiller avec soin sur tout cela, car on n'aime pas rougir à ses yeux, et la conscience est un juge juste mais sévère.

« Promettez-moi donc ce que je vous demande là, mon enfant, ajouta la bonne madame Lacroix en serrant avec tendresse les mains de Germaine entre les siennes, et si vous me tenez parole, votre bonheur sera la douce récompense que je recueillerai de mes peines.

Notre jeune amie s'engagea formellement à suivre le sage conseil qui lui était donné, et, après avoir fait ses adieux à la directrice, elle quitta, suivie de sa nouvelle gouvernante, la maison où s'étaient écoulées si doucement les premières années de sa vie.

SOUVENIRS DE GERMAINE

Me voici donc revenue chez mon père pour y faire mon — *entrée dans le monde* — en un mot, pour cesser d'être regardée comme une petite fille, une humble pensionnaire, et devenir aux yeux de tous une jeune personne, une demoiselle à marier enfin. C'est singulier, ce changement qui s'opère du jour au lendemain dans l'existence ! Ainsi, aux vacances dernières encore, c'est-à-dire il y a quelques mois à peine, les domestiques de la maison me traitaient en enfant, et aujourd'hui je suis devenue pour eux mademoiselle Germaine *gros comme le bras*, ainsi que disait Petit-Jean.

Est-ce que cela me donne de l'orgueil ? Un peu, j'en conviens. On peut être franche avec soi tout à son aise, et puisque je commence aujourd'hui même à écrire mes *souvenirs*, ou, pour mieux dire, à faire ma confession avant de me coucher, pour remplir l'engagement formel que j'ai pris avec cette pauvre madame Lacroix, excellente femme que j'aimais bien pourtant, je dois me dire mes vérités à moi-même ; je l'aimais bien, je le répète, et je le sens, surtout aujourd'hui que j'en suis séparée pour toujours. Cependant, j'ai dû lui paraître ingrate, j'ai montré si sottement tout mon

plaisir de la quitter. Ce n'était pas elle cependant que je quittais avec joie... ni bien, moins encore, mes compagnes... c'était la maison... les grands murs... enfin, ma liberté, que je recouvrais... et c'est une jolie chose que la liberté il me semble!... car maintenant je vais être libre de me lever, de me coucher, de sortir selon mon bon plaisir, personne ne me fera la loi.

Madame Thérèse, ma très-sèche et très-froide gouvernante, a déjà voulu mettre une sourdine à mon bonheur, en me disant d'une voix magistrale, quand devant elle je me suis prise à penser ainsi tout haut :

Hélas, mademoiselle, la liberté n'existe pour personne ici-bas, et bien moins encore pour nous autres femmes que pour les hommes, car toujours on est esclave, sinon des gens, du moins des circonstances, des choses, et surtout des devoirs...

— Des devoirs, madame, mais je sors de pension pour n'en plus faire... m'écriai-je d'un ton maussade.

Elle se prit à sourire devant ma naïveté, car elle comprit sur le champ que ce n'était point une plaisanterie que je faisais, mais une maladresse, et elle me dit avec une certaine douceur.

— Pauvre enfant, qui croit que les devoirs qu'elle doit remplir dans la vie se bornent au travail intellectuel et manuel qu'il lui a fallu faire pour orner son esprit et sa mémoire! Germaine, ajouta-t-elle en me prenant la main et en me la serrant affectueusement, vous ne l'apprendrez que trop tôt, car c'est l'expérience, le plus dur de tous les maîtres, qui se chargera de vous en donner les leçons, si vous ne voulez pas écouter mes conseils, moi qui suis mise auprès de vous pour remplacer votre mère, que les devoirs que nous

contractons vis-à-vis la famille, vis-à-vis le monde, vis-à-vis nous-mêmes et vis-à-vis Dieu, sont bien plus difficiles à remplir que ceux que vous faisaient faire vos professeurs et vos maîtresses ; difficulté qu'il faut vaincre pourtant, puisqu'à leur exécution est attaché notre bonheur ici-bas.

J'entendis à peine les derniers mots de ce discours, car ils se perdirent dans le bruit que je fis en bâillant de la façon du monde la plus intelligible, puis, pirouettant devant ma gouvernante, je m'élançai à travers la salle où elle me faisait cet ennuyeux sermon ; ensuite, ouvrant vivement le piano, je me mis à jouer et valses et polkas, à grand renfort de pédales, pour chasser loin de moi les diables bleus que ma triste gouvernante m'avait lancés dans l'esprit, et la contraindre de plus à se taire ; ce qu'elle fit sans la moindre marque de mécontentement. Alors cette patience dont je me sentais incapable me toucha au fond du cœur, j'en conviens, mais je n'en eus pas l'air.

« Pauvre femme ! c'est cependant bien dur à son âge d'être ainsi dépendante d'une jeune fille du mien !... et je comprends pourquoi elle dit que la liberté n'existe pas sur la terre ! On juge souvent les choses à son point de vue... mais moi qui suis riche, jeune, belle, dit-on, qui malheureusement n'ai plus de mère, dont le père est tout entier livré à ses affaires, et m'a dit ce matin même, avec une bonté parfaite, après m'avoir tendrement embrassée pour fêter mon retour au bercail :

— Ma Germaine, te voici chez toi : tu y seras dame et maîtresse, ordonne et l'on t'obéira ; en un mot, tu deviens la reine ici.

La reine ! la jolie chose que d'être reine... Aussi dit-on heureuse comme une reine... Et je le serai heureuse, je le

sens, je le sais, et cela malgré les sombres réflexions de ma triste gouvernante.

Elle a dû bien souffrir, la pauvre femme, pour penser ainsi ! Toute sa personne porte les traces de la douleur ; aussi je serai douce et bonne avec elle ; mais à la condition pourtant qu'elle me laissera agir à ma guise.. J'ai dix-huit ans, je sais me conduire, elle n'a donc qu'à me laisser faire ; elle verra que je connais la vie aussi bien qu'elle.

On l'appelle madame Thérèse.

— Madame Thérèse quoi ? lui ai-je demandé quand elle m'a dit son nom.

« Thérèse tout court », fit-elle en souriant tristement pendant que ses yeux se remplissaient de larmes, et je compris que ce nom de baptême pour nom de famille cachait tout un mystère ; mais je n'en fis pas semblant, pour ne pas la désobliger ; je chercherai cependant à le connaître sans risquer de la blesser toutefois ; mais c'est si amusant de deviner un secret !.. Du reste, on voit qu'elle a dû être belle, malgré les sillons que la petite vérole lui a laissés sur le visage. Mais cette beauté date de bien loin... bien loin... bien loin... et c'est seulement parce que j'ai appris le dessin que j'ai pu la découvrir. Du reste, elle a un excellent ton, des manières de grande dame ; on dirait une princesse détrônée... Si c'en était une pourtant ! Allons, bon, voilà ma petite cervelle qui déménage, et, pour peu que cela dure, je verrai bientôt une couronne sur le front de mon humble gouvernante. Je rêve déjà. C'est le sommeil qui me gagne... Adieu, mes chers souvenirs, et à demain pour vous revoir...

Je viens de relire ce que j'avais écrit hier au soir, et j'ai eu une envie terrible de déchirer toute ma prose, car, en vérité, je me suis peinte comme une fort sotte petite créa-

ture. Madame Lacroix avait bien raison quand elle disait que la conscience nous montrait durement la vérité ; aussi, dorénavant, me contenterai-je d'écrire mes souvenirs sans les relire jamais, car sans cela je ne continuerais pas de faire ainsi ma confession chaque soir; et, qui sait? peut-être qu'un jour ces souvenirs de ma jeunesse pourront m'intéresser et me plaire. Il faut, dit-on, travailler toujours pour son âge mûr... Bon ! voilà que je fais de la morale à présent ! Ce que c'est que le mauvais exemple ! Madame Thérèse en est pétrie, de morale, elle m'en débite sur tout et pour tout. Heureusement que je ne l'écoute guère, car sans cela elle m'ennuierait fort.

— Mademoiselle Germaine, il est temps de se lever, m'a-t-elle dit en entrant dans ma chambre ce matin comme la pendule sonnait sept heures.

Et, en l'entendant, je feignis de me réveiller en sursaut, quoique je le fusse depuis longtemps.

— Me lever ! fis-je, mais je ne le veux pas, c'était bon pour le temps où j'étais à la pension de me voir sur pied à sept heures, mais ici je compte me lever tard... D'ailleurs c'est très-bon genre.

Elle haussa les épaules avec un petit air méprisant qui me piqua au vif, en répliquant :

— Bon genre chez quelles femmes, mademoiselle? Chez les évaporées, chez les oisives, pour ne pas dire pire encore ! car les femmes vraiment bien élevées et respectables savent que le temps est précieux et qu'en trop abandonner à l'indolence est non-seulement un tort grave aux yeux de Dieu, mais encore diminue la vie utile qu'elles sont appelées à remplir ici-bas. Ainsi, vous, par exemple, Germaine, vous que le malheur a privée de votre digne mère, ne devez-vous

pas la remplacer en veillant sur la maison que votre père vous a confiée? « L'œil du maître engraisse le cheval », dit un proverbe italien, et ce proverbe-là a raison. Ainsi, si vous vous levez tard, peu à peu les domestiques se lèveront tard aussi, l'ouvrage se fera mal, la maison sera mal tenue, et vous serez mécontente et de vous et des autres. Un bon service tient surtout à une bonne direction, et rien ne rend heureux comme de voir régner l'ordre autour de soi.

Ce long discours, qui m'impatientait presque autant qu'il m'ennuyait, car enfin on n'est point une esclave quand on est une maîtresse de maison, tout au contraire, avait chassé loin de ma personne ce bien-être de flânerie qui s'était emparé de moi avant l'entrée de ma sèche gouvernante ; aussi je consentis à me lever, tout en lui disant que cette concession que je lui faisais ne devait pas être un précédent fâcheux pour la suite, car je comptais me lever aux heures qu'il me plairait dorénavant, sans m'inquiéter du bon plaisir des autres. Puis, je sonnai ma femme de chambre pour lui ordonner de m'apporter une robe de chambre au plus tôt.

— Vous êtes donc malade, Germaine? me demanda avec un petit air plus narquois qu'inquiet madame Thérèse.

— Malade! et pourquoi faites-vous cette supposition? dis-je avec une certaine maussaderie, car je pressentais encore une leçon sous cette question imprévue.

Je ne m'étais pas trompée dans ma prévision, puisqu'elle répondit aussitôt :

— Parce que vous demandez une robe de chambre, mademoiselle, et qu'une jeune fille bien élevée ne doit jamais s'en servir que quand elle est malade.

Je répliquai vivement à ces paroles étranges que j'étais

la maîtresse de faire et de mettre ce que je voudrais ; que mon père ne l'avait pas placée près de moi pour me tyranniser, mais au contraire pour m'obéir, Enfin, je l'avoue, et il le faut bien puisque je me confesse, je fus brusque et, je dirai le mot, je fus même inconvenante avec elle... Elle m'écouta pourtant avec une patience angélique, patience qui augmentait encore ma colère, car je sentais que j'avais tort de lui parler ainsi, et la colère est toujours l'enveloppe sous laquelle on cherche à cacher ses sottises à ses yeux et aux yeux des autres.

Pourtant je ne voulus pas céder; je demandai derechef ma robe de chambre. On me l'apporta; je la mis, et, les pieds dans des pantoufles, un petit bonnet sur ma tête, je descendis dans le cabinet de mon père pour lui souhaiter le bonjour.

Il me regarda avec une surprise inquiète.

— Est-ce que tu es malade, Germaine? me demanda-t-il en m'embrassant.

— Pourquoi donc crois-tu cela, cher petit père? m'écrai-je vivement comme pour étouffer ma conscience, qui me répétait les paroles qui m'avaient été dites quelques instants avant.

— Pourquoi? je ne sais pas, ma fille, mais tu me semples pâle, fatiguée...

En ce moment on heurta doucement à la porte du cabinet, et un vieil ami de mon père, accompagné d'un jeune homme, se présenta à nous. Ce fut alors que je regrettai et ma robe de chambre, et mes cheveux en désordre, et ma mauvaise tenue enfin. Je devins rouge, pâle, embarrassée ; je me sentais mal à l'aise, et j'aurais voulu fuir, d'autant que ni l'un ni l'autre de ces messieurs ne semblaient faire attention

à moi ; ils me prenaient pour une servante, sans doute, et je m'aperçus de leur surprise quand, après les premiers compliments échangés, mon père me présenta comme sa fille.

On me salua alors, on me dit des choses fort aimables et fort gracieuses ; mais j'avais tout compris, et je m'échappai le plus tôt qu'il me fut possible pour rentrer de fort maussade humeur dans ma chambre. J'y trouvai madame Thérèse qui rangeait toutes mes affaires avec un très-grand soin.

— Pourquoi donc vous mêlez-vous de ce qui ne vous regarde pas, madame ? m'écriai-je en laissant échapper ma colère, car j'avais besoin d'épancher sur quelqu'un la maussaderie dont je me sentais gonflée, vous faites là le service de ma femme de chambre, et cela ne me convient pas.

En m'entendant parler ainsi, madame Thérèse leva sur moi son regard si triste et si doux.

— Ce n'est pas le devoir de Mariette que je remplis, mademoiselle, mais le vôtre, me répondit-elle simplement.

— Comment, le mien ! exclamai-je avec une surprise qui, cette fois, n'était pas feinte.

— Oui, ma chère enfant, le vôtre ! répliqua-t-elle sur le même ton de douceur. Une jeune fille bien élevée soigne elle-même ses affaires pour les conserver mieux, et que de la sorte elles durent plus longtemps. Vous comprenez qu'une femme de chambre n'a pas le même intérêt que vous à préserver vos hardes de tout désastre, au contraire, puisque c'est le gaspillage qui lui profite ; aussi le désordre intérieur des femmes est-il la première source de la ruine des familles. Je ne le sais que trop bien, hélas !...

— Comment, vous ne le savez que trop bien, madame?

interrompis-je avec étonnement, tout en regardant ma gouvernante qui était en ce moment affreusement pâle.

Mais au lieu de satisfaire ma curiosité, elle me répondit d'une façon évasive :

— Certainement, je ne le sais que trop bien ! Quand on a longtemps vécu dans le monde, on voit des malheurs, on en connaît la source, et l'on juge...

Je le répète, je suis sûre que madame Thérèse cache un mystère sous ses rides et sous ses cheveux blancs... et ce secret, je le saurai, ou j'y perdrai mon nom...

Tout en pensant ainsi, je m'étais plongée paresseusement dans un fauteuil, et je la laissais faire ; mais je l'observais du coin de l'œil. Décidément, c'est une grande dame déchue ; elle a de la grâce dans ses moindres mouvements, et une distinction parfaite règne sur toute sa personne... Qu'est-ce qui a donc pu la faire descendre ainsi ?... Il y a bien des larmes... et peut-être aussi bien des fautes là-dedans, car on n'est pas si rigide qu'elle l'est quand on n'a pas été payé pour le devenir... Mais voilà, il me semble, une triste pensée qui échappe à ma plume, car elle semble dire que l'expérience seule peut nous servir de maître... Ce que c'est que d'entendre radoter morale du matin jusqu'au soir !... Mes maîtresses de pension étaient, en vérité, beaucoup moins ennuyeuses que madame Thérèse ! et il me semble que j'avais l'esprit bien plus joyeux là-bas qu'ici... Décidément, si cela dure, je prierai mon père de me changer de gouvernante, s'il ne veut pas me voir mourir du spleen.

Comme madame Thérèse rangeait encore et que je rêvais ainsi à mon aise, on vint nous prévenir que le déjeuner était servi. Je me levai et me rendis sans nul empressement à cet appel, car, chose étrange, j'ai bien moins faim ici, où il y a

une table très-bien servie pourtant, que je ne me sentais d'appétit quand nous mangions, mes compagnes et moi, une soupe brûlée ou un plat de lentilles. Mon père nous attendait dans la salle à manger, et du plus loin qu'il nous aperçut, il entreprit ma gouvernante pour lui faire de très-sanglants reproches sur la façon dont j'étais *affublée*, dit-il, façon qui manquait non-seulement de tenue, mais encore de propreté.

Je devins fort rouge en l'entendant parler de la sorte, surtout quand il ajouta avec un mécontentement très-marqué :

— Et je suis d'autant plus fâché de cela, madame, que justement, tandis que Germaine était dans mon cabinet, il est venu des personnes à l'opinion desquelles je tiens beaucoup, et quelle opinion voulez-vous qu'on prenne, je vous le demande, d'une jeune fille mal peignée, sans corset, en pantoufles?... on la juge sans soin, sans ordre, et c'est, chez nous autres hommes, le jugement le plus sévère que nous puissions porter sur une femme : nous savons que celle qui n'a de soin ni sur sa personne ni dans ses armoires en manquera dans sa maison et dans sa conduite ; aussi étais-je vraiment honteux de présenter pour mienne une jeune fille aussi mal fagotée.

Madame Thérèse ne répliquait rien et recevait ces reproches comme si elle les eût mérités ; mais je ne voulus pas lui en laisser le fardeau, et je dis résolûment :

— Ce n'est pas madame qu'il faut gronder, c'est moi, mon père, car elle avait voulu me faire habiller convenablement, et je m'y suis opposée formellement, pensant...

— Et vous avez eu tort, ma chère, interrompit avec tant d'aigreur mon père, que je vis qu'il était profondément

blessé contre moi... Pourquoi?... avait-il donc des idée sur ce jeune homme comme mari?... Oh! la folle idée qui me traverse là la cervelle! Mais c'est égal, je ferai ma toilette le matin, aussitôt que je serai levée, puisque la mauvaise tenue peut mettre mon père si fort en colère contre moi, et que ma gouvernante et lui lui attribuent une influence si malfaisante sur les femmes.

Commencé ainsi, le reste du déjeuner a été très-froid, on le comprend; mon père était fâché contre moi, et, je l'avoue, je l'étais encore plus que lui peut-être, tandis que mon excellente gouvernante se sentait triste de notre commun mécontentement.

En sortant de table, je montai aussitôt dans ma chambre pour m'habiller; puis nous sortîmes, madame Thérèse et moi, afin de faire une longue promenade; nous longeâmes les Tuileries, nous prîmes les Champs-Élysées, où il circulait une foule parée et nombreuse; tout à coup, croyant qu'il était tard, je demandai à ma gouvernante s'il ne nous fallait pas rentrer bien vite à la maison, afin de ne pas faire attendre mon père qui devait être pressé de dîner; car il est fort exact et donne très-peu de temps à ses repas.

Madame Thérèse se prit à sourire en me montrant sa montre qui marquait seulement quelques minutes après trois heures.

— Vous croyez, me dit-elle, en voyant ma surprise, que le temps passe aussi vite quand on ne l'occupe pas que quand on l'emploie au travail. Rien n'est aussi long, et j'ose dire, rien n'est plus ennuyeux que le plaisir quand il n'est pas le délassement et le repos d'une occupation quelconque; vous ne le verrez que trop tôt, mon enfant, ajouta-t-elle en lisant mon incrédulité dans mes regards; et je ne vous

donne pas longtemps pour me l'avouer avec l'honnête franchise qui fait, je le crois, la base de votre caractère.

Tout en parlant ainsi, nous rentrions au logis.

— Qu'allez-vous faire maintenant ? demanda madame Thérèse.

— Ma foi, je n'en sais rien, dis-je d'un air contrit, car je croyais que la vie libre était plus amusante que cela, et qu'elle se passait à ne rien faire ; aussi la proposition que me faisait ma gouvernante de travailler me semblait ridicule.

— Quand vous serez depuis quelques jours reposée de votre joie d'avoir enfin quitté la pension, nous réglerons nos occupations, reprit-elle, car le bon emploi du temps est une des choses nécessaires au bonheur de la vie ; en attendant, je vous laisse la bride sur le cou et vous permets d'agir à votre guise, à condition que vous ne restiez pas oisive pourtant.

Je me mis alors au piano, et je jouai à tort et à travers tout ce qui me passait par la tête.

— Vous ne pensez pas que vous étudiez en tapotant de la sorte sur ce pauvre instrument, dont vous arracherez bientôt le dernier soupir, pour peu que cela dure ?... me dit avec un sourire fort narquois ma gouvernante, qui s'était assise près de moi, et semblait suivre un parti pris en faisant une opposition constante à toutes mes actions.

Cette réflexion me donna de l'humeur ; aussi je me levai, je fermai le piano avec force en me plaçant résolûment devant elle.

— Voulez-vous bien m'indiquer, madame, ce que je dois faire, pour que vous n'y trouviez pas à redire ? m'écriai-je avec impatience.

— Faites ce que vous voudrez, pourvu que vous le fassiez bien et avec attention, me répondit-elle avec cette imperturbable douceur qui me désarme malgré moi, car agir en étourdie, gaspiller enfin le temps de la sorte est un crime. Ne savez-vous donc pas que la vie en est faite... voilà à quoi il faut réfléchir quand on veut devenir sérieusement vertueuse.

— Sérieusement!... fis-je, en souriant à mon tour, c'est un mot bien grave pour moi.

— Oui et non, cela dépend de la façon dont vous voulez le prendre, dit-elle sur le même ton; mais la vie et le bonheur ne sont pas des plaisanteries, je vous jure...

Puis, voyant que je prenais l'air ennuyé :

— Allons! c'est assez de sermon pour aujourd'hui, n'est-ce pas? fit-elle avec son doux et intelligent regard; et si, pour vous reposer de mes paroles, vous voulez me faire une lecture, je vous accorderai grâce jusqu'à demain pour ma morale.

J'acceptai, et je lus cette jolie description du printemps que je lui ai demandé la permission de copier, et que je joins ici pour rendre ce chapitre de mes souvenirs moins ennuyeux si je le relis un jour.

LE PRINTEMPS

De nombreuses fêtes signalaient, chez les anciens, le commencement de cette époque charmante où la nature sort de ses limbes comme le papillon de la chrysalide, toute transformée et toute rayonnante d'espérance et de jeunesse. A l'équinoxe du printemps, à Rome, pour inaugurer le retour du soleil, on renouvelait, sur l'autel de Vesta, le feu sacré, pris au foyer même de cet astre, par le moyen d'un de ces miroirs de métal qui ornaient les toilettes des élégantes de ces temps antiques. — Des cérémonies significatives signalaient aussi cette époque chez les peuples du nord comme dans les villes de la Grèce, sur les rives de l'Euphrate et du Nil. Aujourd'hui encore, en Chine, les premiers jours du printemps sont consacrés à fêter l'agriculture, et le souverain de cet empire, afin d'honorer, par son exemple, le plus utile des travaux, trace lui-même un sillon et fait un semis dans le champ consacré.

Au commencement de cette saison le vent domine, ce qui peut la rendre souvent incommode aux promeneurs; mais comme dans la nature tout effet a une cause, il faut réfléchir que le rôle du vent est très-nécessaire à cette

époque où l'heure est venue de remplacer peu à peu l'atmosphère humide et froide, de chasser les nuages permanents qui gêneraient désormais les rayons du soleil; d'émonder les bois, les collines, les plantes; d'abattre partout les branches mortes pour faire place aux jeunes rameaux; d'aller semer au loin des graines sauvages, de distribuer dans les champs les germes nutritifs que recèle la vase des marais; d'enlever enfin de l'horizon tout ce qui a péri par le froid et que la pluie n'a pu dissoudre.

Ecoutez la forêt qui frémit et qui pleure sur l'invisible agent qui, du même souffle, balaye la surface du sol et pousse devant lui les flots agités de l'Océan, afin d'établir et dans l'air et dans l'eau des courants parallèles et superposés, l'un atmosphérique, qui rend plus faible le vol des oiseaux voyageurs, l'autre sous-marin, qui favorise également la nage des poissons émigrants. Et si notre intelligence pouvait suivre tous ces débris que le vent semble emporter au hasard, nous serions ravis des merveilles ignorées qui s'accomplissent sans cesse autour de nous; ainsi chacun des plus légers brins de paille que vous voyez voltiger dans l'air a sa destination, sa place, son emploi.

Ceux que le tourbillon dépose sur la cîme des arbres seront de commodes logis pour une foule d'insectes aériens qui, sans eux, ne sauraient où trouver un gîte; ceux qui tombent dans l'eau sont des nacelles toutes prêtes pour des milliers de larves aquatiques; ceux que retient l'épine du buisson seront des matériaux bien utiles au nid de la fauvette; ce fétu de paille resté sur le sable servira bientôt de bois de charpente à ces fourmis industrieuses, dont les œufs, recherchés du faisan, donnent à la chair de cet oiseau une saveur plus délicate encore; et ces autres brins égarés sur

la colline deviendront un excellent engrais à la plante aromatique dans le cœur de laquelle l'abeille travailleuse va chercher le miel parfumé de nos tables, la cire blanche qui éclaire nos salons.

Mais bientôt tout se change et se transforme, tout s'éveille et s'anime. L'ouragan devient zéphyr, la feuille déploie son limbe et le bourgeon prépare sa fleur, tandis que l'herbe de la prairie se fait verte et charmante en brodant son épais tapis de blanches et gentilles marguerites, et que la violette répand au loin son doux parfum. Alors, dans l'air, les oiseaux décrivent leurs courbes gracieuses autour des marronniers dont la feuille étalée s'incline pour laisser voir la pyramide élégante qui doit sortir de son cœur; et sur le feuillage du sycomore, où le vert étend déjà sa plus belle couleur, le joyeux pinson, en voltigeant de branche en branche, donne le signal au mélodieux orchestre qui va chanter le retour du printemps. Le grand magicien à qui sont dues toutes ces charmantes merveilles, c'est le soleil.

Ah ! le soleil, le beau soleil,
Qui fait, dans les jardins, tout riant et vermeil !

Le rouge est la couleur des roses,
Quand, au matin, fraîches écloses,
Elles rompent leur bouton vert;

Le vert est la couleur de l'épaisse feuillée,
Où la fauvette et sa famille ailée
Mettent leur retraite à couvert.
L'azur est la couleur du ciel pur de l'automne,
Ou des bluets, que, pour mettre en couronne,
Les enfants vont chercher dans les jaunes guérets.

Mais quand, sur toute la nature,
Sur le sol, sur les eaux, sur la molle verdure,
Le beau soleil étend ses magiques reflets,

La couleur du soleil, c'est celle de la vie,
Que l'hiver a semblé six mois nous dérober;
C'est un regard d'amour que Dieu laisse tomber,
C'est un signe qui dit que la terre est bénie.

ALPHONSE KARR.

Le mois d'avril, que nous comptons le quatrième dans notre année, était le second dans l'ancienne année de Romulus, laquelle n'avait que dix mois et commençait en mars. Mais Numa, le second roi de Rome, retrancha quelques jours à chacun de ces dix mois et en forma janvier et février.

Sous la première race de nos rois, l'année, qui commençait le premier mai, se terminait, au contraire, à la fin d'avril, et c'est de là que beaucoup d'étymologistes font descendre l'origine du fameux *poisson d'avril*. Voici leur dire à ce sujet :

Nos bons aïeux étaient, comme nous, dans l'usage de se faire des présents au renouvellement de l'année; seulement, plus simples dans leurs mœurs, ces présents consistaient le plus ordinairement en poisson, lequel est excellent à la fin d'avril. Or, par une ordonnance d'un roi de la seconde race, le premier mai ayant cessé d'être le commencement de l'année, les présents de poisson cessèrent, au grand désappointement des personnes accoutumées à de pareilles aubaines. Depuis lors, compter sur une chose qui ne devait pas se réaliser s'appela d'abord : *compter sur le poisson d'avril*, puis, par corruption, poisson d'avril, c'est-à-dire attraper quelqu'un en lui faisant croire ce qui n'est pas.

En Italie, où tout est poésie, on a une superstition charmante, c'est celle de la *prima vera*, c'est-à-dire qu'ils croient que si une personne d'un sexe différent du vôtre, soit un

père, un frère, un mari, un fils, vous apporte la première verdure qu'ils trouveront, *par hasard*, c'est-à-dire non un bouquet acheté, mais une branche ou une herbe cueillie sur leur chemin, et que vous gardiez précieusement toute l'année cette *prima vera* ou première verdure de printemps, toute votre année sera heureuse.

Mais revenons au positif :

Les Romains, qui avaient placé chacun de leurs mois sous les auspices de quelques-unes de leurs divinités, consacrèrent le mois d'avril à Vénus ; c'était aussi durant ce mois qu'ils célébraient les céréales, les floréales et autres fêtes en l'honneur de la terre comme féconde nourrice des peuples. Ils le nommaient *aprilis*, du verbe *aperire*, ouvrir, pour faire entendre qu'en avril le sol, purgé de frimats, *s'ouvre* aux douces influences de la chaleur et *ouvre* aussi pour le cultivateur le cercle des travaux et le trésor des espérances.

Saluons donc avec transport le retour du printemps si plein de doux soleil, d'espérances dorées et de salutaires leçons ; reconnaissons que par le travail tout progresse et tout s'harmonise ; car c'est du sein du travail, comme de celui d'une prière, que notre âme divine domine en nous la pauvre matière pour s'élever grande et forte vers le Dispensateur de tous biens et de toute sagesse, et c'est de ce sanctuaire, en un mot, que, fortifiée contre les orages des passions humaines, elle s'explique mieux la grandeur de sa mission et le terme consolateur révélé par notre divin Maître.

SUITE DES SOUVENIRS DE GERMAINE

Enfin, je connais le secret de madame Thérèse ! Je n'ai point été aussi longtemps à le découvrir que je l'aurais pensé... Pauvre femme ! comme elle a dû souffrir !... que je la plains... et combien je vais l'aimer maintenant, car le malheur, quelque mérité qu'il soit, quand il est suivi du repentir, appelle toujours une sympathie avec lui, j'oserai même dire le respect... il y a tant de résignation, de courage, en un mot, de vertu à savoir se relever d'une chute, qu'il faut plaindre et admirer celles qui sont capables d'une aussi grande force. Aussi, quand après avoir achevé son triste récit, la pauvre femme m'a dit avec une humilité chrétienne digne d'une sainte :

— Germaine, j'ai voulu vous raconter mon histoire pour vous servir de leçon vivante, afin que vous ne puissiez pas vous dire, en écoutant mes conseils de chaque jour : Ma gouvernante invente les choses qu'ellle me dit ; la vie n'est point ainsi faite... les défauts des jeunes filles sont des étourderies, voilà tout, et ne peuvent entraîner de semblables conséquences avec eux... et toutes ces excuses enfin à l'aide

desquelles l'esprit endort la conscience, trop souvent à votre âge ; mais je veux vous avouer mes fautes, afin que vous sachiez, au contraire, que je ne cherche à détruire en vous que les choses semblables à celles que j'ai senties, pensées, faites et expiées si cruellement... Ce récit est aussi une épreuve, une sonde que j'ai jetée dans votre cœur, car je m'étais dit :

« Si Germaine est sensible à l'abnégation que je fais ainsi de ma dignité pour me confesser à elle avec humilité et franchise, c'est que son âme est grande et qu'elle est capable de comprendre que c'est à son bonheur à venir que j'ai fait ce sacrifice ; alors elle redoublera de respect et d'affection pour moi et craindra toujours de blesser une pauvre créature dont l'âme est malade, tandis qu'au contraire, si elle en prend motif pour me traiter à la légère et se délivrer ainsi de mon pouvoir tutélaire, je m'éloignerai d'elle, car ce sera une mauvaise nature dans laquelle rien de bon ne pourra jamais prospérer. »

Aussi, dis-je, quand elle eut achevé ces paroles prononcées avec tant de tristesse et accompagnées d'une dignité touchante, elle fut profondément émue en me voyant me précipiter vers elle les bras ouverts, les yeux remplis de larmes.

— Merci, ma Germaine... ô merci et pour vous et pour moi !... murmura-t-elle en me serrant tendrement sur son cœur. Maintenant nous nous entendrons toujours, n'est-ce pas ?... vous écouterez mes conseils que vous savez dictés par une cruelle expérience... vous éviterez les fautes dans lesquelles je suis tombée... vous saurez vous rendre heureuse enfin... je le veux... je le dois... car ce sera ma réconciliation avec moi-même que votre bonheur apportera.

Je lui promis tout, et cette promesse doit être enregistrée au ciel, puisqu'elle est sortie de mon cœur ; aussi suis-je décidée à la tenir coûte que coûte, car c'est trop affreux de souffrir et de se dire : — C'est moi qui ai appelé cette souffrance sur ma tête ; si je l'avais voulu, j'aurais pu être riche... considérée... entourée ; et je suis seule, oubliée et pauvre... Mon Dieu, qu'elle doit être malheureuse l'infortunée quand les souvenirs du passé lui reviennent à la mémoire !... aussi je l'aimerai pour les lui faire oublier... je serai sa fille obéissante et dévouée... et son pauvre cœur ulcéré s'ouvrira encore à la joie ; car je suis fière qu'elle m'ait crue digne de recevoir d'elle une confession si humble.

Voici comment les choses se sont passées :

Ce matin, de bonne heure, j'étais descendue dans sa chambre au moment où elle ne m'attendait pas, et je la trouvai occupée à ranger des papiers avec tant de soin et d'attention qu'elle ne m'entendit pas venir ; alors, avec toute l'étourderie d'une petite pensionnaire, je m'avançai tout doucement derrière elle, et lui formant de mes mains un bandeau sur les yeux :

— Devinez qui est là ? fis-je en dissimulant ma voix de mon mieux.

Je ne sais pas si ma gouvernante ne comprit pas que seule je m'attribuerais la liberté de commettre une semblable inconvenance ; mais elle poussa un cri de terreur, et, dans son trouble, laissa échapper tous les papiers qu'elle tenait entre ses mains. Alors, du milieu d'eux, sortit un portrait qui roula à mes pieds et me montra la plus délicieuse figure qui se puisse voir.

Je lâchai alors les yeux de ma gouvernante que je tenais

emprisonnés, et me baissant avec vivacité, je ramassai le portrait tentateur. C'était celui d'une jeune fille qui semblait avoir seize ans à peine ; sa physionomie était douce et chastement ingénue, ses cheveux blond cendré tombaient en boucles dorées sur un cou finement élégant et onduleux comme celui d'un cygne, de grands yeux bleus d'azur nageaient dans une vapeur pleine de charme, de plus elle avait une bouche petite et fraîche comme une cerise, les joues rosées, et tout cela formait un ensemble si idéalement joli que je m'écriai avec ravissement :

— Ah ! le délicieux portrait ! est-ce qu'il a été ressemblant, madame ?

Madame Thérèse leva légèrement les épaules comme signe de dédain pour mon enthousiasme, et reprit aussitôt :

— Vous êtes en vérité trop indulgente pour cette peinture, mon enfant, car la jeune fille qu'il représente est gentille et voilà tout.

— Comment, gentille ! exclamai-je d'un air de grande indignation, oh ! madame, vous faites tort, en parlant ainsi, à vos connaissances artistiques. Dites plutôt que cette figure est si parfaitement régulière et charmante qu'elle ne peut pas être la copie fidèle de la nature, mais seulement la rêverie d'une poétique imagination.

— Vous vous trompez, Germaine, et ce portrait a été d'une ressemblance parfaite, me dit madame Thérèse en me regardant avec gravité et comme si elle venait de prendre résolûment un grand parti.

— Vous avez donc connu le modèle ? fis-je vivement et avec une grande curiosité, car je pressentais une intéressante histoire sous cette charmante image.

— Oui, mon enfant, me répondit ma gouvernante en

poussant un gros soupir, seulement il y a bien longtemps de cela, car c'était dans ma jeunesse...

— Et qu'est devenue cette charmante jeune fille? vous devez le savoir, interrompis-je, je suis convaincue qu'elle a été heureuse ; Dieu ne fait pas un si ravissant ouvrage pour laisser son œuvre incomplète.

— Tout ce que fait Dieu est toujours parfait, ma fille !... me dit avec une expression de foi toute chrétienne ma gouvernante, mais la faible humanité détruit souvent ses œuvres et n'apporte pour les réparer que misère et faiblesse ! — Bon, voilà que je vous fais un sermon, interrompit-elle avec son doux sourire, et peut-être réussirais-je mieux à inculquer la morale dans votre âme en vous racontant une histoire ; le voulez-vous, Germaine ?

— Oh oui ! m'écriai-je, pourvu, toutefois, que ce soit celle de la jeune fille que représente ce portrait ; le voulez-vous, à votre tour, madame ?...

Madame Thérèse passa la main sur son front, baissa un moment la tête, puis la relevant vivement :

— Eh bien ! soit, dit-elle, je vous raconterai l'histoire que vous désirez connaître, mais j'y mets une condition, c'est que vous l'écrirez dans vos *Souvenirs*, afin d'en conserver toujours la mémoire. — Me le promettez-vous, Germaine ?

Je m'engageai aussitôt à remplir ce qu'elle désirait, et me voici occupée à tenir ma promesse envers elle.

HISTOIRE DU PORTRAIT

Il y a bien des années de cela, vivait, dans un joli petit village de l'Anjou, une modeste famille de vertueux cultivateurs. Le père, la mère et six enfants la composaient. Adorer Dieu et travailler était leur unique et constante occupation. Ils vivaient heureux ainsi, et ne demandaient plus au ciel que la continuation de ce bonheur simple et tranquille, quand arriva, dans le pays, une cousine de la fermière, cousine ayant amassé une modique fortune pendant les longues années qu'elle avait passées à Paris, dans un petit commerce de lingerie établi vers le milieu de la rue du faubourg Saint-Martin.

Madame Lélu, c'était le nom de la nouvelle arrivée, tout enorgueillie d'une position qui devait paraître superbe aux humbles villageois au milieu desquels elle venait vivre, apporta, avec ses écus, tous les petits ridicules qui foisonnent dans Paris, la grande ville. Elle parlait sans cesse de l'élégance de son ancienne boutique, des succès qu'elle obtenait auprès des riches dames formant sa clientèle ; elle critiquait les mœurs de la campagne ; elle se moquait de la simplicité des honnêtes villageois, trouvait sottes les jeunes filles,

gauches les jeunes gens, le leur disait en face, et comme toujours et partout l'impudence impose aux masses, elle se rendit bientôt l'oracle et la merveille du pays. Tout ce qui venait de Paris était si rare alors.

Le bon fermier et sa digne compagne ne prêtaient qu'une attention de surprise à tout ce que racontait leur cousine, madame Lélu, absolument comme si elle leur eût narré un de ces jolies contes des *Mille et une Nuits* ou ceux dans lesquels les fées merveilleuses jouent un si grand rôle. Mais, si ces braves gens restaient indifférents aux récits de la Parisienne, leur fille aînée, la jolie Suzanne, ne perdait pas une de ces paroles dorées que laissait tomber de ses lèvres son imprudente cousine, excellente femme au demeurant, mais la plus bavarde qu'il y eût au monde ; et bien loin de se lasser de ces récits, trop souvent mensongers, la jeune villageoise demandait sans cesse de nouveaux détails, que l'ancienne lingère du quartier Saint-Martin, heureuse de trouver un auditeur attentif, amplifiait et changeait à son aise, sans se douter du germe fatal qu'elle semait dans cette âme pure et candide.

Suzanne était jolie comme un ange, vous venez de le dire tout à l'heure, Germaine, car c'est la jeune fille dont je vous raconte en ce moment l'histoire, interrompit madame Thèrèse ; et, continua-t-elle aussitôt, comme son cœur était aussi simple et aussi bon que sa figure était charmante, tout le monde l'aimait dans le pays. Toujours elle était l'héroïne des fêtes : à la danse, elle était la première ; aux grandes cérémonies, elle rendait le pain bénit ou faisait la quête pour les pauvres, et aucune de ses compagnes n'était jalouse de cette préférence, car Suzanne, par son heureux caractère, avait su inspirer à tous autant d'intérêt que d'affection.

Le bon Dieu ne lui avait pas fait une belle part dans la vie, et ne devait-elle pas se trouver bien reconnaissante envers lui de ce qu'il lui avait accordé ce bonheur modeste, mais pur et entier ? Mais, hélas ! il n'en fut rien ! et le cœur humain est ainsi fait, qu'il lui faut le tumulte et l'agitation, tandis que le calme le fatigue ; comme si le calme n'était pas le premier des biens ici-bas !

Seule souvent, soit dans sa chambrette, soit dans les prés et dans les champs, où elle s'occupait des devoirs de la ferme, Suzanne songeait à Paris ; elle comparait alors sa position humble, son jupon de bure et sa cornette de toile à la haute fortune, aux brillantes parures de ces belles dames, que sa cousine lui peignait toujours couverte de rubans, de dentelles et de bijoux.

— Mon Dieu, qu'elles doivent être jolies ainsi ! s'écriait tristement Suzanne, dont l'envie envahissait le cœur.

Puis, machinalement, comme pour suivre cette pensée, la jeune fille s'approchait d'un clair ruisseau ou d'une fontaine limpide et mirait sa charmante figure dans les eaux ; elle se souriait à elle-même, lissait ses blonds cheveux du revers de sa main mignonne, les ornait de fleurs diverses, dont elle se tressait des couronnes, et finissait toujours par se dire que, malgré leurs beaux atours, il n'était pas possible que les dames de la ville fussent plus jolies qu'elle ne l'était.

— Vous le voyez, mon enfant, interrompit derechef ma gouvernante, le vice hideux de l'envie auquel elle avait ouvert son cœur entraînait la coquetterie, tant il est vrai que jamais une passion mauvaise ne sait vivre seule en notre âme !

Aussi, à partir de ce moment, Suzanne ne fut plus la jeune fille indulgente et bonne que l'on avait connue jus-

que-là ; elle devint irrascible et capricieuse ; ses compagnes, loin de lui plaire, la fatiguaient et lui semblaient remplies de ridicules et de défauts ; en un mot, elle devint à charge à tous ses anciens amis, qui, peu à peu, d'abord s'en éloignèrent, puis s'en vengèrent par les plus mauvais propos.

Vainement le vénérable curé du pays, ami et conseil de la famille de Suzanne, interrogea celle-ci sur la cause de son changement étrange ; vainement la pauvre mère, tristement inquiète de ce qu'elle pressentaient être un danger pour son enfant, lui fit les plus tendres reproches, tout en sollicitant sa confiance. La jeune fille resta silencieuse. Pouvait-elle avouer hautement les mauvaises pensées qu'elle se plaisait à laisser germer dans son cœur?...

Plus souvent livrée à elle-même alors par l'abandon de ses jeunes compagnes, notre héroïne se réjouissait de cet isolement, qui lui permettait de se livrer plus à l'aise à ses dangereuses rêveries ; aussi passait-elle de longues heures dans les bois. Là, elle se transportait en pensée à Paris, admirait en songe, et ne retombait qu'avec douleur dans la réalité de sa position, qui lui avait semblé si heureuse jusqu'au moment où des récits mensongers avaient ouvert la porte de son cœur aux mauvaises passions qui s'y étaient précipitées en foule.

Et cette existence nouvelle ne nuisit pas seulement au moral de la jeune fille ; sa santé s'en trouva aussi gravement altérée à son tour. Alors elle perdit ses fraîches couleurs ; ses lèvres devinrent blanches, ses yeux devinrent ternes ; la maigreur maladive effaça les lignes de son ovale parfait, et la fraicheur de ses joues, couverte du duvet de la pêche et de la suave couleur de la rose, s'envola pour faire place à une pâleur jaunâtre qui faisait peine à voir.

Un jour, Suzanne s'aperçut avec effroi que cette beauté dont elle était si fière s'effaçait : en un mot, qu'elle devenait laide ! A cette découverte affreuse, la pauvre fille poussa un cri terrible et s'évanouit. Heureusement que sa mère, en cet instant occupée non loin d'elle, accourut aussitôt à son secours ; mais le coup était porté, et quand elle ouvrit les yeux, Suzanne devint la proie d'une fièvre qui la cloua durant de longs jours sur un lit de douleurs.

Sa mère, au désespoir, resta à son chevet pour prier et lui donner tous les soins nécessaires ; puis, quand elle fut sortie de cette crise violente, la bonne fermière, qui avait pris la résolution de conduire Suzanne à la ville prochaine, pour consulter un médecin célèbre sur le dépérissement et la maladie inconnue dont était frappée sa pauvre enfant, pressait un matin les mains amaigries de la jeune malade entre les siennes, se prit à lui dire doucement :

— Suzanne, mon enfant, veux-tu que nous partions toutes les deux ?

— Partir !... s'écria la jeune fille, laissant échapper un éclair de ses yeux, un soupir joyeux de son cœur, comme si cette parole répondait à la plus secrète pensée de son cœur, oh ! vous me trompez, ma mère !...

L'honnête fermière, toute surprise de l'impression qu'avait produite sur sa fille une proposition aussi simple, la regarda quelques instants avec une attention profonde, comme si elle eût voulu lire dans son âme, puis commençant à deviner une partie de la triste vérité qui y était cachée :

— Tu veux donc nous quitter, méchante enfant ? dit-elle avec tristesse, où donc pourtant seras-tu autant aimée qu'ici ? et où surtout seras-tu aussi heureuse ?

Suzanne baissa la tête et laissa s'échapper un torrent de larmes de ses yeux rougis par la fièvre en entendant sa mère parler ainsi :

— Tu ne penses donc pas que tu ne reverras plus, si tu les quittes, ton père si bon, tes frères si dévoués, ta mère si tendre, continua celle-ci d'une voix entrecoupée par l'émotion poignante qui venait de s'emparer d'elle ; les tiens ne sont donc rien pour toi ?... tu ne les aimes plus... tu es ingrate...

— Oh, ma mère ! ma mère ! ne parlez pas ainsi, interrompit énergiquement Suzanne, moi ne plus vous aimer... moi être une ingrate !... vous ne pensez pas cela !... oh, non, vous ne le pensez pas, ma mère !... car vous voyez bien que ce serait injuste, puisque pour ne pas vous causer la peine, le chagrin, la douleur de me voir m'éloigner de vous, je souffre en silence, et pourtant... oui, je le sens... j'en suis certaine... je mourrai si je reste ici.

— Mourir ! toi, ma fille... mon enfant aimée... s'écria la fermière en attirant vivement Suzanne sur son cœur comme pour la préserver du danger dont elle se disait menacée. Mais ce n'est pas possible... rétracte ces paroles terribles... tout ce que tu voudras sera fait ; mais reprends tes couleurs, ta santé et tes forces. Nous partirons pour où tu voudras aller ; et cela demain... aujourd'hui... à l'instant même si tu le désires...

Et tout en parlant ainsi, la tendre mère couvrait son enfant de baisers et de larmes.

— Allons, prépare-toi, continua-t-elle en voyant Suzanne sourire ; mets ta robe blanche, ton plus joli bonnet, celui des jours de fête. Pendant ce temps je vais atteler Cocotte à la carriole, et toutes les deux, nous partirons pour la ville,

où tu resteras quelques jours, si tu veux, chez la cousine Gérard, qui t'aime comme son enfant. Ça te fera du bien, et tu nous reviendras grasse et fraîche.

A ces dernières paroles, Suzanne, qui avait cru un moment que sa mère avait deviné le violent désir de son cœur, baissa la tête avec découragement, en laissant s'échapper de ses lèvres tremblantes :

— Hélas ! ma mère, vous vous trompez encore ! ce n'est pas à la ville que je voudrais aller, c'est à Paris !...

— A Paris ? interrompit vivement la fermière, profondément surprise, à Paris ! mais tu es folle, ma fille... tu perds la tête, ma pauvre enfant...

Suzanne cacha sa figure dans ses mains avec douleur ; puis, aussitôt, la relevant avec une subite résolution, elle regarda sa mère avec une énergie fébrile, et aussitôt elle soulagea son pauvre cœur malade en racontant à la fermière ses rêves de chaque jour, ses pensées, ses espérances de tous les instants... Par malheur, la confidence ne fut pas entière, car, sans doute, dissimulant avec elle-même, la jeune fille cacha sa coquetterie dans le plus profond repli de son âme, elle parla de sa curiosité, de son désir de faire fortune comme avait fait sa cousine.

— Alors, dit-elle, je rapporterai le bien-être au logis, votre vieillesse sera douce ; mon père pourra se reposer au lieu de courber jusqu'à son dernier jour ses cheveux blancs sous le harnais du travail ; puis mes frères seront heureux par moi, et vous, ma mère, j'embellirai vos derniers jours... Oh ! laissez-moi réaliser mon doux rêve... laissez-moi aller à Paris... car si je reste ici je meurs... O ma mère ! ma mère ! ayez pitié de votre enfant ! ajouta-t-elle en laissant de nouveau les sanglots déborder de son cœur.

La bonne fermière calma, autant qu'il fut en elle, l'exaltation de Suzanne, et engagea sa parole d'employer tous ses efforts pour faire consentir le chef vénéré de la famille à ce voyage, peut-être imprudent, mais bien certainement nécessaire à l'état où était tombée la santé de la jeune fille, par suite de ce désir insensé.

Quelques jours furent nécessairement employés en préparatifs adroits pour conduire l'excellente mère à adresser une demande qui devait paraître si étrange au fermier; et durant ces jours, une joie douloureuse soutenait son courage; car si elle pensait qu'elle travaillait à se séparer de son enfant aimé, elle voyait que l'espérance seule avait déjà rendu la santé à sa fille; les yeux de Suzanne reprenaient une vivacité du plus heureux présage, la feuille rosée se montrait légèrement sur ses joues, qui reprenaient leur blancheur primitive; et plusieurs fois son chant, suave et perlé comme celui de la fauvette, fit tressaillir de surprise et de joie le cœur dévoué de celle qui sacrifiait son bonheur à celui de son enfant.

Enfin un matin que ses fils étaient aux champs, le fermier, retenu un moment au logis, se trouva seul avec sa vénérable compagne, car Suzanne elle-même venait de sortir.

— Eh bien! femme, dit-il joyeusement, le bon Dieu nous a donc rendu notre fille... et je dis rendu... car il nous l'avait prise un moment, et j'ai bien cru que c'était pour tout à fait!...

Et, tout en parlant ainsi, le brave homme essuyait la sueur dont ce souvenir douloureux venait de couvrir son front luisant.

La fermière vit que le moment de parler était arrivé

enfin; aussi, prenant résolûment courage, elle répondit aussitôt :

— Oui, notre Suzanne va bien maintenant, Dieu merci; mais c'est que j'ai fait un vœu à la sainte Vierge si elle me la rendait, et ce vœu je dois le remplir...

— Tu as raison, femme, fit le brave homme respectueusement, on doit toujours tenir les serments que l'on fait, surtout quand c'est au bon Dieu et à la bonne Dame, mais qu'as-tu promis? dis-moi un peu ça pour voir...

— Eh bien! j'ai promis que j'éloignerais Suzanne d'ici pendant quelques années... que je l'enverrais à Paris... répondit d'une voix brève et étranglée la fermière, qui luttait énergiquement contre la douleur de préparer elle-même son supplice.

— Tu as promis ça, femme!... exclama tristement le fermier. Mais où avais-tu donc la tête quand tu as fait un vœu semblable?... tu ne sais donc pas que les grandes villes, c'est la perdition des femmes!... que, loin de nous, notre Suzanne ne nous aimera plus... qu'elle nous oubliera... qu'elle oubliera le bon Dieu peut-être!...

— Oh! tais-toi!... tais-toi! mon homme! interrompit énergiquement la pauvre mère, ne me dis pas ce que je ne veux pas croire; mais si elle reste ici... si elle ne va pas à Paris...

— Notre bon M. le curé ne pourrait-il pas te relever de ton vœu, femme?... fit le fermier qui avait paru réfléchir un instant.

— Rien ne peut relever d'une promesse faite à Dieu, notre homme, dit gravement la fermière. Ainsi il faut ou que je sois parjure, et notre fille mourra, ou qu'elle aille à Paris...

— Eh bien ! qu'elle parte !... s'écria brusquement le fermier en prenant ses instruments de labour pour sortir, et si elle tourne à mal tu te diras que c'est toi... toi, sa mère, qui l'as perdue...

Et il repoussa la porte derrière lui avec colère, en laissant la dévouée créature seule et toute à son désespoir ; car ces dures paroles retentissaient d'une manière affreuse au fond de son cœur ulcéré. Alors elle s'agenouilla devant le Christ qui ornait son humble couche, et là elle déposa sa douleur aux pieds de Celui qui nous a montré qu'il fallait être dévoué à ses enfants jusqu'à la mort. Puis, se sentant plus forte après cela, elle alla chercher Suzanne pour lui apprendre le succès qu'elle venait d'obtenir dans son entreprise. Et, dès ce jour même, elles firent toutes deux les préparatifs nécessités par une absence qui devait, sans aucun doute, être de longue durée.

La cousine Lélu, qui apprit le départ de Suzanne et qui devina instinctivement qu'elle avait causé tout le mal par ses imprudents récits, s'offrit pour servir de guide à la jeune victime de ses orgueilleux mensonges, s'engageant à la placer comme demoiselle de magasin dans la belle boutique de lingerie, à l'enseigne du *Rameau d'or*, où elle avait fait sa petite fortune, unique but, croyait-elle, de l'ambition de la jeune villageoise.

Tout cela bien convenu et bien arrangé, un soir que la famille était réunie autour de la table, le bon curé, confident et soutien de la pauvre mère, entra chez les honnêtes fermiers.

— Je viens vous faire mes adieux, Suzanne, dit-il en jetant un regard paternel sur la jeune fille. Vous allez partir, quitter le toit modeste mais sûr où vous êtes née... où vous

deviez mourir... que Dieu vous aide et que votre bon ange vous accompagne, mon enfant... Songez toujours à eux... n'effacez pas de votre cœur les traits vénérés et chéris de ceux qui vous ont donné le jour, et vous nous reviendrez bientôt fatiguée du bruit et heureuse de retrouver le repos... Car, croyez-moi, ma fille, c'est au milieu des siens, c'est seulement dans sa famille qu'une femme peut trouver le bonheur... Mais vous avez voulu vous embarquer sur une mer orageuse, prenez garde d'y sombrer, jeune imprudente! car une mort cruelle et terrible vous attendrait au fond du gouffre...

Toute la famille pleurait en entendant l'homme de Dieu parler ainsi; la cousine Lélu surtout montrait le plus violent désespoir.

— Ah! reste! reste, Suzanne! s'écriait-elle; car si tu mourais, que deviendrais-je donc, moi qui serais la cause de ta perte?...

La fermière, haletante, dévorait sa fille du regard, espérant la voir, touchée de cette vive douleur qu'elle causait à tous, renoncer à son projet; mais s'apercevant, au contraire, qu'une pâleur mortelle et un mouvement craintif avaient couvert le visage de sa fille, dans la peur que ces paroles ne lui fissent retirer le consentement de son père, ce fut elle-même qui répondit courageusement :

— Il n'est pas possible, cousine, que notre enfant reste ici. Il faut bien que mon vœu à la bonne Dame soit rempli, peut-être...

Le curé, en l'entendant parler ainsi, leva les yeux vers le ciel comme pour appeler toutes ses bénédictions sur cette mère dévouée. Puis, s'adressant de nouveau à Suzanne :

— N'oubliez jamais la tendresse de votre mère, enfant,

dit-il d'une voix émue, et vous lui garderez alors l'unique récompense qu'elle ambitionne, c'est votre bonheur et votre amour... Adieu donc, ma fille, que Dieu vous protége et vous garde.

Puis il sortit quand il eut prononcé ces derniers mots.

Après son départ, toute la famille du fermier resta quelque temps plongée dans un profond silence ; mais le père le rompit brusquement, comme pour s'arracher à ses tristes pensées :

— Eh bien! fillette, quand pars-tu? demanda-t-il tout à coup en se retournant vers Suzanne.

— Demain, mon père, dit la jeune fille, qui baissait les yeux avec embarras.

— Déjà, mon Dieu! murmura faiblement la pauvre mère frappée au cœur ; et deux larmes brûlantes s'échappèrent lentement de ses yeux et tracèrent un sillon sur sa figure respectable.

— Que Dieu te conduise, ma fille! dit alors d'une voix émue, quoique grave, le vénérable fermier; et Suzanne s'étant agenouillée devant lui pour recevoir sa bénédiction paternelle, il lui imposa pieusement les mains sur le front, tandis que toute la famille prosternée à ses côtés joignait une fervente prière à celle qui s'élevait vers le ciel pour le supplier de veiller toujours sur le pauvre oiseau qui quittait si imprudemment son nid pour s'élancer dans l'espace.

Le lendemain matin, tous étaient levés avant l'aurore, et l'activité inquiète qui régnait dans la ferme faisait seule connaître la préoccupation douloureuse de ses habitants, car personne n'osait parler de l'événement qui les préoccupait si fort; chacun sentait trop qu'une seule parole eût entraîné

des pleurs à sa suite, et l'on s'efforçait de montrer de la résignation et du courage.

Mais le moment fixé pour le départ n'arriva que trop promptement, hélas! même pour celle qui, la veille encore, l'appelait de tous ses vœux; et quand il fallut dire adieu à son père si bon, à sa mère si tendre, à ses frères qui l'avaient tant chérie, la pauvre Suzanne sentit son cœur se briser; elle eut comme une terrible prévision de l'avenir; tout, même les objets inanimés, lui semblèrent des amis bien-aimés qu'elle devait pleurer toujours. Elle adressa un triste soupir d'adieu à sa chambrette si propre, à son blanc lit virginal, à la vieille fenêtre aux festons de clématites, qui laissait pénétrer auprès d'elle le soleil et les parfums embaumés; elle ouvrit la cage à son bouvreuil privé, afin qu'il pût jouir de la liberté en même temps qu'elle, mais ce ne fut qu'après l'avoir couvert de baisers et de larmes; et sentant que les sanglots l'oppressaient à briser sa poitrine, elle se jeta dans les bras de sa mère afin d'épancher toute l'angoisse de sa douleur.

— Il est encore temps de rester parmi nous, ma fille, murmura doucement à son oreille la voix bien-aimée de celle qui lui avait donné le jour...

Et cette voix sainte disait vrai, il en était temps encore.

Mais le bon ange de Suzanne fut vaincu, le démon de l'orgueil triompha, et la jeune fille, refoulant ses sanglots dans son âme, s'élança hors de la ferme en entendant le bruit des grelots qui lui annonçait qu'en ce moment la diligence qui devait l'emporter à Paris allait passer devant la porte; puis, jetant un dernier soupir d'adieu à sa famille éplorée, elle s'y élança suivie de sa cousine Lélu, qui, le cœur gros, les yeux remplis de larmes, se recommandait à Dieu du fond du cœur sans espérer être exaucée.

Les lourds chevaux s'ébranlèrent alors, et Suzanne, le regard voilé de pleurs, chercha longtemps à revoir le clocher de la modeste église ornant son village qui fuyait au loin; son cœur battait douloureusement au souvenir des vieux ormes qui ombrageaient la ferme où s'était écoulée son heureuse enfance; un moment elle voulut retourner au milieu de sa chère famille, abandonner ses projets imprudents : mais le démon, qui n'abandonne pas sans combattre la proie qu'il convoite et qu'il espère, lui rappela aussitôt les brillantes joies de ce Paris auquel elle allait enfin atteindre, les élégantes toilettes des Parisiennes, les succès qu'elles obtenaient... Alors peu à peu les bonnes pensées s'envolèrent de son âme, et son ange gardien, se sentant vaincu encore, s'enveloppa de ses ailes pour dissimuler sa douleur.

A la nuit tombante, la fatigue ainsi que les larmes qu'elle avait versées et dont ses yeux étaient fatigués et rougis l'ayant disposée au sommeil, car dans cet heureux âge de la jeunesse, tout, même la douleur, appelle toujours aussitôt le repos, Suzanne se disposa au sommeil; elle laissa tomber sur l'épaule de sa cousine sa jolie tête blonde, et quoique la lune envoyât sur son visage ses pâles et blafards reflets, elle s'endormit de ce calme et pur sommeil qu'on ne retrouve plus quand on a passé ce doux printemps de la vie pour entrer dans la saison des orages.

Deux jours et deux nuits furent employés par nos voyageuses pour faire un trajet qui ne demande plus que quelques heures aujourd'hui, et dans ces alternatives de fatigue et de somnolence plus fatigante encore que l'insomnie; mais quand madame Lélu annonça enfin que Paris se découvrait à elle dans le lointain, peine, regrets, fatigue,

douleur, tout fut oublié, et un élan joyeux sortit du cœur ingrat de notre héroïne.

Cependant cet élan fut aussitôt réprimé quand Suzanne, jetant des regards très-surpris autour d'elle, découvrit que la réalité était bien loin de ressembler à ses rêves ; car, dans ses rêves, Paris s'était montré une ville belle, riche, brillante, bâtie de marbre, pavée d'or, ruisselante de pierreries, et elles ne traversaient, au contraire, que des rues fangeuses, tristes, mal bâties, n'inspirant enfin que le dégoût et l'horreur.

(C'était le Paris du commencement de ce siècle, dont nous parlons ici, car c'est à cette époque que remonte cette histoire.)

— Est-ce donc là Paris, ma cousine ?... s'écria la jeune villageoise atterrée en regardant avec stupeur madame Lélu, que l'habitude qu'elle avait de la grande ville avait rendue parfaitement incapable de partager les mêmes impressions.

— Oui, ma fille, oui, c'est Paris !... s'écria avec un orgueil satisfait l'honnête lingère, ne croyant trouver, dans la question qui lui était adressée par Suzanne que le bonheur qu'éprouvait celle-ci, de voir enfin se terminer leur long et fatigant voyage.

Un soupir de découragement fut la seule réponse de la pauvre enfant...

Mais un peu plus loin ce nuage de tristesse s'envola comme la légère vapeur du matin devant les premiers rayons du soleil, car, en traversant les boulevards, la jeune coquette aperçut des femmes parées et rieuses, des boutiques ornées de tous les riches et brillants colifichets qu'elle rêvait depuis longtemps ; alors, vu à travers ce prisme, Paris

ne lui sembla plus noir et enfumé, mais beau et enchanteur : en un mot, la ville des plaisirs.

Au milieu de ces fluctuations de désenchantement et d'illusions nouvelles, nos voyageuses arrivèrent enfin devant la magique enseigne du *Rameau d'or*, lieu où s'était écoulée la jeunesse, et où s'était enfuie pour toujours la beauté, peut-être un peu vulgaire, mais assurément très-rebondie et très-fraîche, de la bonne quoique bien imprudente madame Lélu, qui, à son tour, laissa s'échapper un soupir non de surprise, mais de regret, regret enfoui dans les plus profonds replis de son cœur.

Toutes deux entrèrent et se virent parfaitement accueillies par madame Dubois, souveraine absolue du magasin, depuis l'abdication de la cousine de Suzanne. C'était une bonne grosse mère, à la mine ouverte et réjouie, aux lèvres souriantes, aux yeux brillants ; quelques rides audacieuses plissaient bien un peu ses joues ; mais le vermillon, qui sentait parfaitement la boîte au rouge d'où il était sorti, les dissimulait de son mieux, et montrait encore chez elle quelques prétentions à la jeunesse et à la beauté.

La toilette de la maîtresse du *Rameau d'or* était à l'avenant de sa fraîcheur. Elle portait les cheveux bouclés, une parure de corail, une robe de percale blanche, un fichu de blonde noire, un tablier de taffetas vert et une ceinture rouge rattachée par deux camées.

Devant cette toilette, Suzanne écarquillait ses yeux de toute leur grandeur, afin de mieux voir encore, s'il était possible, et ne se rendait pas bien compte si son ébahissement était plutôt de la surprise que de l'admiration en présence d'un ensemble pareil.

Malgré sa prétention à l'élégance, madame Dubois, qui

possédait un excellent cœur, reçut madame Lélu, comme si elle eût été sa mère, et, sur la présentation que celle-ci lui fit de sa jeune cousine, elle serra Suzanne dans ses bras, et tout en l'embrassant tendrement elle prit l'engagement solennel de la garder avec elle bien moins encore comme sa subordonnée que comme sa propre enfant. Ceci réglé, la maîtresse du magasin appela le garçon de peine pour fermer la boutique; car ce jour-là se trouvant par hasard un jour de fête, elle était libre et seule; ce qui lui permit de consacrer tout son temps aux voyageuses; aussi, au lieu d'engager celles-ci à se coucher pour prendre du repos, elle offrit de les promener par la ville, afin de montrer les merveilles de Paris à la jolie villageoise.

Suzanne accepta avec empressement cette offre devant laquelle toute sa fatigue avait disparu; mais madame Lélu, qui connaissait Paris bien mieux que son village, déclina ce plaisir et confia sa petite cousine à sa remplaçante, au grand plaisir de toutes deux, car madame Dubois ne se sentait pas d'aise à la pensée de promener à son bras un frais minois qui leur attirerait tous les regards, et Suzanne, de son côté, espérait avoir le reflet de la merveilleuse toilette de sa patronne. Aussi, comme en effet elles firent quelque sensation dans la rue, elles revinrent au logis les meilleures amies du monde.

Quelques jours se passèrent en plaisirs pour notre héroïne, laquelle n'était point encore venue prendre sa place à la boutique, quand le départ de madame Lélu, qui voulut retourner au village, la livra tout entière à sa condition nouvelle. Aussi cette séparation fut-elle vraiment douloureuse pour Suzanne qui perdait avec elle le dernier lien l'attachant encore à sa famille; car, malgré la bonté que lui

montrait madame Dubois, elle voyait en celle-ci une maîtresse plus encore qu'une amie : elle songea alors combien elle allait se trouver seule au milieu d'étrangères ; elle revit en souvenir sa modeste chaumière où elle était si tendrement chérie ; elle sentait son cœur tressaillir à la pensée du dernier baiser de sa mère, et, se rappelant la touchante bénédiction paternelle du vénérable fermier, elle eut un moment la volonté de partir avec sa cousine : c'était un dernier effort tenté par son bon ange... mais, hélas! ce dernier effort fut infructueux comme l'avaient été les autres... elle versa des larmes amères à ces doux et chers souvenirs, mais elle resta au *Rameau d'or*.

Le lendemain même de ce jour de douleur, madame Dubois engagea sa jeune protégée à la suivre au magasin. Suzanne aurait bien voulu attendre encore que son pauvre cœur fût moins gros, mais comme elle comprit que sous cet engagement se cachait un ordre, elle obéit sans murmurer, d'autant que la maîtresse lui avait dit d'un air fort engageant :

— Cela vous distraira, ma petite : pleurer rougit les yeux et ne sert qu'à cela, tandis que l'occupation est un sûr remède contre toute peine.

Suzanne s'efforça donc de contenir ses pleurs, et, avec un vrai courage, elle suivit madame Dubois au magasin.

Les jeunes filles dont elle devait faire ses compagnes ignoraient encore l'arrivée de la petite villageoise et surtout son admission parmi elles ; aussi ce fut d'abord bien plus avec curiosité qu'avec intérêt qu'elles l'accueillirent ; mais bientôt elles furent touchées de son air naïf et contristé, et vinrent avec empressement lui offrir leurs services.

— Allez, allez, ma petite, il ne faut pas croire que vous

vous ennuierez parmi nous, dirent les plus compatissantes ; ah bien, oui ! nous y mettrons bien ordre... et bientôt vous serez aussi joyeuse que nous, vous verrez...

— Pauvre enfant !... elle est toute dépaysée, reprit la première demoiselle d'un air dédaigneux, je m'y connais... c'est quelque villageoise ennuyée de garder des moutons...

— C'est ma nièce, interrompit sèchement madame Dubois, et j'espère qu'on la respectera ici comme moi-même... continua-t-elle en jetant un regard menaçant et sur celle qui avait prononcé ces paroles offensantes et sur celles qui les avaient approuvées par un sourire.

Cette sortie virulente coupa court aux conjectures et aux questions, mais en même temps elle fit virer de bord aux dispositions bienveillantes qu'avaient eues, pour elle, quelques-unes des compagnes de Suzanne ; car on comprit instinctivement que c'était une rivale, ou, pour mieux dire, une favorite qui venait d'être imposée ainsi ; et chacune commença à la regarder de travers et à jalouser sa naissante faveur.

Malheureusement, bien loin de chercher à les ramener par sa grâce et sa gentillesse, la petite paysanne qui, durant les promenades qu'elle avait faites dans Paris les premiers jours de son arrivée, avait entendu retentir à son oreille des compliments fort soigneusement enregistrés par son orgueil, se posa en enfant gâtée de la maison à qui l'on devait passer ses caprices ; elle devint, d'une part, exigeante et volontaire avec ses compagnes ; de l'autre, souple et flatteuse envers sa maîtresse ; double jeu qui rendit la bonne madame Dubois si complétement dupe de sa protégée qu'elle l'imposa et comme tyran et comme modèle à tous les employés de la boutique ; aussi tout ce petit monde, qui n'avait

pas tardé à faire succéder la haine à l'envie, se vengeait-il de la favorite en ne lui épargnant ni les traits cruels, ni les délations, ni même les calomnies les plus acérées. Tant il est vrai, hélas ! que le mal engendre toujours le mal, et que la bonté seule ramène les cœurs.

Mais, indifférente à toutes ces menées sourdes qu'elle ignorait d'ailleurs en partie, Suzanne, pour laquelle l'indulgence de madame Dubois était sans bornes, ne prenait du travail qu'à son aise. Elle se levait tard, passait de longues heures à sa toilette, puis, quand elle descendait au magasin, une rose au corsage, les cheveux frisés avec soin, au lieu de chercher à réparer le temps perdu en se donnant avec activité aux affaires, elle s'asseyait contre l'une des larges vitrines qui donnaient sur la rue, lisait un roman du jour, tout en jetant de nombreux regards aux passants, et se dérangeait à grand'peine, et d'une façon fort désobligeante encore, quand elle y était contrainte pour répondre aux nombreux chalands qui se présentaient à la boutique, à moins que ceux-là ne fussent élégamment couverts toutefois, car pour ceux-là, au contraire, elle montrait un empressement extrême ; mais pour les personnes simples, fi donc !... méritaient-elles que ses blanches mains prissent la peine de les servir !...

Pourtant, malgré son peu d'amabilité, la beauté enfantine de Suzanne devint bientôt célèbre dans tout le quartier ; et on ne désigna plus la jeune villageoise que par le surnom de la *Belle Lingère*. Réputation fatale qui, tout en augmentant la clientèle de la boutique, augmenta bien plus encore la coquetterie et l'orgueil de la pauvre fille des champs...

Heureusement, toutefois, que malgré ces affreux défauts Suzanne n'avait pas entièrement oublié les sages conseils de

sa mère ; et comme, en la quittant, celle-ci lui avait fait jurer sur le Christ de lire chaque soir, avant de se coucher, une méditation religieuse dans un livre d'heures qu'elle lui avait donné à cet effet, et qu'elle tint fidèlement sa parole, ce livre de vie et de salut neutralisa le poison des mauvais livres et celui des compliments flatteurs, mille fois plus pernicieux encore, et Suzanne resta sur le bord du gouffre où sans cela elle eût été plongée.

Un matin que, selon son habitude, notre jeune fille était restée paresseusement couchée, madame Dubois entra dans sa chambre avec un air de mystère qui lui causa une vive émotion. Surprise de cette visite imprévue, et sans doute aussi entendant sourdement murmurer sa conscience contre sa coquetterie et sa paresse, elle n'osa pas interroger, sur le motif qui la faisait agir ainsi, la digne souveraine du *Rameau d'or*, et attendit, le cœur palpitant, sa première parole, certaine, croyait-elle, que ce ne pouvait être qu'un reproche ; aussi, quel fut son étonnement lorsqu'elle vit madame Dubois, après l'avoir maternellement embrassée sur le front, s'asseoir sur le bord de son lit aussi amicalement qu'eût pu le faire une de ses compagnes, et la regarder en souriant.

— Mon Dieu ! qu'est-il donc arrivé ?... se dit tout bas Suzanne, qui n'osait pas encore rompre le silence, et dont le cœur palpitait alors, non de crainte, mais d'une impatiente curiosité.

— Comment me trouves-tu, ma petite ? lui demanda tout à coup sa patronne en faisant une mine des plus étranges.

Suzanne, ne comprenant rien à cette singulière question, ouvrit de grands yeux étonnés qu'elle fixa sur madame Dubois avec stupeur.

Et celle-ci reprit aussitôt en roulant ses yeux de plus belle :

— Mais je te demande comment tu me trouves... ce n'est pas du chinois, cela, je suppose...

— Mon Dieu ! madame, je vous trouve bien, très-bien, charmante même, comme toujours, répondit alors Suzanne, obéissant suivant sa coutume au démon de la flatterie, et voulant, par un compliment mensonger qu'elle croyait adroit, conserver l'ascendant qu'elle avait su prendre sur la faible et vaniteuse femme.

— Tu ne me comprends pas, ma fille, reprit celle-ci gracieusement, intérieurement flattée de l'encens grossier qui était brûlé devant elle, je te demande si tu ne vois pas que mes yeux expriment un grand bonheur ?...

— Si, effectivement, madame, je vois ce que vous me dites là, et je suis heureuse, oh ! réellement bien heureuse de la joie vive que vous semblez éprouver.

— Tu as raison, ma fille, de partager ma joie, car je veux que tu aies aussi ta part dans mon bonheur... fit la bonne dame d'une voix émue ; écoute-moi donc et juge combien je t'aime... Un vieux parent, parent fort éloigné, que je n'ai connu que dans ma plus tendre enfance et pour lequel je ne pouvais avoir la moindre affection, car je l'ai oublié depuis longtemps, vient de mourir, et me lègue une partie de sa fortune. Me voici donc riche, du moins relativement à ma position et à la modestie de mes goûts ; aussi mon désir étant aujourd'hui de quitter le commerce pour me retirer au sein de ma famille dans le pays blaisois où je suis née, j'ai pensé à toi pour me succéder au *Rameau d'or*.

Mais cette nouvelle, bien loin de produire chez notre héroïne les exclamations de bonheur et de reconnaissance

auxquelles madame Dubois s'attendait, fut accueillie au contraire avec le plus glacial sourire. Dans les romans que lisait à la journée la trop crédule jeune fille, jamais une des héroïnes de ces fictions ne s'était trouvée derrière un comptoir comme conclusion de ses aventures ; au contraire, un brillant mariage les sortait toutes de la boutique si, par accident, elles y étaient entrées ; et les palais, les châteaux, les équipages, les livrées dorées succédaient à leur humble martyr ; aussi voilà ce qu'elle rêvait dans ses heures de méditation ; car sa beauté, pensait-elle, ne pouvait la conduire à rien moins qu'à épouser un prince, ou, à défaut du prince, un grand seigneur noble, riche et généreux.

Madame Dubois, dont la perspicacité n'était pas fort grande, ne découvrit pas tout d'abord le froid dédain avec lequel sa généreuse proposition avait été accueillie et, tout au contraire même, elle crut que le saisissement causé par la joie était la cause du silence de sa favorite; aussi reprit-elle aussitôt avec bonté :

— Je sais bien, ma petite, que tu es beaucoup trop jeune pour être placée seule à la tête d'un établissement aussi important que le mien ; c'est pour ça que je te marie, afin de mettre du plomb dans ta tête, à Jules Dubois, le fils unique de ma pauvre sœur, car nous avons épousé les deux frères. C'est un brave et digne garçon, dressé de bonne heure au commerce ; il est premier commis dans une maison de bonneterie en gros, aussi lui sera-t-il facile de diriger cette maison, que je vous donne en dot, et dans laquelle vous pouvez faire et votre bonheur et votre fortune.

— Moi, épouser Jules Dubois !... vous n'y pensez pas, madame ! exclama Suzanne en oubliant son rôle habituel de flatteur.

La digne femme regarda à son tour son *employée* avec une surprise étrange, car elle commençait à comprendre la sotte vanité de la jeune fille ; aussi lui répondit-elle avec une sorte d'aigreur, tout en se levant du bord du lit sur lequel elle s'était familièrement assise :

— Vous êtes étonnée, ma petite, que je vous fasse autant d'honneur ! Je le comprends ; mais j'avais pensé que votre bonne conduite pouvait autoriser mon bon vouloir à donner et ma maison et mon neveu à une fille de paysans respectables mais pauvres...

Et madame Dubois sortit brusquement après avoir prononcé ces mots.

Suzanne, en les entendant, était retombée sur son lit, rouge de dépit et de honte, car elle se sentait profondément blessée dans son stupide orgueil : elle qui déjà se croyait princesse, s'entendre reprocher si durement la bassesse de son origine !

— Fille de paysans... murmurait-elle, les lèvres pâles et contractées... comme elle m'a souffletée avec ces paroles cruelles, cette femme !... mais c'est par envie qu'elle parle de la sorte, car elle sait que la beauté vaut les parchemins... et la mienne doit me conduire aux honneurs et aux richesses... c'est cela qui l'enrage... c'est pourquoi elle m'insulte, cette femme vulgaire... elle est jalouse de ce qu'elle ne peut atteindre...

Voilà les mauvaises pensées que l'orgueil soufflait au cœur de Suzanne qui alors méprisait son humble famille et étouffait la reconnaissance qu'elle eût dû éprouver pour la généreuse maîtresse du *Rameau d'or*. Aussi, au lieu d'aller rejoindre l'excellente madame Dubois, afin de chercher à apaiser le courroux que celle-ci devait avoir contre elle, elle

descendit au magasin le front haut et les yeux brillants d'un extravagant défi, conduite qui brisa toute l'affection que la lingère portait dans son cœur à la jeune fille qui lui avait été confiée; aussi, à partir de ce moment, une guerre sourde fut-elle déclarée entre elles.

Les compagnes de Suzanne, découragées jusque-là par la protection puissante dont madame Dubois avait couvert sa favorite, s'aperçurent promptement de leur brouille, et, se jetant à la traverse pour envenimer encore les choses, elles finirent par faire éclater la plus violente inimitié.

Une existence pareille n'était pas supportable, aussi Suzanne était-elle décidée à quitter le *Rameau d'or* pour aller chercher fortune ailleurs, quand un incident, bien futile en apparence, vint changer complétement sa vie.

Un dimanche, elle était restée seule à garder la boutique, pendant que madame Dubois, accompagnée de son neveu si maladroitement refusé par la sotte orgueilleuse, avait conduit toutes ses demoiselles de magasin à Versailles, pour y voir jouer les grandes eaux ; et Dieu sait la joie que toute cette troupe folâtre avait montrée en grimpant lestement dans un lourd coucou, unique véhicule que l'on trouvait à cette époque pour vous conduire aux champs.

Malgré leurs éclats joyeux, Suzanne les avait vues partir sans envie et sans regrets ; et, pour passer le temps, elle s'était installée devant la porte entrebâillée de la boutique, occupée à faire une lecture qui lui semblait fort intéressante, quand tout à coup un lourd carrosse s'arrêta dans la rue devant elle.

— Petite... petite... dit une voix chevrotante et cassée qui sortait de l'énorme machine, veux-tu me rendre un service, ma mignonne?

En entendant parler ainsi, Suzanne leva les yeux, moins pour répondre à cet appel, qu'elle ne pensait pas devoir lui être adressé, que pour voir l'être, sans doute bizarre, qui possédait cette petite voix fêlée.

— Mais c'est à toi que je parle, petite, reprend la même voix, et, à travers la portière dont la vitre était ouverte, une tête de vieille femme poudrée à blanc, surmontée de dentelles en ailes de papillons lui faisait des clignements d'yeux fort significatifs pour l'attirer à elle.

A ces signes répétés, la jeune fille se lève et, s'approchant du carrosse, elle se sentit intimidée et fière tout à la fois en voyant les belles armoiries et la riche livrée dont il était paré.

— Je veux un verre d'eau pour Bichonnette, dit la vieille dame, donne-le moi tout de suite, mignonne, car la pauvre bestiole meurt de soif.

Et, tout en parlant de la sorte, elle caressait une petite chienne aux soies blanches qui sortait de sa gueule une langue fort altérée.

A cette demande et à cette vue, aussi prompte que l'éclair, Suzanne s'élança dans la maison, et, avant qu'une minute se fût écoulée, elle revint, tenant à la main une belle assiette de fine porcelaine, sur laquelle était un verre d'eau pur et brillant comme le plus beau cristal.

La dame avança une main sèche et ridée, mais couverte de magnifiques diamants, prit le verre, donna à boire au chien, puis rendant le verre sans mot dire elle ordonna à son cocher de partir, après avoir lancé sa bourse à notre héroïne pour tout remerciement.

La pauvre enfant resta quelques instants atterrée devant cet insolent affront; puis, peu à peu, sa poitrine

oppressée ayant laissé le cours à des soupirs et à des larmes, elle se sentit soulagée, et, sans ramasser la bourse, elle se disposait à rentrer dans la boutique quand une jeune voisine lui frappa familièrement sur l'épaule en lui disant :

— Qu'as-tu donc, Suzanne? Tout à l'heure, je te croyais changée en statue, et voilà que tu pleures maintenant! Est-ce donc de joie, parce qu'une marquise vient de te donner une belle bourse?...

— Une marquise! interrompit vivement l'orgueilleuse qui n'avait entendu que cette parole de toute la phrase prononcée par sa compagne; tu sais donc qui elle est, cette vieille dame si insolente?

— Certainement que je la connais, reprit celle-ci, très-fière de montrer que l'aristocratie se fournissait dans leur boutique : c'est la marquise de Lavergny, la belle-mère du duc d'Argenson, la tante de la comtesse de Perrey... Est-ce que toutes les dames de la cour ne viennent pas choisir elles-mêmes leurs rubans chez nous!...

Devant toute cette nomenclature de titres et de grands noms, Suzanne resta un moment interdite et éblouie; mais reprenant aussitôt :

— Alors tu peux me donner l'adresse de la marquise? fit-elle, le cœur palpitant et les yeux humides encore, mais non de douleur cette fois, car elle venait de prendre une résolution étrange.

— Certainement; viens avec moi au magasin, tu la prendras toi-même sur les livres, répondit celle-ci aussitôt.

Alors Suzanne ramassa la bourse, ferma la porte du *Rameau d'or* et suivit son officieuse compagne.

Une heure après la petite scène que nous venons de

raconter, elle frappait à un grand et riche hôtel du faubourg Saint-Germain, hôtel décoré sur toutes ses façades de nobles écussons héraldiques.

— Puis-je avoir l'honneur de parler à madame la marquise de Lavergny? demanda-t-elle à un grave personnage qu'elle reconnut pour le suisse de l'hôtel à son riche habit galonné d'or sur toutes les coutures et à son énorme perruque à marteaux.

— Est-ce qu'on parle comme ça à madame la marquise ! fit avec un grand dédain le cerbère de l'aristocratique hôtel.

— Et comment alors faut-il s'y prendre? demanda Suzanne avec fierté ; est-elle donc une reine, votre marquise?

Le gros Helvétien était fort riche de structure, mais en revanche fort pauvre d'esprit ; aussi, un peu intimidé par la dignité de la jeune fille et ne comprenait pas la phrase qu'elle avait prononcée, il crut entendre qu'elle venait de la part de la reine ; alors, ôtant avec respect son chapeau galonné qu'il portait fièrement sur l'oreille, il s'empressa de lui montrer le chemin.

Suzanne traversa une belle et grande cour, monta un superbe perron, entra dans d'immenses appartements fort richement décorés, à travers lesquels elle marchait comme dans un rêve, fort surprise de n'y rencontrer personne, quand tout à coup, en sortant d'un magnifique salon tout brodé d'or et de soie, elle se trouva devant une vieille femme si complétement calquée sur la marquise, qu'elle ne douta pas que ce ne fût une femme du service intime de la noble maîtresse de ces beaux lieux. Et elle ne se trompait pas, car cette petite momie vivante n'était autre que mademoiselle

Pollet, fille de chambre surannée, de plus sœur de lait et éternelle favorite de la très-noble marquise, près de laquelle elle était entrée au service en naissant.

En apercevant Suzanne, mademoiselle Pollet laissa échapper un vif mouvement de surprise et d'effroi ; puis elle demanda à la jeune fille qui lui avait ouvert ainsi l'asile respecté de sa maîtresse.

— Mon désir de présenter mes humbles hommages à madame et le devoir d'une restitution à lui faire, dit la jeune fille en montrant la bourse de la marquise et accompagnant ses paroles d'une humble révérence.

La vieille fille de chambre toisa Suzanne des pieds à la tête d'un air assez rogue ; puis, contente de son examen sans doute :

— Suivez-moi, dit-elle en se déridant un peu.

Alors, après l'avoir fait entrer dans un petit boudoir coquet et parfumé :

— Attention ici, fit-elle, madame la marquise ne va pas tarder à venir.

Puis elle s'éloigna, laissant retomber derrière elle la riche portière en tapisserie des Gobelins qui fermait ce lieu charmant.

Voici donc Suzanne toute seule dans un de ces séjours enchantés dont souvent elle a lu la description dans les romans qui sont sa pâture ordinaire. Elle entrait donc de plain-pied dans ses rêves extravagants et ambitieux qui travaillaient sans cesse son imagination folle et maladive ; aussi regarda-t-elle autour d'elle avec une émotion vive et craintive, comme si elle pensait que tout pouvait disparaître en un instant.

Des guirlandes de fleurs, copie fidèle de la nature, or-

naient le plafond et les boiseries de ce joli réduit ; des glaces immenses répétaient à l'envi tous ces jolis bouquets de fleurs et renvoyaient aussi de tous côtés l'image de la jeune fille, plus fraîche encore que les roses de ces bouquets. A cette vue, le cœur de notre coquette bat avec violence ; elle se regarde avec admiration, se sourit, s'enivre de sa beauté ; mais un de ses regards ayant glissé sur les modestes vêtements qui la couvrent, elle rougit de honte ; et oubliant, ou plutôt méprisant sa bonne mère si vertueuse, si sainte, son vénérable père courbé sous le travail, elle reproche au ciel son humble naissance et maudit les liens qu'il a su former pour elle... En un mot, le démon de l'orgueil vient d'envahir son âme, et elle sent que pour elle il n'est plus ni repos ni bonheur loin de ces lieux enchantés.

Absorbée par ces pensées méchantes, Suzanne n'a pas entendu la porte qui vient de s'ouvrir ; mais elle se sent promptement retirer de sa rêverie par un petit chien blanc qui saute familièrement après elle, tout en la tirant par sa robe et lui faisant mille agaceries gentilles ; surprise, elle répond d'abord machinalement à ces caresses, puis elle lève les yeux : la marquise était devant elle.

— C'est toi, petite, je te reconnais! dit la noble dame en souriant. Voyons, que veux-tu ? n'y avait-il pas assez d'argent dans ma bourse ? Eh bien ! je vais t'en donner d'autre... Tu plais à ma chère Bichonnette, tu dois donc me plaire aussi...

Suzanne cherchait à se débarrasser doucement des caresses du joli petit animal, qui semblait, en effet, l'avoir prise fort en amitié à première vue ; mais elle n'y pouvait parvenir, et comme elle voyait qne la marquise riait de tout ce manége, qui paraissait lui plaire, elle en prit résolûment

son parti, elle s'amusa à rendre caresse pour caresse à Bichonnette, enchantée d'avoir enfin trouvé une jeune fille pour l'amuser, car tout était vieux à l'hôtel ; puis enfin, quand, de guerre lasse, la capricieuse bestiole alla se coucher aux pieds de sa maîtresse, Suzanne, toute haletante encore, sortit la bourse de sa poche, et la présentant à la marquise :

— Vous vous trompez, madame, lui dit-elle, ce n'est pas de l'argent que je demande ; mais, au contraire, je vous supplie de reprendre celui que vous m'avez laissé, car les dons de ma mère et le gain de mon travail suffisent à mes besoins.

— Ah ! ah ! tu es fière, mignonne, fit madame de Lavergny en lançant un regard perçant jusqu'au fond du cœur de la jeune fille, qui soutint courageusement cet examen ; puis elle ajouta, après quelques instants de silence :

— Eh bien ! ça me plaît un semblable caractère, et je veux t'être utile. Voyons, que fais-tu ?

— Je suis demoiselle au magasin du *Rameau d'or*, balbutia en rougissant la vaniteuse jeune fille.

— Et sais-tu lire? fit encore la marquise comme pour répondre à sa pensée.

— Ah ! madame! exclama douloureusement Suzanne.

— Allons ! allons ! tu es par trop susceptible aussi, mignonne, dit la bonne dame en souriant ; beaucoup de personnes de mon temps le savent fort mal, je peux donc te demander sans te blesser si tu le sais un peu. Je te l'ai dit, tu me plais, et puisque tu sais lire, je te garde auprès de moi pour être ma lectrice. Va donc faire tes adieux au *Rameau d'or*, prends tes hardes et reviens.

En achevant ces mots, la marquise congédia Suzanne d'un geste de protection affectueuse.

Celle-ci donna un tendre baiser au joli petit chien, cause première de son bonheur, car le bonheur ne devait-il pas se trouver pour elle dans ces lieux enchantés! Puis, le cœur oppressé d'une joie délirante, elle fit une profonde révérence à la grande dame pour elle si bienveillante, et s'éloigna, les yeux voilés par l'enivrement de la réalisation d'un espoir aussi immense qu'inattendu.

Peu de jours après, notre ingrate jeune fille, dont la coquetterie avait desséché le cœur, oubliant ce qu'elle appelait au fond de son âme *sa basse origine*, fort élégamment vêtue et jouant déjà la grande dame à son tour, faisait partie de la maison de la marquise de Lavergny.

Madame la marquise douairière qui l'avait prise ainsi en caprice était une excellente femme, fort aimée de tous ses amis, qu'elle servait avec zèle quand elle en trouvait l'occasion, et elle la trouvait souvent, car elle était très-bien en cour. Et ces services étaient rendus sans que ni eux ni elle surtout aient le courage de se dire qu'elle obligeait les gens bien moins pour les servir que par un amour extrême du mouvement et de l'intrigue, qui formait la base de son caractère ; son égoïsme d'ailleurs était caché sous de si charmants dehors que tout le monde, je l'ai dit déjà, et elle-même la première s'y laissaient prendre complétement. Seule, car ses filles, richement mariées, habitaient avec leur nouvelle famille, elle avait donné tout ce que son cœur contenait d'affection à son petit chien, la blanche Bichonnette, que nous avons déjà vue jouer un rôle fort important dans le cours de cette histoire, gentille bestiole qui régna sans partage jusqu'au moment où Suzanne vint lui enlever d'abord la moitié des bonnes grâces de la marquise, car elle était si câline, si fausse, si flatteuse, que la grande dame se laissa prendre

à son tour, comme avant elle l'humble maîtresse du *Rameau d'or*.

Bichonnette ne fut point jalouse ; mais les domestiques de l'hôtel prirent bientôt en horreur et en mépris celle qui, oubliant complétement son humble condition, se parait de riches atours, ne leur parlait qu'avec dédain, en un mot jouait de son mieux le personnage qu'elle se croyait devenue sans retour.

La marquise, qui, malgré le nombre de ses années, était aussi légère que capricieuse, riait du petit manége de sa protégée, qu'elle trouvait chose plaisante, et la produisait dans le monde à sa suite pour s'en amuser mieux encore, sans se préoccuper de l'affreux avenir qu'elle préparait à la folle et vaniteuse enfant ; et malheureusement Suzanne non plus ne songeait à rien ; enivrée, entraînée dans les bals, les spectacles et les fêtes, elle avait complétement oublié le passé. Pouvait-elle donc penser à l'avenir?...

Un jour pourtant, la rencontre fortuite d'une de ses anciennes compagnes du magasin du *Rameau d'or* la fit revenir de quelques jours en arrière ; mais elle repoussa bien loin d'elle ce souvenir qui lui fit honte ; aussi, loin d'être rappelée à sa conditon réelle par la présence de cette jeune fille qui venait affectueusement à elle pour lui parler, elle détourna la tête avec affectation, tout en faisant un salut protecteur, afin d'établir la distance qu'elle croyait devoir exister entre elles deux ; puis elle entra dans un magasin qui se trouvait tout à côté, magasin où elle fit quelques emplettes pour donner le temps de s'éloigner à l'importune qu'elle voulait fuir. Celle-ci comprit fort bien tout ce manége, en leva les épaules de pitié, et, aussitôt qu'elle fut de retour au *Rameau d'or*, elle amusa fort toutes ses compagnes avec la

toilette prétentieuse et les grands airs protcteurs de Suzanne la villageoise, chapitre si bien commenté et amplifié, que la réputation de la pauvre fille y fut complétement sacrifiée. Et pendant ce temps, notre orgueilleuse, à laquelle la marquise passait tous ses caprices, prenait *in petto* la résolution de ne plus jamais sortir à pied, comme une fille du peuple, afin de n'être pas exposée à semblable rencontre... Enfin, les choses en étaient arrivées à ce point de folie que Dieu sait ce qui fût advenu de la pauvre fille si le ciel, touché sans doute des prières que sa mère, au désespoir de l'oubli de son enfant, lui adressait chaque jour, n'eût daigné la prendre en pitié.

— Hélas! interrompit alors madame Thérèse, l'histoire de la petite villageoise dont vous admirez le portrait, Germaine, n'est-elle pas celle de toutes les jeunes filles de son âge, celles mêmes qui sont bien plus haut placées qu'elle sur l'échelle sociale, quand elles font leur *entrée dans le monde*. Quelques-unes commencent comme elle a commencé : c'est-à-dire, oubliant les sages conseils dont on a nourri leur jeunesse, elles vont, ainsi que la Samaritaine, chercher de l'eau au puits du monde ; mais toutes n'ont pas le bonheur de trouver le Seigneur assis au bord de ce puits dangereux pour les soutenir et les sauver du péril ; Seigneur caché sous les traits d'une mère, et ce fut le malheur que Suzanne y rencontra. Vous le savez, enfant, Dieu châtie ceux qu'il aime, s'ils méritent un châtiment, et il aimait Suzanne, car il la punit cruellement. Mais n'anticipons pas sur les événements de cette histoire, ajouta ma gouvernante en reprenant son récit.

Plus d'une année se passa en joies et en triomphes pour la jeune fille, qui avait fini par détrôner complétement Bichonnette dans le cœur de leur capricieuse maîtresse. On lui

donna les premiers maîtres de danse, de chant, de musique, de révérence et de maintien ; et comme elle avait pour toutes ces futilités les plus heureuses dispositions, elle y fit de très-rapides progrès. Aussi vous comprenez sans peine que ces talents charmants, joints à sa splendide beauté, beauté qui s'était accrue encore dans le milieu où elle se trouvait transplantée, lui attirèrent partout des succès d'enthousiasme; en un mot, elle devint à la mode dans les salons, ainsi qu'elle l'avait été dans la boutique; et comme on ignorait son humble origine, la marquise l'ayant présentée sous le titre d'une petite parente éloignée, elle avait toujours cour plénière autour d'elle. Les peintres sollicitèrent à l'envi le bonheur de reproduire *ses traits charmants*, — c'était alors la phrase d'usage, — et vous tenez entre vos mains, Germaine, une de ces œuvres flatteuses. On lui envoyait à la journée *des bouquets à Chloris* (sorte de poésie de l'époque), des madrigaux en vers et en prose, on lui dédiait des ouvrages; enfin, c'était une vraie coqueluche. Seulement il ne se présentait pas de mari, et pourtant un riche mariage était, croyait Suzanne, la condition obligée de sa beauté et de son brillant mérite. Elle ignorait complétement, la pauvre fille, que ce ne sont pas les femmes brillantes, mais bien les femmes simples et modestes, que les hommes recherchent pour compagnes; car si les premières attirent leurs regards, les secondes appellent leur estime : « Une belle jeune fille plaît aux yeux, une bonne femme plaît au cœur, » a dit un moraliste, et de tous les temps et à toutes les époques ce moraliste a eu toujours et toujours aura raison...

Suzanne donc attendait en vain l'époux qu'elle avait rêvé, quand, un matin, la malheureuse jeune fille se réveille avec un affreux mal de tête; mais pressentant bien

qu'une indisposition, quelle qu'elle fût, devait déplaire à la marquise, elle voulut se lever, appela sa femme de chambre, se fit habiller et coiffer comme à l'ordinaire, tout en luttant contre d'affreuses souffrances ; puis, l'heure de se présenter à sa noble maîtresse étant venue, elle descendit avec empressement ; mais à peine fut-elle entrée dans la chambre que tous les objets lui semblèrent tourner autour d'elle avec une rapidité étrange ; elle cacha sa tête dans ses mains en poussant un grand cri et tomba évanouie...

Quand elle revint à elle, l'infortunée se crut le jouet d'un songe horrible : elle était couchée dans un des lits nombreux d'une grande salle, dont l'aspect froid et triste glaçait le cœur ; aussi, pour se soustraire à cette vue affreuse, elle se couvrit la tête de ses couvertures.

Une main amie chercha à la découvrir doucement, et une voix affectueuse lui demanda de quoi elle pouvait avoir besoin.

— J'ai besoin que vous me disiez que je fais un affreux rêve !... s'écria Suzanne en se dressant sur son séant comme un spectre et lançant autour d'elle des yeux égarés. Dites-moi donc que je suis encore chez la marquise... réveillez-moi, de grâce... réveillez-moi vite ou je vais mourir !...

Une femme toute vêtue de noir, la figure couverte de larmes, la prit tendrement dans ses bras pour la calmer ; mais Suzanne, ayant jeté les yeux sur elle, poussa un cri déchirant et s'évanouit de nouveau.

La malheureuse était dans un hôpital ; la femme qui la soignait avec tant de tendresse était sa cousine Lélu.

Pendant son séjour chez la marquise, la pauvre Suzanne était devenue orpheline, son père et sa mère étant morts à peu de distance l'un de l'autre en pleurant l'ingratitude de

leur enfant, mais en la bénissant encore à leur heure dernière; et madame Dubois avait fait porter cette triste nouvelle à l'hôtel; seulement la noble douairière, à laquelle elle était parvenue tout d'abord, avait défendu qu'on en prévînt Suzanne; car Suzanne était son jouet, et il fallait que rien ne vînt l'assombrir ou l'ennuyer. Notre héroïne vivait donc insoucieuse et joyeuse, quand une maladie terrible, la petite vérole, se déclara chez elle avec la rapidité de la foudre, ainsi que nous l'avons vu. Or, à cette époque, le nom seul de cette maladie faisait trembler d'effroi; aussi la marquise ordonna-t-elle que Suzanne fût aussitôt emportée de chez elle... Où la conduire?... Au *Rameau d'or*, elle n'y avait laissé que des ennemies. On la porta donc à l'hôpital pendant que, par un reste de charité chrétienne, madame Dubois écrivait à sa cousine Lélu pour la prévenir de cet événement. Voilà comment nous retrouvons l'excellente femme seule et toute vêtue de noir auprès de la malheureuse Suzanne.

Ce fut avec des précautions extrêmes que madame Lélu apprit à Suzanne les malheurs affreux qui l'avaient frappée, sans qu'elle le sût, à travers ses folles joies, ses orgueilleuses chimères. Elle lui dit que son père et sa mère lui avaient pardonné, l'avaient bénie en mourant; qu'elle pouvait donc revenir au village, où ses frères la recevraient comme l'enfant prodigue et toujours bien aimée.

Mais hélas! quoique terrible, la leçon que venait de recevoir notre jeune héroïne n'avait pas été pourtant si complète que celle-ci voulût songer à abandonner encore les doux rêves qu'elle caressait depuis si longtemps dans son incurable orgueil.

— Retourner au village! répondit-elle avec dédain en

entendant ce bon conseil ; oh! non, cousine, je ne suis pas faite pour vivre là; je rentrerai chez la marquise...

— Mais ta marquise n'est plus en France, interrompit vivement l'honnête Lélu; elle a eu si peur d'attraper la maladie dont, disait-elle, tu avais laissé le germe dans son hôtel, qu'elle est partie pour l'Italie, à ce que j'ai appris de son gros suisse.

Suzanne poussa un profond soupir, soupir de dépit et de regret.

— Eh bien ! je rentrerai dans mon magasin, reprit-elle résolûment.

— Mais... tu n'es plus jolie !... balbutia l'ancienne lingère.

En entendant cette affreuse nouvelle, la vaniteuse Suzanne demeura comme frappée de la foudre, et tomba dans un évanouissement si prolongé que, durant quelques heures, on la crut morte ; mais peu à peu, enfin, elle revint à elle.

Un jeune chirurgien, touché de pitié, était resté près de son lit, et c'était grâce à ses efforts qu'elle revenait à la vie, enfin !...

On s'attache par le bien que l'on fait ; aussi M. Daniel (j'appellerai ainsi ce jeune homme, dont je veux vous laisser ignorer le nom), me dit madame Thérèse en devenant fort embarrassée et fort rouge, M. Daniel, donc, s'attacha sincèrement à la jeune malade. Il n'avait pas de fortune, mais un grand talent qui lui promettait un brillant avenir ; et comme la cousine Lélu, qui s'accusait des malheurs de Suzanne, non-seulement lui assura ce qu'elle possédait après sa mort, mais encore avait la générosité de lui abandonner la moitié de sa modeste fortune durant sa vie, notre

héroïne suivit à l'autel l'honnête jeune homme qui lui promettait sa tendresse et le bonheur constant.

Un semblable mariage était bien loin des songes dorés de notre orgueilleuse fille, j'en conviens ; mais son séjour à l'hôpital avait un peu modifié ses idées folles ; et d'ailleurs elle se disait encore :

— La femme d'un chirurgien peut aussi se placer très-bien dans le monde si son mari a de la réputation et du talent, et M. Daniel en aura... Je me charge, d'ailleurs, de sa clientèle... J'irai voir les nombreux amis de la marquise, et je le lancerai dans ce monde élégant où il doit parvenir à la fortune...

— Vous le voyez, Germaine, interrompit encore ma gouvernante, le cœur de Suzanne était si vicié par l'orgueil, qu'au lieu de lui dire combien elle devait de reconnaissance et de tendresse à l'homme qui, malgré la modestie de sa naissance, avait daigné la ramasser dans un hôpital pour en faire sa compagne, elle se posait devant elle-même non comme son obligée, mais comme sa protectrice ; aussi, au lieu d'apporter dans son modeste ménage les humbles vertus de la femme simple et honnête qui sait attirer chez elle le bien-être par l'économie et par l'ordre, elle voulut encore jouer à la grande dame ; elle sacrifia tout au luxe et à l'orgueil : en un mot, elle entraîna le malheureux jeune homme qui lui avait confié sa vie sur la route fatale de la misère et du déshonneur.

Tout d'abord, pourtant, le sort parut sourire au plan qu'avait formé Suzanne ; ainsi, comme, malgré le triste pronostic de la cousine Lélu, sa beauté était revenue, en grande partie du moins, c'est-à-dire que ses beaux cheveux, ses yeux brillants, sa grande fraîcheur, sa taille souple et

gracieuse, son pied mignon, ses bras charmants faisaient oublier les sillons que la petite vérole avait tracés sur sa figure; que, de plus, elle était fort élégante, très-sémillante et toujours enjouée, le monde où elle se lança l'accueillit avec plaisir ; et comme le talent de son mari était réel, il eut bientôt une clientèle riche et nombreuse qui fit couler l'or au logis. Mais malheureusement, loin de le retenir précieusement, ou du moins de faire un noble usage de cet or gagné par le travail de son époux, Suzanne le prodigua avec toute l'imprévoyance et le désordre d'une femme qui a oublié les honnêtes sentiments. Et pourtant rien de réellement coupable ne pouvait lui être reproché. Elle aimait son mari, tout en le rendant malheureux et le conduisant à sa perte. Ainsi Daniel était faible et bon, et, au lieu de dominer cette faiblesse en la dirigeant vers le bien par son constant exemple, elle lui laissa prendre une pente fatale.

Dominée et entraînée par le monde dont elle s'était fait l'esclave, Suzanne abandonnait souvent sa maison soit pour aller dîner en ville, soit pour passer la soirée dehors, et ces plaisirs réitérés, auxquels la clientèle toujours nombreuse de Daniel empêchait celui-ci de prendre part, maintenaient complétement la jeune femme loin de lui. Il se plaignit d'abord à Suzanne de l'isolement dans lequel il se trouvait quand il pouvait prendre un moment de repos ; et aussi de l'ennui qu'il éprouvait à dîner seul à peu près tous les jours. — D'autant, ajoutait-il, que les domestiques, profitant de l'absence continue de leur maîtresse, le servaient mal, et qu'ainsi non-seulement il s'ennuyait, mais encore qu'il mangeait mal, qu'en un mot il était fort malheureux.

Et la folle Suzanne, loin de se rendre à ces reproches mérités, ne fit qu'en rire, prétendant qu'elle travaillait de

son côté à leur fortune en attirant l'eau au moulin, c'est-à-dire la clientèle.

Daniel se le tint pour dit en voyant l'inutilité de ses reproches ; mais comme il s'ennuyait vraiment, il voulut chercher dehors des distractions pour ses moments de repos. D'abord il alla manger à un cercle où il se fit présenter. Cela le divertit un moment, mais il rentrait aussitôt après chez lui, s'il y avait des consultations, ou se faisait prendre par sa voiture pour faire ses visites à ceux de ses malades qu'il devait voir. Malheureusement pour le faible Daniel, le jeu était la principale distraction du cercle auquel il s'était fait recevoir, et, peu à peu, insensiblement et sans s'en apercevoir, notre jeune docteur fut entraîné d'abord à regarder, puis à partager la partie des joueurs, et il finit par y consacrer non-seulement toutes ses soirées, mais encore une partie des nuits. Nécessairement le travail du jour se ressentait des émotions de la veille, d'autant que le bonheur n'avait pas été longtemps fidèle au pauvre homme qui, chaque soir, voyait des sommes énormes s'engloutir sur le tapis vert devant lequel il était assis. Aussi, d'abord les malades se plaignirent, puis bientôt abandonnèrent celui qui les oubliait.

Suzanne, qui s'aperçut du mal avec effroi, chercha à en découvrir la cause ; elle y parvint promptement et en fit d'énergiques reproches à son mari ; mais celui-ci, au lieu d'en être touché, haussa les épaules avec humeur.

— Il n'y a de coupable ici que vous, ma chère, lui dit-il brusquement : si vous aviez su me rendre ma maison agréable, je n'en serais pas sorti ; et si je n'en étais pas sorti, je n'aurais pas pris les habitudes que vous me reprochez si durement.

« Ainsi donc, faites-en votre *mea culpa*, et laissez-moi tranquille... »

Malheureusement, vous ne l'avez que trop vu durant ce récit, Suzanne manquait de ce sens droit et ferme qui vous fait vous relever avec courage et énergie d'une faute si vous avez eu le malheur de la commettre ; aussi, au lieu de songer qu'elle pouvait encore sauver son mari en lui montrant beaucoup de douceur, beaucoup de tendresse, en cherchant à lui rendre enfin sa maison aussi gaie et aussi heureuse qu'elle la lui avait fait malheureusement connaître triste et abandonnée, elle voulut lutter par la force et l'autorité : elle fit des reproches, pleura, cria, appela ses amis à son aide; en un mot, se conduisit de façon qu'un beau jour son mari lui déclara qu'une séparation était indispensable entre eux.

Elle voulut résister, elle dit que la maison appartenait aussi bien à elle qu'à lui... qu'elle n'en sortirait pas...

Bref, un beau matin, en se levant, elle apprit que Daniel s'était mis en route, durant la nuit, pour le Havre, où, de là, il devait s'embarquer sur un vaisseau en partance pour l'Amérique.

On n'allait pas en Amérique alors comme on y va aujourd'hui, car la vapeur n'était point découverte encore. Aussi la malheureuse Suzanne apprit-elle cette nouvelle avec la même douleur qu'elle eût appris la mort du fugitif. Elle vit que tout était perdu pour elle ; elle s'arracha les cheveux, se livra au plus affreux désespoir, et commença à comprendre que la cause de son malheur n'appartenait qu'à elle. Cruelle pensée qui rendait bien plus poignante encore sa douleur.

Abandonnée de son mari, Suzanne se vit rejetée par le monde qui s'amuse de nos travers tant que nous lui servons

de jouet, mais qui nous les reproche durement quand nous en sommes victimes. De plus, la petite fortune que lui avait laissé sa cousine Lélu, morte peu de temps après son mariage, ayant été entraînée dans la liquidation des dettes que lui avait laissées son mari, dont les pertes au jeu se montaient à des sommes énormes, la jeune femme se trouva sans aucune ressource.

Alors le malheur développa dans son âme une énergie qui lui avait été inconnue jusqu'à ce jour, et les bons sentiments dans lesquels elle avait été élevée dès sa plus tendre enfance y revinrent avec force. Elle comprit son crime, le pleura, et promit à Dieu de le réparer.

De ce jour commença pour elle une vie nouvelle; elle entra dans un pensionnat comme sous-maîtresse, sous le nom de madame Thérèse, et là chercha à garantir toutes les jeunes filles qui lui furent confiées des malheurs que la légèreté, l'étourderie, le désordre, la vanité entraînent après eux, en leur répétant chaque jour :

— Croyez à l'expérience que la souffrance méritée apporte toujours avec elle, mes enfants ; soyez simples, bonnes, modestes ; sachez vous faire aimer de tous si vous voulez connaître le bonheur. Sans cela, comme moi, vous éprouverez une douleur immense, sans bornes, car non-seulement vous pleurerez sur vos peines, mais encore et surtout vous pleurerez sur celles d'un être aimé dont vous aurez fait le malheur ici-bas...

Voilà donc l'histoire de ma gouvernante : elle est fort triste, j'en conviens ; mais aussi voilà ce que c'est qu'oublier la bassesse de son origine. Suzanne, pour lui laisser son nom, était fille de paysan, après tout, tandis que moi je

suis fille d'un riche industriel!... Fi!... fi! c'est bien mal ce que je viens d'écrire là, et je ne le laisse que pour ma punition. Pauvre madame Thérèse! est-ce donc l'insulte qu'elle mérite pour m'avoir fait si humblement l'aveu de ses fautes afin de me corriger de mes défauts... Elle m'avait mieux jugée que je ne le mérite... Mais non, cela ne sera pas... je veux me rendre digne de sa confiance en cherchant à suivre en tout ses conseils. Cette résolution me raccommode avec moi-même, et je vais me coucher plus tranquille.

SUITE DES SOUVENIRS DE GERMAINE

Nous voici depuis quelques jours à la campagne, chez mon grand-père, bon et estimable vieillard, qui a voulu réunir tous ses petits-enfants auprès de lui en même temps. Nous sommes trois : d'abord mademoiselle Blanche, ma *belle* cousine, à tout seigneur tout honneur, et je dis *belle* parce qu'elle se croit superbe, vue à travers ses écus ; elle a une riche dot dont elle est très-fière, comme s'il y avait de quoi ! Est-ce donc de sa faute si son père a fait de plus grosses affaires que le mien ; car, en définitive, elle n'est pas de meilleure maison que moi, je suppose ; puis, mon cousin Maxime, un excellent garçon, quoiqu'il se moque de nous à la journée, ce que je lui pardonne, puisque la belle Blanche empoche la plus grosse part de ses sarcasmes...

Est-ce que je serais jalouse de ma cousine, par hasard?... Non, je constate ses ridicules, voilà tout. Et je me demande si c'est le rôle d'une jeune fille de se poser en lionne, de parler de tout, de trancher sur tout, d'être insolente avec tout le monde, de croire chacun au-dessous d'elle !... Oh ! Germaine ! Germaine ! voilà que tu fais la confession de ta

cousine au lieu de la tienne propre. Serais-tu donc semblable à celui dont parle l'Évangile, qui voit la paille dans l'œil de son voisin?...

Je m'amuse beaucoup ici, je me promène longuement avec madame Thérèse qui connaît un peu de botanique et m'apprend ce qu'elle sait; puis on fait de la musique, on danse, on rit, on s'amuse; enfin c'est un temps de vacances que je passe en ce moment. Nous faisons des visites aux voisins qui nous les rendent; on organise des parties, on court les champs, les bois, et l'on se divertit de son mieux, ce qui ne nous empêche pas de soupirer après les personnes que notre grand-père a invitées de Paris pour venir passer quelque temps avec nous. Ce sera du changement, et le changement plaît toujours. Puis ce sera un prétexte pour faire de la toilette, et c'est si amusant de se parer!

Cependant j'ai reçu à ce sujet une leçon ce matin, et, comme je dois tout dire, la voici :

J'étais descendue au salon après m'être faite belle et superbe pendant que Blanche était allée chercher de nos amies dans sa calèche; car elle a amené sa voiture ici pour mieux faire ses embarras encore. Donc je m'étais parée et je me regardais dans la glace, en entrant, pour y chercher un compliment, sans doute, quand j'entendis une voix moqueuse qui criait avec force derrière moi :

Rien n'est beau que le vrai.....

C'était mon cousin.

— Mon Dieu! que tu es ennuyeux, mon cher Maxime, avec tes citations incessantes!... m'écriai-je vivement en frappant la terre de mon pied.

— Et toi, il faut avouer que tu as l'esprit bien chatouilleux, ma chère Germaine, me dit à son tour le jeune érudit, qui, le coude appuyé négligemment sur le coin d'une console, me regardait en souriant, tandis que, placée devant la glace qui surmontait cette console, je donnais la dernière main à une toilette des plus élégantes, toilette que l'immense envergure de ma cage, fort arrondie, faisait ballonner comme une antique montgolfière, j'en conviens.

— Je n'ai pas l'esprit chatouilleux, et tout le monde vante la douceur et l'égalité de mon caractère, repris-je aussitôt, et cela sur un petit ton d'aigreur peut-être ; mais aussi pourquoi te moques-tu sans cesse de moi, Maxime? Est-ce donc ma faute si les modes sont ridicules? ajoutai-je.

— Je ne dis pas cela, ma très-chère, me répondit le rieur avec le même air narquois ; je dis seulement que Boileau avait mille fois raison : rien n'est beau que le vrai...

Je pris alors le parti de rire en m'écriant :

— Tu trouves, alors, que rien n'est moins vrai que cette immense crinoline qui me fait ressembler au bourdon de Notre-Dame, n'est-ce pas?

— Allons ! puisque tu capitules, je cesse le feu, fit mon cousin en jetant un dernier regard moqueur sur l'immense appareil qui m'entourait ; puis, s'éloignant de la console, il alla s'asseoir auprès d'une table ronde chargée de revues et de journaux devant laquelle mon grand-père, plongé dans un vaste fauteuil, paraissait tellement absorbé par sa lecture qu'on l'eût cru entièrement étranger à la petite scène qui venait de se passer.

Je fis comme mon cousin ; et ne me tenant pas pour

battue, mais seulement ne voulant pas recommencer la guerre par une attaque directe, je cherchai un allié puissant, et allant déposer un tendre et respectueux baiser sur le front de mon grand-père :

— N'est-ce pas, cher papa, lui dis-je d'une voix câline, que Maxime a tort de me taquiner toujours ainsi ?

Le cher vieillard me regarda en souriant.

— Et tu trouves, dit-il, que c'est une taquinerie de te dire : Rien n'est beau que le vrai ?...

— Vous aviez donc entendu ?... m'écriai-je toute surprise.

— N'est-ce pas mon rôle de grand-père de tout voir, de tout entendre ? dit-il doucement.

— Alors, vous pensez que Maxime a raison ?... repris-je d'un ton boudeur.

— Oui, ma fille, me répondit mon grand-père avec gravité ; je trouve que Maxime a raison de plaisanter chez toi un ridicule volontaire.

— Volontaire, cher bon papa ! mais ce n'est pas moi pourtant qui fais la mode !

— Ah ! la mode !... Voilà le grand mot lâché ; et tu crois avec cela avoir partie gagnée, dit-il en hochant légèrement la tête. Tu ne sais donc pas, mon enfant, ajouta-t-il, que les personnes sages la suivent de loin, que les esprits faibles la suivent de près, et que les fous la précèdent ?

— Mais, cher bon papa, vous attachez, il me semble, une grande importance à nos chiffons, fis-je en souriant, car je pense que jamais une toilette plus ou moins exagérée n'a pu avoir d'influence sur le bonheur de qui que ce soit au monde.

— Tu te trompes, mon enfant, interrompit-il, et, pour

ne te citer qu'un fait qui me touche fort, si tu veux écouter l'histoire de mon mariage avec ta grand'mère, tu verras, au contraire, quel rôle important ce que tu appelles la *toilette* y a joué, et quelle conséquence fâcheuse elle faillit avoir sur ma destinée.

Enchantée de cette offre, je m'assis gaiement auprès de mon grand-père, et je pris mon ouvrage, tandis que Maxime quittait son livre ; puis, tous deux, nous écoutâmes le récit qui suit.

HISTOIRE DU GRAND-PÈRE

— Mon père, M. de Lafarnic, était un ancien conseiller au parlement de Rennes. Pendant les mauvais jours de la Révolution, il s'était retiré dans une maison de campagne, aux environs de la ville, où, grâce à la protection du maire de cet endroit, brave marchand de blé enrichi, il avait pu sauver sa tête et compléter mon éducation à peine ébauchée.

Mon père était un homme selon le cœur de Dieu, aussi m'éleva-t-il dans les sentiments de la religion et dans le respect des devoirs de la famille.

Lors de la formation des cours impériales, mon père fut rappelé à Rennes pour y remplir une des plus hautes fonctions de la magistrature ; mais, fidèle à ses anciens souvenirs, il refusa cet honneur et continua à vivre dans la retraite avec moi. J'avais alors vingt-cinq ans.

Un jour, il me conduisit, par extraordinaire, à une réunion qui avait lieu chez un de ses voisins. La société était nombreuse et mêlée, et je m'y ennuyais fort, quand tout à coup mon regard fut charmé par la vue d'une jeune fille, modestement vêtue d'une robe de linon blanc attachée par

une ceinture de soie bleu clair, tandis que ses beaux cheveux blonds flottants étaient retenus par une couronne de bluets naturels.

Elle était si blanche, si modeste et si pure, qu'elle me parut une vision angélique, et, sous le charme, je ne songeais pas même à lui parler quand elle disparut aussi rapidement qu'elle s'était montrée.

Je regardai aussitôt tout autour du salon pour la revoir quand mon regard se croisa avec celui de mon père, qui me parut alors plus doux et plus souriant que de coutume.

— Qui cherchez-vous donc, Maxime? me demanda-t-il en s'approchant de moi.

— Je cherche à revoir une charmante jeune fille dont la simplicité de bon goût faisait un parfait contraste avec la toilette de toutes les femmes qui sont ici, répondis-je aussitôt.

Mais j'ouvre ici une parenthèse, mes enfants, interrompit mon grand-père, pour vous dire que les modes du premier Empire étaient, dans leur genre, aussi ridicules que le sont celles d'aujourd'hui. Ainsi les femmes cachaient leurs cheveux sous des perruques bouclées à l'enfant ; on les appelait des titus ; puis elles portaient des robes si étroites, qu'on leur avait donné le nom de fourreau, sans doute à cause de leur ressemblance avec un fourreau de parapluie ; et je crois, en outre, qu'elles étaient encore un peu plus décolletées qu'on ne l'est aujourd'hui ; mais je reviens à mon histoire.

— C'est bien, Maxime ! dit mon père en prenant mon bras sous le sien, je vois que vous avez adopté mon principe, que la simplicité est le premier charme des femmes.

— Oh ! certainement ! m'écriai-je... Surtout quand elles

y joignent des yeux bleus comme les pervenches des champs, des cheveux blonds dorés comme des épis au moment de la moisson...

— Là, là, comme vous devenez éloquent, mon fils ! interrompit mon père en me regardant d'un air content ; mais il se fait tard, ajouta-t-il, et je me sens fatigué ; si vous voulez que nous rentrions, cela me fera plaisir.

Un désir de mon père, quelque léger qu'il fût, était un ordre pour moi ; aussi, tout en regrettant de ne pas retrouver la gracieuse figure qui m'était apparue, je le suivis sans hésiter.

Quand nous fûmes installés dans la voiture :

— Je suis heureux, me dit-il avec bonté, que vous ayez remarqué la jeune fille en robe blanche, car c'était pour vous la faire voir que je vous ai conduit à cette soirée.

Une exclamation m'échappa.

— Oui, reprit-il.

Puis il continua d'une voix plus grave :

— Vous êtes en âge de vous marier, mon fils ; vous avez vingt-cinq ans, et depuis longtemps je vous destine pour compagne cette belle enfant que vous avez vue ce soir. C'est la fille de ces braves gens à qui je dois la vie. Je sais qu'elle est élevée avec une grande modestie, et vous connaissez mon principe, qu'une jeune fille simple sera toujours une honnête femme. Je trouve dans cette union deux avantages : d'abord, je paye une dette de reconnaissance, puis j'assure votre bonheur. Vous devez comprendre, Maxime, si je suis heureux que votre inclination paraisse se rencontrer avec mon désir ! Car jamais, quoi qu'il dût m'en coûter, je n'aurais voulu contraindre votre goût ni forcer votre volonté dans le choix d'une compagne.

Je remerciai mon père, et je l'assurai que maintenant et toujours mon seul bonheur était ou serait de lui plaire ou de lui obéir.

Il parut vivement touché de ce qu'il appelait avec bonté ma déférence, et ce n'était vraiment que de la reconnaissance; puis il me raconta que les parents de la jeune et jolie enfant qu'il me destinait pour compagne habitaient fort loin de nous une maison de campagne qu'ils avaient achetée sur la route de Mayenne à Alençon, que c'était le hasard seul qui les avait conduits à Rennes avec leur fille.

— En effet, ajouta-t-il, ils ignorent complétement mes projets de mariage; je voulais avant consulter votre goût. Vous partirez donc demain avec un de mes cousins qui connaît les Derboy — c'est le nom de cette honnête famille — et qui vous présentera chez eux, non comme un prétendu, mais comme un étranger qui voyage avec lui. Il connaît le fond des choses, mais il m'a promis de garder le plus profond silence sur mes projets. Vous étudierez donc sans embarras et tout à l'aise celle avec laquelle vous êtes destiné à passer votre vie, si ses qualités répondent au bien qui m'en a été dit. Dans ce cas, j'irai vous rejoindre; si les choses ne s'arrangent pas, vous n'aurez fait qu'un voyage d'agrément.

Nous rentrâmes chez nous comme finissait cette conversation, et toute la nuit, on le comprend, je songeai à mon voyage.

Le lendemain, ainsi que l'avait dit mon père, je me mis en route avec un de mes cousins, le plus excellent homme du monde, d'un bavardage qui fit mon désespoir, car j'aurais bien mieux aimé continuer à songer les yeux ouverts que l'écouter.

Nous voyagions à petites journées dans un cabriolet fort mal commode, surtout si on le compare aux moyens de transport que l'on possède aujourd'hui ; mais où l'on jouissait du moins d'un grand avantage, celui de pouvoir admirer la campagne tout à son aise, chose complétement inconnue de nos jours où l'on ne voyage plus ; — on arrive.

Après avoir traversé le plus beau pays du monde, nous arrivâmes à l'entrée d'un petit chemin qui constrastait avec ce que nous avions vu jusque-là. Deux énormes noyers s'élevaient de chaque côté de ce chemin fort étroit, et non-seulement en masquaient l'entrée, mais formaient, au-dessus, une épaisse voûte d'un feuillage triste et sombre ; puis une croix de pierre, posée au bas de chaque noyer, complétait une sorte de décoration théâtrale qui arrêta mes regards curieux.

Mon compagnon s'en aperçut aussitôt, et ne voulant pas perdre une occasion de placer une histoire :

— On appelle ce passage la porte des Pendus, me dit-il aussitôt pour aiguillonner sans doute en moi la curiosité qu'il croyait découvrir.

Et il arrêta son cheval pour le laisser souffler un instant.

— Singulier nom !... dis-je tout surpris.

— Et triste histoire !... ajouta-t-il au plus vite.

Je voyais venir de loin une interminable légende : je manœuvrai de manière a l'éviter, car j'aimais mieux m'entretenir avec mes idées.

— Ne voulez-vous donc pas que je vous raconte l'histoire de la porte des Pendus ? dit-il en démasquant ses batteries.

— Une autre fois, si vous le voulez bien. Le chemin me

paraît difficile, et je crois que nous n'aurons pas trop de toute notre attention pour ne pas verser.

Nous étions, en effet, engagés dans une route assez mauvaise, entre deux hauts remparts de haies vives ; le terrain fortement ondulé sur lequel serpentait ce sentier couvert amenait une foule d'accidents pittoresques, étroits paysages aux horizons bornés. Mais, à mesure que nous nous engagions plus avant, les murailles vertes entre lesquelles nous étions enfermés s'interrompaient pour laisser apercevoir de longues bandes de bruyères ou de genêts, ce qui donnait un caractère tout particulier à ce pays si plein de souvenirs. Enfin, nous arrivâmes devant une maison d'une assez belle apparence.

A peine notre véhicule s'y fut-il arrêté, que la porte s'ouvrit et qu'une servante fort proprette accourut vers nous en s'écriant :

— Mais arrivez donc bien vite, nos messieurs ! car le déjeuner commence à brûler.

En entendant ces mots, je regardai mon compagnon avec étonnement.

— On nous attend donc ? dis-je d'un air inquiet ; mon père m'avait assuré pourtant que nous arrivions *par hasard*...

Le vieux cousin me répondit d'un air assez embarrassé qu'il avait dit quelques mots seulement à ses amis sur une visite *probable* pour le lendemain.

— Mais rien de plus, ajouta-t-il avec empressement. Je vous avoue que j'ai la faiblesse d'aimer à bien dîner, et je n'apprécie pas le moins du monde la fortune du pot.

Ce *rien de plus* me rassurait fort peu, je vous l'avoue, et je le suivis dans la maison, très-décidé à me tenir sur mes

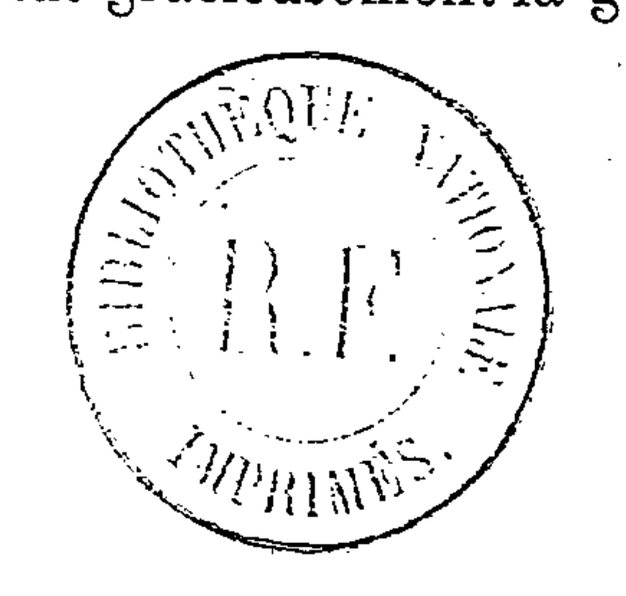
gardes ; mais je n'en eus pas besoin, car, à notre introduction seule dans le salon, je compris, sans en pouvoir douter, que mes pressentiments étaient justes, c'est-à-dire que j'étais admis comme prétendu ; cette découverte me rendit de fort mauvaise humeur, et je prévis que j'allais jouer un très-sot rôle.

Pourtant le souvenir de la jeune fille, si simple et si naturelle, que j'avais vue la veille, me fit prendre mon bonheur en patience, et je saluai profondément un gros homme et une énorme dame, tous les deux si chargés de bijoux et d'oripeaux, qu'on les eût crus préparés à se montrer en foire.

— Quel heureux hasard vous amène dans notre pays, messieurs? s'écrièrent-ils ensemble fort maladroitement.

J'examinai du coin de l'œil mon vieux cousin, qui ne put pas dissimuler un mouvement de dépit, mais qui, reprenant sa gravité aussitôt, me présenta comme un jeune homme du plus grand mérite, qu'il conduisait chez des amis communs à mon père et à lui, et qu'en passant devant chez eux il avait pris la liberté de leur amener. On échangea une foule de compliments ; puis, mon discret compagnon ayant demandé où était la charmante Lucy, sa mère répondit aussitôt avec un fin sourire que sa fille était à surveiller les domestiques, car c'était une femme de ménage précieuse destinée à faire l'ornement et la fortune d'une maison ; puis, voulant sans doute mieux accentuer son dire, elle se retourna vers moi en m'adressant directement la parole :

— Figurez-vous, monsieur, me dit-elle, qu'à vingt lieues à la ronde on ne rencontrerait pas une jeune fille mieux élevée. Oui, je puis dire qu'à vingt lieues à la ronde il n'y a pas de jeune personne qui s'entende mieux à faire les confitures et qui danse plus gracieusement la gavotte. Je ne veux



pas la louer, parce que je suis sa mère, mais elle touche du forté-piano comme M. Hermann, elle dessine comme M. David, elle fait les tartes et les gâteaux mieux que le célèbre Carême ; enfin, c'est une véritable perfection.

Voyant sans doute mon air indifférent, elle s'adressa avec vivacité à son mari :

— Mais parlez donc, monsieur Darboys, dit-elle, car c'est votre fille ! vous devez donc dire à monsieur si tout ce que j'avance est vrai, oui ou non !

Le gros homme, attaqué ainsi dans ses retranchements, vint à moi en faisant jouer entre ses doigts une fort belle tabatière d'or et danser sur son énorme ventre deux grandes chaînes de montre en acier, supportant une collection de breloques qui aurait excité les convoitises d'un amateur d'antiques.

— Tout ce que vous dit ma femme est très-vrai, dit-il en donnant la réplique ; ma fille est un vrai trésor, et bienheureux celui qui l'obtiendra pour femme...

Je m'inclinai sans répondre, et je commençais aussi à être fort embarrassé de ma personne, quand, la porte s'étant entr'ouverte doucement, je vis entrer quelque chose de si étrange, que j'eus toutes les peines du monde à retenir un éclat de rire.

C'était une petite personne aussi ridiculement affublée qu'il était possible de l'imaginer ; sa tête, couverte d'une perruque noire bouclée en façon de chien caniche, sa figure tatouée de rouge, de blanc et de bleu ; sa robe étroite comme un fourreau de parapluie, et, brochant sur le tout, une démarche gauche et empruntée ; tout cela faisait un ensemble si grotesque et si laid, que je reculai avec terreur, quand madame Darboys, l'ayant traînée par la main devant moi,

presque de force, me dit avec un triomphant sourire :

— Ma fille Lucy, monsieur, que j'ai l'honneur de vous présenter.

— Mademoiselle est-elle votre fille unique, madame? demandai-je vivement... après toutefois m'être incliné respectueusement devant cette grotesque personne, car j'avais été élevé dans ce principe de mon père, — que, hors le roi, un homme peut ne pas saluer un autre homme, mais que, fût-on même un prince, on doit saluer toutes les femmes...

— Ma fille unique, monsieur; aussi elle aura tous nos écus après nous, répondit en montrant ses trente-deux dents mon énorme hôtesse. Seulement, nous les lui ferons attendre...

Je fus saisi alors d'une grande terreur. Je pensai que mon père s'était trompé sur le charmant objet qui avait fixé mes regards dans la soirée de l'avant-veille; mais, comme il m'avait laissé libre, je pris soudain la résolution de faire comprendre aux parents de la ridicule Lucy que je n'étais pas du tout le *prétendu* qu'ils croyaient avoir reçu chez eux, et de prendre congé le plus tôt qu'il me serait possible de le faire sans grossièreté.

A peine mademoiselle Lucy eut-elle fait son entrée au salon, qu'on vint annoncer que le déjeuner était servi, et comme j'attendais un signe de la maîtresse de la maison pour lui offrir mon bras, me trouvant le seul étranger, puisque le cousin de mon père était leur intime, madame Darboys prit ma main, mit dedans celle de sa fille en disant avec un gros rire :

— Allons, les enfants, devant!

Je ne sais lequel des deux, de la jeune fille ou de moi, fut le plus honteux et le plus embarrassé de cette action, car

la pauvre enfant parvint à montrer qu'elle rougissait, malgré ses immenses couches de rouge, et je la traînai plutôt que je la conduisis à la salle à manger.

Là, je trouvai encore une autre exhibition : la table et le buffet étaient couverts d'une si grande quantité de vaisselle et d'argenterie, qu'on eût dit que toutes les armoires avaient été vidées pour qu'on pût faire sans peine l'inventaire de leur contenu.

A cette vue, le cousin de mon père fut si vivement contrarié, que, prétextant une course pour des affaires importantes qu'il devait, dit-il, faire sur-le-champ dans les environs, il refusa de se mettre à table, et, prévoyant le dénoûment de l'aventure, d'après les impressions fâcheuses qu'il lisait facilement sur mes traits, il prit rendez-vous avec moi dans la ville voisine.

Cette sortie jeta encore plus de froid entre nous, vous le comprenez bien, et à peine eut-on entendu le cabriolet s'éloigner, que M. Darboys me demanda d'un air très-pincé si je connaissais l'affaire si importante qui leur enlevait ainsi leur ami.

En entendant cette question, mon parti fut bientôt pris, et je résolus de saisir cette occasion pour ménager ma sortie; alors, de l'air le plus tranquille :

— Pardonnez-moi, monsieur, dis-je, car c'est moi seul qui suis coupable en ceci, puisque mon excellent cousin est allé à A*** pour faire, au nom de mon père, des ouvertures au sujet de mon mariage avec une jeune personne de ce pays. Vous comprenez maintenant pourquoi il me laisse auprès de vous, ne trouvant pas convenable que je l'accompagne en une semblable occurrence.

J'aurais pu continuer à parler durant une heure encore,

car la stupeur de mes hôtes était si grande, qu'ils m'écoutaient, bouche béante, sans songer à m'interrompre, et je lisais la déconvenue écrite sur tous leurs traits.

Ce fut l'énorme madame Darboys qui, la première, reprit assez d'empire sur elle pour me dire d'une voix à peu près assurée :

— Ah! vous pensez à vous marier à A***, monsieur; mais alors pourquoi...

Et elle s'arrêta subitement, sans achever sa phrase, que je compris aussi bien que si elle avait été terminée; son mari l'avait comprise aussi, sans doute, car, pour détourner mon attention, il m'offrit avec empressement d'un plat posé devant lui, tout en rougissant jusqu'aux oreilles. Je tendis mon assiette en souriant; j'avais l'arrière-pensée de passer cette assiette servie à Lucy ma voisine, afin de pouvoir observer, étant ainsi autorisé à la regarder en face, l'impression que ma brusque déclaration avait produite sur elle, mais je m'aperçus avec surprise qu'elle avait disparu.

— La petite personne est piquée de voir que je n'ai pas songé à elle, me dis-je avec toute la fatuité d'un jeune homme; puis, plaçant tranquillement mon assiette devant moi, je me mis à manger avec l'appétit de mes vingt-cinq ans, aiguisé par une longue course.

Le déjeuner se passa moins tristement que je ne pouvais le penser, et mes hôtes me semblèrent les meilleures gens du monde sous leur grotesque toilette. Quant à Lucy, elle ne reparut pas.

Après le déjeuner nous retournâmes au salon, nous causâmes durant quelques instants, puis je pris congé de mes hôtes, prétextant la nuit qui arrivait à grands pas, car nous étions au milieu de l'automne, au moment où les jours

sont très-courts, et, pour regagner la ville, j'avais une longue course à faire, dans un pays qui m'était inconnu.

Nous nous séparâmes donc, amicalement sans doute, mais pourtant avec un léger nuage d'embarras, et je ne me sentis parfaitement à mon aise qu'après avoir complétement perdu de vue la maison que je venais de quitter.

En sortant de la maison des Darboys, je marchai d'abord à grand pas, comme un chevreuil qui, pris au piége, se hâte de s'éloigner du lieu où il a couru un grand péril; puis, me sentant tout essoufflé, je m'assis sur une butte de terre, oubliant le vent aigre qui soufflait, l'heure avancée et la route qu'il me restait à faire. Mais bientôt la nuit étant complétement venue, je me trouvai fort embarrassé au milieu de ce pays boisé et accidenté.

Un autre que moi ne se fût point égaré : il aurait suffi, en effet, de suivre le sentier battu où j'étais d'abord engagé; mais alors j'étais jeune et superbe, et le sentier battu me paraissait fort méprisable; aussi, voulant m'orienter, je calculai que, la maison d'où je venais étant dans une certaine direction, c'était tout l'opposé que je devais prendre. J'oubliai de tenir compte de tous les détours que j'avais faits pour arriver au point où j'étais, aussi je m'égarai complétement, et je ne sais où je serais arrivé, si, après avoir marché plus de deux heures, une lumière que je vis poindre à l'horizon ne m'eût paru le fanal vers lequel je devais me diriger.

Je me dirigeai donc vers ce but avec toute l'ardeur du Petit-Poucet perdu dans la forêt, et, comme lui, j'arrivai à une maison, mais ce ne fut pas à celle de l'Ogre.

Pourtant, je restai aussi stupéfait que le héros du conte, quand, une porte m'ayant été ouverte à l'aveuglette, je me trouvai tout à coup dans un salon fort bien éclairé par un

quinquet et un bon feu pétillant, devant les hôtes que je venais de quitter, les Darboys en personne, mais sous une apparence toute autre, le mari enveloppé d'une robe de chambre fort ample, et la femme, avec une redingote fort simple, dissimulaient si bien leur obésité, qu'ils me parurent alors, non comme des sylphes, j'en conviens, mais du moins d'un embonpoint fort raisonnable. Vous comprenez les exclamations qui nous échappèrent à tous trois en nous retrouvant ainsi en présence.

Je racontai comment je m'étais perdu ; nous en rîmes tous gaiement, et, après m'être chauffé durant quelques instants, ce dont j'avais très-grand besoin, je me disposais de nouveau à prendre congé de mes hôtes, quand ceux-ci s'opposèrent formellement à mon départ.

— Puisque le bon Dieu, sans la volonté duquel rien n'arrive, vous rend à nous, pourquoi refuser de rester ? me dit affectueusement la bonne madame Darboys. La soirée est déjà fort avancée, passez ici la nuit, vous partirez demain au grand jour, et vous ne risquerez pas de vous égarer.

Et comme je continuais à refuser ses offres, elle me répondit avec une bonhomie qui me toucha :

— Allons ! est-ce donc parce que vous n'êtes pas venu pour nous demander notre fille en mariage que nous serions moins les amis de monsieur votre père ?... Que cela ne vous gêne en rien. Il faut suivre vos idées.

— C'est vrai, reprit gaiement le bon M. Darboys ; nous ne vous en aimerons pas moins, et nous ferons les meilleurs souhaits pour votre bon ménage.

Je fus, je l'avoue, on ne peut plus touché du cordial accueil de ces braves gens ; aussi, cédant à leurs instances, je pris place devant la cheminée, entre eux deux, et nous de-

visâmes ensemble d'une façon si agréable, que j'éprouvai *in petto* un profond regret du ridicule de leur fille, ce qui m'empêchait d'entrer dans cette simple et excellente famille, où je sentais que j'aurais été heureux.

Tout à coup madame Darboys bondit sur sa chaise, et, agitant la sonnette, elle s'écria :

— Eh bien ! à quoi donc pensé-je avec tout mon bavardage ! j'oublie de prévenir Lucy que nous avons un hôte à souper, et ce pauvre garçon sera réduit à notre simple ordinaire.

Au bout de quelques instants, j'entendis un pas léger et un gazouillement joyeux ; puis, la porte s'étant ouverte vivement, une jeune fille entra, légère comme une abeille, et, s'élançant vers madame Darboys, elle lui dit d'une voix douce et d'un timbre charmant :

— Que me veux-tu, maman ? me voilà !

Puis, par un mouvement rapide, elle se retourna, me vit, et devenant rouge comme une cerise, elle resta comme pétrifiée. Son embarras me gagna d'autant plus que je crus à une vision fantastique.

Ce n'était plus la grotesque Lucy que j'avais devant les yeux, mais la charmante blonde aux beaux yeux bleus qui m'était apparue au bal.

— Mademoiselle est sans doute une amie de mademoiselle votre fille, une cousine peut-être ? dis-je en balbutiant à madame Darboys.

Celle-ci me regarda avec surprise.

— Comment, monsieur, vous ne reconnaissez pas Lucy ! fit-elle...

Puis, partant d'un éclat de rire :

— Ah ! je vois ce que c'est, ajouta-t-elle ; c'est le chan-

gement de toilette qui vous surprend... Eh bien, je vais vous raconter cela tout à l'heure.

Et, après avoir donné quelques commissions à Lucy, qui sortit aussitôt, l'excellente femme reprit ainsi :

— Je vais peut-être vous paraître ridicule, monsieur ; mais, si vous voulez voir le fond des choses et non vous arrêter à la surface, vous comprendrez que des parents sont toujours excusables quand ils ont pour but le bonheur de leur enfant. Puis, comme péché avoué est pardonné, dit-on, nous oublierons de part et d'autre tout cela pour danser gaiement à votre noce. Nous aimons beaucoup monsieur votre père, mais surtout nous lui portons un respect sans bornes, et cela moins encore pour sa position élevée dans le monde que pour la noblesse de son caractère ; aussi, jugez quel fut notre orgueil quand nous apprîmes qu'il destinait notre petite Lucy à devenir la femme de son fils. Mais, comme l'orgueil est le père de la sottise, nous perdîmes complétement la tête, et, au lieu d'accepter avec une modeste reconnaissance la bonne fortune qui s'offrait à nous, nous voulûmes prouver que nous étions dignes de la recevoir. De là cet étalage des humbles richesses de notre modeste logis ; de là la toilette que je forçai ma pauvre Lucy à subir, en lui répétant qu'il fallait souffrir pour être belle. Que voulez-vous ? J'avais vu les dames élégantes de Rennes se mettre ainsi ; je ne me suis aperçue du ridicule de cet accoutrement qu'en voyant le regard moqueur que vous avez jeté sur notre fille ainsi affublée.

Après votre départ, mon mari et moi nous nous sommes reproché mutuellement tout le mal que nous nous étions donné pour nous rendre ridicules, et je suis fort heureuse que le bon Dieu vous ait ramené, pour ne pas vous laisser

emporter une fâcheuse opinion de nous ; car enfin, en renonçant au bonheur de vous avoir pour gendre, nous n'en désirons pas moins vous conserver pour ami.

La bonne madame Darboys acheva son petit discours d'une voix si émue, que je vis combien avait été pénible à son cœur maternel la déception dont je l'avais frappée ; et je me sentis moi-même touché de la franche bonhomie avec laquelle elle venait de me faire un aveu qui avait dû lui coûter.

J'allais lui répondre, quand heureusement la porte fut de nouveau ouverte par Lucy, qui fort gaiement vint annoncer le souper.

Cette fois, ce fut madame Darboys qui m'offrit son bras ; elle me plaça entre son mari et elle, Lucy était en face de moi, aussi je pus la regarder tout à mon aise. Je sortis de table assez pensif ; j'avais oublié ses beaux cheveux blonds et ses yeux bleus qui m'avaient frappé au bal, pour admirer sa modestie, la simplicité de ses manières, sa franche gaieté, sa candeur, qui sont la véritable parure d'une jeune fille.

Le repas fut très-gai, non de cette gaiete forcée et bruyante qui prouve plus la mauvaise éducation des convives que le plaisir qu'ils éprouvent, mais de cette gaieté douce et cordiale qui naît à la fois de la tranquillité de l'âme et du bonheur que ressentent à se trouver ensemble des gens qui s'estiment et qui s'aiment, et, quand nous fûmes rentrés au salon, mes yeux se portant sur un piano ouvert, je dis à Lucy, qui se trouvait près de moi :

— Vous seriez bien bonne, mademoiselle, si madame votre mère le permet, de nous faire un peu de musique ; ce serait le complément de notre charmante soirée.

Elle se prit à sourire.

— Je le veux bien maintenant, dit-elle.

Ce mot *maintenant* me frappa singulièrement l'oreille, et, comme je lui en demandai l'explication, elle devint fort rouge.

Madame Darboys, qui avait assisté à cette petite scène, se prit à sourire à son tour en voyant l'embarras de sa fille, et lui dit gaiement :

— Nous avons tout avoué à monsieur, tu peux lui parler franchement.

— Eh bien, j'ai dit *maintenant*, monsieur, fit Lucy, parce qu'à cette heure vous êtes l'ami de la maison, et non le prétendu pour lequel ma bonne mère m'avait fait subir une toilette qui a failli me donner la migraine. Alors maintenant, je puis marcher comme je le veux, me tenir comme je le veux, rire à mon aise. Aussi je suis toute disposée à me mettre au piano.

En achevant ces mots, l'espiègle enfant s'élança vers le piano, et une brillante ritournelle vint me prouver que mon ex-promise était bonne musicienne. J'allais de surprise en surprise ; à chaque minute, je découvrais dans mademoiselle Darboys une qualité et un agrément. Est-il besoin de dire le reste? Je ne partis pas le lendemain ; j'appelai mon père, et bientôt je devins l'heureux époux de la jeune fille, aussi bonne que belle, qui combla de joie toute ma vie et devint votre grand'mère.

— Tu vois bien, Germaine, ajouta le vieillard en se retournant vers sa petite-fille, que ce que tu appelles une *toilette plus ou moins ridicule* peut avoir une grande influence sur la vie ; car enfin, si la Providence, qui dirige toutes les choses, ne m'eût pas fait revenir chez les Darboys, je

refusais leur fille, et je repoussais ainsi loin de moi le bonheur qui m'était offert. Aussi je te conseille de noter dans tes *Souvenirs* l'histoire de ton grand-père.

Je lui ai donc obéi en l'écrivant ici ce soir pour ne pas en oublier un mot.

SUITE DES SOUVENIRS DE GERMAINE

Il nous est arrivé hier encore une cousine; mais celle-ci l'est à un degré plus éloigné que nous ne le sommes avec Blanche; et la nouvelle venue, mademoiselle Louise de Montluçon, a tout l'orgueil du nom aristocratique qu'elle porte. Elle lutte avec Blanche d'une façon très-plaisante, et Maxime et moi nous nous amusons fort de leur constant manége. C'est une si jolie chose que la modestie !... je le savais déjà, mais cela par ouï dire; et je l'apprends aujourd'hui à leurs dépens, car elles sont d'un ridicule à faire pitié...

Mademoiselle de Montluçon est d'une taille majestueuse, à ce qu'on lui a dit, sans doute; aussi sa majesté est-elle pleine de prétention : on dirait un blason en chair et en os, et elle porte la couronne de comtesse de madame sa mère — car madame de Montluçon est comtesse — au plus haut de sa tête. Ses traits ont une expression fixe qui me paraît étudiée; le sourire, cet indice du contentement de soi-même, ne s'arrête jamais sur ses lèvres que pour y marquer le dédain. On cherche inutilement dans sa conversation, dans ses manières, sur sa figure, une impression, une

parole, un geste qui marque du cœur, et l'on éprouve, en la voyant, le sentiment pénible qu'inspirent les imitations de la nature et qui choquent même à force de lui ressembler.

C'est à elle que Maxime devrait dire : — *Rien n'est beau que le vrai...* — et je suis convaincue qu'il le pense...

De plus, mademoiselle de Montluçon est savante; ses moindres discours brillent de citations et de traits empruntés à des auteurs quelconques; puis elle sait trois langues et fait des vers .. Voilà bien des raisons à ses yeux pour me prendre en pitié, moi jeune fille tout fraîchement débarquée de pension, dont le nom n'est pas précédé de la particule et dont la dot est assez mince; aussi ne m'accueille-t-elle qu'avec un air protecteur qu'elle croit imposant et qui me fait pitié.

Quant à sa conduite avec Blanche, elle est tout autre; car les écus de celle-ci, sa calèche et son orgueil rendent à peu près égaux les plateaux de la balance; aussi se traitent-elles en ennemies, en rivales, mais non en mépris, comme on le fait pour moi, et de part et d'autre, ce qui me divertit au lieu de me blesser; car mon cousin, dont la fortune est bien plus médiocre encore que ne le sera la mienne, partage avec moi ce dédain. Aussi nous en amusons-nous tous deux, ce qui paraît choquer très-fort ces demoiselles.

Il m'a raconté ce matin que la noble Louise de Montluçon avait demandé à la femme de charge de notre grand-père de la faire changer d'appartement, parce qu'à l'extrémité du parterre, sur lequel s'ouvrait sa chambre et son cabinet de travail, il y a une chute d'eau, qui est doucement murmurante pourtant, mais dont elle trouve le bruit insupportable; de plus, les bords de la pièce d'eau qu'alimente

cette jolie cascade sont ornés de saules pleureurs, et mademoiselle Louise a ces arbres-là en aversion ; puis encore, l'exposition de son appartement est au soleil levant, et elle déteste le soleil...

Je crois, en vérité, que Maxime a inventé cette petite histoire ; car quelle poésie pourrait-il se trouver dans le cœur d'une jeune fille qui n'aime ni le soleil, ni le mélodieux froissement des saules sous la moindre brise, ni le doux murmure des eaux lointaines, et qui, pour compléter la chose, est pédante ?...

Madame Thérèse est une grande ressource pour moi ici, car avec elle je cause à cœur ouvert et je trouve, à propos de tout ce que je lui dis, une raison sage, aimable et douce qui me fait du bien au cœur; puis elle me fait employer fort agréablement mon temps. Ainsi j'ai obtenu de mon grand-père que toute la desserte de la table, après que les domestiques auront pris leurs repas, bien entendu, me soit livrée chaque matin ; et alors, accompagnée de ma gouvernante, ayant chacune un petit panier au bras, paniers remplis de ces débris, nous courons le village pour les porter chez les malades et les malheureux de l'endroit.

— La charité ne consiste pas seulement à donner, me dit madame Thérèse, mais à bien donner surtout. Ceux qui souffrent sont bien plus faciles à blesser que ne le sont les heureux du monde, aussi faut-il mettre avec eux une délicatesse qui les empêche de souffrir quand vous touchez à la plaie vive de leur cœur.

Et j'éprouve, en vérité, un bonheur extrême à suivre ses conseils...

Avec les provisions de bouche, nous portons aussi des simples pour faire de la tisane aux malades ; simples que

je sais choisir, cueillir et préparer maintenant moi-même, et ces occupations-là, qui semblent bien vulgaires, ont en elles un charme que je n'aurais jamais cru y rencontrer.

Tous ces braves gens sont si reconnaissants des légers services que je leur rends! ils me regardent en vérité comme un bon ange... et je suis plus fière de ce titre que mademoiselle Blanche de ses millions.

Hier, entre autres, il m'est arrivé une assez singulière aventure ; je ne voulais pas tout d'abord la consigner ici, mais pourquoi!... qui donc doit lire ces souvenirs?... personne... aussi je ne dois rien omettre... et je n'omettrai rien...

Hier donc je traversais le village, toujours accompagnée de ma bonne gouvernante, quand j'entendis chuchoter dans un groupe de femmes qui paraissaient fort agitées :

« Le pauvre jeune homme!... le retenir pour vingt francs... quelle horreur... ».

Qu'est-ce qu'il arrive donc, Toinette? dis-je à une jeune villageoise de mes favorites, qui passait en ce moment.

— Il y a, mademoiselle, me répondit-elle, qu'un jeune homme malade est descendu la semaine dernière à l'auberge du père Jean-Louis ; il doit vingt francs, il a reçu une lettre très-pressée de Paris pour y partir tout de suite, et comme il n'a que l'argent tout juste pour son chemin de fer, et qu'il promet seulement d'envoyer ce qu'il doit et ne peut pas le donner maintenant, le père Jean-Louis le retient malgré lui.

Et qui est-ce que ce jeune homme, est-il honnête et de bonne conduite? demandai-je avec intérêt.

— Oh! oui, mademoiselle, répondit vivement Toinette,

il paraît que c'est un Italien de l'Italie qui est, comme on dit, exilé...

Pauvre jeune homme!... fis-je, et je sentis mon cœur se serrer.

Alors, prenant soudain ma résolution, je dis quelques mots à madame Thérèse et nous nous acheminâmes vers l'auberge du père Jean-Louis.

J'avais justement touché la veille la pension que mon père me donne chaque mois : c'était une belle pièce de quarante francs toute neuve que je portais fort heureusement sur moi en ce moment.

Je n'eus pas de peine à trouver l'étranger qui, la tête cachée entre ses mains, était assis dans l'attitude du désespoir sur une chaise de paille placée auprès de la fenêtre :

— Monsieur, dis-je avec embarras, voilà une bourse qui est ce matin tombée de votre poche pendant que vous vous promeniez devant nous, je viens vous la rapporter...

Et, tout en parlant ainsi, je tendais vers lui ma bourse, où brillait la bienheureuse pièce d'or.

Le jeune homme me regarda d'une façon si étrange que je le crus fou, tout en murmurant :

— Oh! c'est un ange que Dieu m'a envoyé... c'est un ange...

Et sans en attendre davantage, je laissai tomber ma bourse sur ses genoux et m'éloignai au plus vite, très-enchantée, je l'avoue, d'avoir aussi bien placé mon argent; car la figure de ce pauvre exilé est si noble que je suis sûre d'avoir fait une bonne action.

— C'est bien cela! c'est très-bien, Germaine! me dit les yeux remplis de larmes ma gouvernante, quand nous fûmes rentrées au château : obliger les malheureux sans

même connaître qui ils sont ni d'où ils viennent, est le propre d'une belle âme. « *Faites une bonne action et jetez-la dans la mer : si les poissons l'ignorent, Dieu le saura et s'en souviendra.* » Voilà ce que disent les Arabes, et les Arabes ont raison. Qui sait jamais ce que la charité sème !...

Comme tout cela avait pris beaucoup de temps, nous arrivâmes fort tard, et le déjeuner était commencé quand nous descendîmes pour nous mettre à table.

— D'où viens-tu donc, Germaine ? fit en souriant mon grand-père ; à tes yeux brillants, à tes joues rouges, à ta figure animée, on dirait que tu viens...

— De commettre un crime... peut-être... interrompit en riant Maxime.

— Mademoiselle Germaine vient de visiter ses vassaux... fit d'un air hautain la belle Louise de Montluçon, c'est un genre comme un autre...

— Oh ! mon Dieu oui, c'est un genre que prend ma cousine d'aller chaque matin courir les bouges du pays pour y attraper de la vermine de toute sorte... comme si on ne pouvait pas faire autant de bien en envoyant de l'argent aux malheureux qu'en allant porter soi-même les sales débris de la cuisine, débris bons à peine pour les cochons... Ainsi, moi, je donne beaucoup... je suis très-charitable... mais c'est ma femme de chambre qui est chargée de mes aumônes... reprit vivement la riche Blanche.

— Votre femme de chambre a chez vous une excellente place, mademoiselle, fit un vieux monsieur à la mine narquoise et distinguée, qui était arrivé au château le matin, sans doute pendant mon absence, car je ne l'avais pas encore aperçu, et ce devait être aussi un ami de mon grand-père, avec lequel il semblait en complète familiarité.

— Et pourquoi pensez-vous cela, monsieur? dit Blanche toute surprise de cette réflexion.

— Parce qu'elle doit se faire la part du lion sur vos offrandes, mademoiselle, répondit le même monsieur sur le même ton.

— Vous ne croyez donc pas à la probité des domestiques, monsieur? exclama notre cousine d'un air fort courroucé.

— Pardonnez-moi, mademoiselle, j'y crois quelquefois, répliqua son interlocuteur ; mais cela dépend d'abord des maîtres. Dans une maison fort ordonnée, où la maîtresse du logis exerce une surveillance sage et constante, les serviteurs suivront son exemple et auront de l'ordre et de la probité dans leur conduite ; d'ailleurs un mauvais domestique ne resterait pas dans une semblable maison, car on doit y voir les choses de trop près. Mais quand on se confie entièrement à eux, ils sont comme les enfants, ils en abusent : maîtres désordonnés, domestiques voleurs! voilà la règle et aussi la conclusion de mon discours, ajouta le vieux monsieur en se levant de table, suivant l'exemple que venait de lui en donner mon grand-père.

On alla se promener dans le parc ; mais avant de partir mon bon aïeul me présenta à son ami, M. Darley, riche propriétaire des environs, et de plus un homme très-aimable et très-spirituel. Il est resté avec nous deux jours, et ce matin, avant de partir, il a donné à Blanche une petite leçon que je veux consigner ici.

Comme il pleuvait et que toute promenade dehors était impossible, on se tenait, d'un air d'ennui, tristement enfermé au salon, quand Maxime nous offrit de jouer aux petits jeux.

Nous acceptâmes avec empressement, et ce fut la seule fois qu'on nous vit toutes d'accord, tant l'ennui rapproche les

distances. On essaya *la sellette*, les *propos interrompus*, le *choix d'un mari* et plusieurs autres jeux de divers genres, où chacun, comme toujours, laissait un peu passer le bout de l'oreille de son caractère; au *choix d'un mari* surtout Blanche s'était dessinée d'après nature : il le lui fallait parfait, elle dont la dot était si ronde ; bref, elle profita de l'occasion pour nous compter cette belle dot presque sou à sou, au grand déplaisir de mademoiselle Louise, qui voyait pâlir son blason devant les sacs d'argent de sa cousine. Maxime et moi nous nous amusions de la scène, et M. Darley semblait s'en divertir aussi, car, sans en avoir l'air, il excitait un peu ces demoiselles l'une contre l'autre ; mais enfin elles se calmèrent, et le moment de tirer les gages étant venu, ce fut son tour qui arriva le premier.

Maxime le condamna à nous raconter une histoire.

— Volontiers, dit-il en souriant, et je vais vous dire un petit conte que je tiens d'une étoile indiscrète qui l'a entendu raconter par le génie de cette comète quand il est remonté au ciel. Je l'intitulerai donc tout simplement :

UNE ÉTOILE INDISCRÈTE

C'était par un beau soir d'automne, le ciel couvert de son riche manteau brillant d'étoiles célébrait la venue d'un astre fugitif, d'une comète lumineuse, et tandis que les pauvres savants dissertaient, discutaient et arrivaient à découvrir qu'ils ne découvraient rien sur cette apparition céleste, le jeune châtelain de Mauny, assis sur l'un des balcons de son castel superbe, la regardait avec intérêt, en murmurant tristement :

— Que viens-tu nous annoncer, belle étoile à la longue chevelure? Est-ce la paix? est-ce la guerre? Est-ce le bonheur? est-ce le chagrin? Mais que m'importe?... Tout ne vaut-il pas mieux que l'ennui?...

Et comme il se replongeait dans ses pensées vagues et languissantes, il en fut soudainement tiré par une apparition étrange : une boule de feu sortie du cœur de la comète descendait rapidement vers lui.

Aussi surpris qu'effrayé de ce phénomène étrange, le jeune homme se frotte les yeux pour s'assurer s'il n'est pas le jouet d'un songe ; mais, en les rouvrant, sa stupeur devient complète en voyant à ses côtés un petit sylphe diaphane et lumineux.

— Qui es-tu ? fit-il sans se rendre compte de ses paroles.

— Je suis le génie de la comète, répondit le gentil lutin d'une voix douce et argentine, et je viens te consoler.

— Me consoler! exclama le jeune châtelain, rassuré par ces paroles protectrices. Tu me crois donc malheureux?

— Oui, puisque tu t'ennuies... Et à mes yeux l'ennui est le plus grand fléau de la terre.

— Et comment me débarrasseras-tu de ce *fléau?* demanda le jeune homme en soupirant.

— En te donnant un conseil, répondit le génie.

— Un conseil! fit avec un geste de dédain le châtelain, ce n'était pas la peine de venir du ciel pour cela, on en trouve assez sur la terre.

— Je le sais ; mais il y a conseil et conseil, comme il y a *fagots et fagots*... Tu vois, ajouta le lutin avec un malicieux sourire, que nous sommes tous lettrés, là-haut; car nous connaissons votre Molière sur le bout de notre doigt. Mais revenons à nos moutons, c'est-à-dire à mon conseil. Marie-toi...

Le jeune homme partant d'un éclat de rire :

— Ah ! ah !... tu prends le mariage pour une chose amusante?...

Aussitôt le petit génie reprit, avec une sévère gravité :

— Ne plaisantons pas, je te prie, sur les choses sérieuses. Tu t'ennuies parce que tu es seul et oisif. Eh bien, marie-toi, deviens le chef d'une famille, fais des heureux, et tu le seras.

— Mais, puisque tu me connais, tu dois savoir que c'est justement à quoi je pense, dit le châtelain d'un ton maussade.

Le lutin secoua les épaules d'un air dédaigneux :

— Oui, je sais que tu cherches une cassette, reprit-il en laissant échapper un soupir de ses lèvres de rose.

— Tu veux dire une héritière? interrompit brusquement son interlocuteur.

— Bah! cassette ou héritière, n'est-ce pas la même chose? répliqua du même ton le petit sylphe léger.

— Alors, ton conseil est de prendre une femme sans dot?...

— Tu me crois donc un sot parce que je suis un génie, interrompit à son tour celui-ci. Non, non, nous marchons avec le progrès là-haut aussi bien qu'ici-bas; je te laisse donc la latitude de prendre une dot si tu en trouves une. Seulement mon conseil se borne à ceci : « Honneur vaut mieux qu'argent, vertu mieux que richesse. » Mais pour te bien convaincre de la vérité de mon dire, je veux te donner mes conseils en action. — Regarde.

Et aussitôt parurent, devant le jeune homme surpris, deux cadres d'égale grandeur, mais différents d'aspect. L'un, en or, élégamment ciselé, était enrichi de pierres fines et de diamants ; l'autre, plus modeste, mais élégant aussi, aurait mieux su plaire aux yeux d'un véritable connaisseur. Tous deux cachaient sous un voile le tableau qu'ils contenaient.

— Choisis, dit le génie au châtelain.

Celui-ci montra du doigt le plus riche des cadres.

— Je m'y attendais... murmura le lutin. Eh bien, regarde... fit-il à haute voix.

Pendant que le voile qui couvrait l'image se levait lentement et que le jeune homme regardait avec curiosité, il lui sembla qu'il se détachait de lui-même, et il se vit en effet dans le salon de son château. Son ennui avait disparu, mais il était remplacé par la colère, qu'il cherchait à calmer en

marchant à grands pas, tandis qu'une jeune et jolie femme, vêtue avec la recherche la plus élégante et la plus riche, plongée négligemment dans un vaste fauteuil, laissait errer un regard vague sur le beau paysage qui se déroulait devant le château.

— Je vous le répète, ma chère, fit-il tout à coup en s'arrêtant devant la belle nonchalante, nous resterons ici tout cet automne. Depuis plus d'un an nous sommes en voyage. Il est bien temps de nous reposer un peu, pourtant, car notre santé et notre bourse n'y tiendraient pas, je vous le jure!...

La jeune femme leva les épaules avec dédain, puis elle répliqua aigrement :

— Vous parlez toujours économie d'une façon ridicule. A quoi sert l'argent, je vous prie, si ce n'est pas à s'amuser?...

— A la bonne heure, dans les proportions raisonnables, reprit le promeneur non moins aigrement qu'elle. Mais vos prétentions sont absurdes!...

— Ma dot ne l'était pas! interrompit celle-ci brusquement. Et puisque vous m'avez épousée pour mon argent, laissez-moi la jouissance de mon argent...

Le jeune homme lança à sa femme un regard furieux qui se croisa avec un regard de haine parti des yeux de celle-ci : puis il reprit sa promenade, et le silence dura quelques instants. Tout à coup un long bâillement l'interrompit.

— Je ne comprends pas une femme qui s'ennuie quand elle est mère, fit-il amèrement, tout en s'arrêtant brusquement devant le fauteuil où sa femme était plongée.

— Les enfants me fatiguent, vous le savez, reprit la jolie

bâilleuse avec un léger embarras ; puis nos domestiques sont dévoués, et ils savent mieux les amuser que moi.

Un violent effort du curieux le fit sortir de ce tableau fatal qui se recouvrit de son voile pendant que l'autre cadre se découvrait à son tour et que le châtelain, à la fois spectateur et spectacle, passait d'un tableau dans un autre. Mais celui-ci lui parut, au contraire, aussi doux au cœur que l'autre était triste et pénible. Il se retrouvait bien pourtant encore dans le même salon ; seulement, au lieu d'un sentiment de colère c'était un sentiment de bonheur qu'il éprouvait, car voici ce qui l'entourait :

Une jeune femme, habillée avec une simplicité de bon goût, était assise près d'une fenêtre ouverte, un joli ouvrage à la main ; mais son aiguille paresseuse se tenait immobile entre ses doigts, pendant que ses regards s'arrêtaient avec amour sur une jolie petite blondine, bel ange aux doux yeux, plus bleus que les bluets des champs, laquelle, avec de bruyants éclats de rire, bombardait de fleurs et de baisers, en appelant papa, le jeune châtelain lui-même ; tandis qu'un petit garçon tout frais, tout bouclé et tout joyeux, à l'intention sans doute de soutenir la sœur dans ses attaques, grimpait lestement derrière son père pour lui fermer les yeux avec ses mains mignonnes.

Notre jeune curieux se serait oublié longtemps dans cette scène charmante, si un signe du lutin ne l'eût pas arraché à sa contemplation en lui montrant de nouveau le riche cadre placé devant lui. Il poussa un profond soupir de regret et son bonheur s'envola ; mais, cette fois, quand de nouveau le voile du premier tableau se leva, il n'y figurait pas.

C'était la grande salle à manger de son même château, pourtant. La table, richement couverte de vaisselle d'argent

et de vermeil, des plus belles porcelaines et des mets les plus recherchés, était entourée par une société nombreuse; on riait, on causait, on s'amusait enfin. La jeune femme du premier tableau présidait, comme maîtresse de maison, à ce festin.

— Y a-t-il longtemps, madame, que vous n'avez reçu des nouvelles de votre mari? demanda d'une voix aigrelette une dame prétentieusement vêtue, quoique sur le retour, partant, ennemie mortelle de toutes les femmes encore jeunes et jolies.

— Très-longtemps, répondit d'un air distrait la châtelaine, tout en continuant avec son voisin une conversation qui semblait l'attacher.

— Et revient-il bientôt? continua l'officieuse.

— Je l'ignore, madame, fit sur le même ton la jeune femme.

A ce moment, un domestique présenta à sa maîtresse une lettre posée sur un plat d'argent. Celle-ci y jeta les yeux.

— De mon mari! murmura-t-elle en rougissant. Puis elle dit vivement, à haute voix, au laquais de poser cette lettre sur la cheminée de sa chambre, et elle reprit aussitôt la conversation un moment interrompue.

Le jeune homme détourna les yeux avec dépit de ce tableau et rencontra l'autre tout découvert devant lui comme pour le consoler.

Il y retrouva encore la jeune femme, le blond lutin et la gentille espiègle; seulement un voile de tristesse semblait étendu sur ces êtres charmants.

La jeune femme travaillait toute rêveuse, la petite fille tapotait sur le piano d'un air maussade, tandis que le

petit garçon écrivait, en mettant autant d'encre sur ses doigts que sur son papier.

— Mais, maman, est-ce que papa ne va pas bientôt revenir? s'écria tout à coup la blondine; je sais bien mon grand air, pourtant!

La jeune mère, en entendant ces mots naïfs, entremêla un sourire et un soupir.

— Je l'attends tous les jours, ma fille, répondit-elle, et il sera bien content de toi quand il t'entendra, tu verras!...

Encouragée par ces paroles remplies de douces promesses, la gentille enfant frappait de plus belle les touches d'ivoire, quand une jeune bonne entra tout essoufflée en tenant une lettre à la main.

— De monsieur! s'écria-t-elle d'une voix joyeuse, c'est de monsieur! c'est de monsieur!

En entendant ces mots, la jeune femme et les deux enfants s'élancèrent avec bonheur vers la missive attendue...

Pendant que ces divers tableaux se déroulaient sous les yeux de son protégé, le génie de la comète le regardait avec malice.

— Comment trouves-tu mes conseils? demanda-t-il enfin en voyant le jeune homme attendri.

— Sont-ils finis?... répliqua celui-ci avec impatience, car ces paroles qui tombaient glacées sur son cœur éteignirent promptement son émotion : aussi évitait-il de répondre à la demande qui lui était faite.

— Pas encore... répliqua le lutin du même ton narquois. Regarde...

Et le beau cadre se découvrit de nouveau.

Il se sentit alors tout endolori, tout malade et se vit couché dans son lit.

— Mon Dieu, que j'ai soif!... murmura-t-il en cherchant des yeux s'il trouverait une tasse de tisane ou un verre d'eau auprès de lui. Ne voyant ni l'un ni l'autre, il se souleva avec effort, prit le cordon de la sonnette et sonna.

Personne ne vint... Alors il recommença, mais plus fort cette fois, et après un long temps encore un domestique entra enfin.

— Que demande monsieur!... fit celui-ci d'un air rogue.

— Je demande à boire, et je veux quelqu'un auprès de moi, dit le châtelain d'un ton d'autorité.

— Quelqu'un!... Mais il n'y a personne de libre au château, monsieur, répliqua le laquais, madame donne un grand dîner ce soir, et nous sommes tous occupés...

Le malade soupira tristement.

— Eh bien, alors, je voudrais parler à madame? fit-il plus doucement.

— Madame! exclama le valet avec un petit haussement d'épaules fort significatif. Ah bien oui! elle est sortie, madame ; il faut bien qu'elle amuse son monde, peut-être...

Puis il s'éloigna en fermant la porte brusquement, tout en murmurant :

— Sont-ils donc ennuyeux ces riches, quand ils sont malades... Il devrait bien y avoir un hôpital pour eux aussi...

— Lâche! coquin! s'écria avec colère le jeune châtelain.

Mais le tableau avait disparu.

Pourtant il se trouvait toujours malade, toujours couché; seulement, cette fois il éprouvait une quiétude qui adoucissait ses souffrances. Auprès de son lit était assise la jeune femme du cadre modeste. Elle semblait triste et inquiète. Le petit garçon bouclé faisait une lecture à voix

basse. La petite blondine, agenouillée, tenait dans ses mains mignonnes la main fiévreuse de son père qu'elle baisait de temps en temps.

Mais bientôt la porte s'ouvrit doucement; un domestique entra portant sur une assiette une tasse de bouillon fumant, tandis que la jeune femme mettait vivement son doigt blanc sur ses lèvres pâlies pour lui recommander le plus profond silence.

— Adieu!... fit tout à coup le génie en s'élançant sur sa nuée lumineuse... Et les tableaux fantastiques s'étaient envolés avec lui en laissant le jeune châtelain de Mauny non plus ennuyé mais rêveur...

Quand M. Darley eut achevé son joli conte, nous le remerciâmes fort de son obligeance; mademoiselle Louise, surtout, en paraissait ravie. Blanche seule pinçait dédaigneusement les lèvres, au lieu de se joindre à nous dans nos félicitations.

— Et votre avis, monsieur, est qu'un jeune homme, pour être heureux, doit épouser une fille sans dot?... Demandez à mon cousin Maxime s'il le partage... dit-elle en s'adressant à M. Darley d'une façon fort dédaigneuse.

— Du tout, mademoiselle, ce n'est pas cela que mon petit génie a voulu prouver, répondit l'aimable vieillard en souriant, seulement, c'est ceci : que la richesse n'est pas la première des qualités à rechercher, loin de là; car souvent l'argent rend le cœur sec, dur, le caractère hautain, l'âme orgueilleuse, et dans ce cas il faut fuir l'être qu'il a gangrené ainsi, par la raison que près de lui doit se trouver infailliblement le malheur... On peut être heureux dans la médiocrité, on ne le sera jamais dans le trouble et sous le despotisme d'une femme qui se croirait toute-puissante de

par ses sacs d'écus... et si votre jeune cousin Maxime ne partageait pas cet avis, je m'efforcerais de lui en faire voir la sagesse en lui disant :

— Mon enfant, la plus belle fortune d'une maison, ce sont les qualités de la femme qui la gouverne : qu'elle soit ordonnée dans ses dépenses, qu'elle soit simple dans ses goûts, qu'elle soit modeste dans sa personne, et elle apportera le bien-être autour d'elle; tandis que le faste et l'orgueil n'engendrent que la misère morale et souvent positive. Le luxe est un gouffre sans fond : plus vous dépensez, plus vous voulez dépenser encore!... Et comme tout a une fin, même un million, s'il n'est pas bien administré, qu'est-ce qui restera après lui, je vous le demande?...

Blanche qui venait, quelques instants avant, de nous citer le chiffre énorme d'un million pour *ses espérances*, rougit fort en entendant ces dernières paroles, et, au lieu d'y répliquer en personne bien élevée, elle crut lutter en payant d'impertinence :

— Vous avez sans doute une fille à marier, monsieur? fit-elle d'un air fort déplaisant.

— Vous vous trompez, mademoiselle, répondit M. Darley avec une grande indulgence; car il y a longtemps, Dieu merci, que ma bonne Marguerite est établie et heureuse; elle était riche comme vous, je le dis sans orgueil, mais je lui ai toujours appris à regarder la fortune comme un dépôt confié par le ciel et dont il nous demandera un jour un compte très-sévère. Je l'ai habituée à être simple avec ses égaux, à aimer, à soigner ses inférieurs; car il vaut bien mieux marcher vers ceux qui vous tendent les bras que chercher à atteindre ceux qui vous tournent le dos ou se croire supérieur à personne enfin... et comme toute ma vie

j'ai prêché plus par mon exemple que par mes paroles, elle a suivi mon conseil en épousant un jeune homme dans une position modeste, mais dans lequel je reconnaissais toutes les qualités qui font l'homme de bien et toute l'intelligence qui aide à sortir de l'obscurité pour vous conduire au premier rang; et bien lui en a pris de me croire, car un riche mariage qui lui avait été offert à peu près en même temps que je lui présentais mon protégé eût fait le malheur de sa vie par l'inconduite et le désordre du mari, qui ne l'a que trop prouvé, hélas! à la malheureuse jeune fille qui s'est unie à lui, avec joie et orgueil pourtant, après le refus de Marguerite; tandis que son époux, à ma chère fille, qui était pauvre et humble alors, est aujourd'hui un de nos grands industriels les plus riches et les plus considérés...

« Vous le voyez, mademoiselle Blanche, ajouta-t-il en s'inclinant d'une façon amicale devant ma cousine, pour lui montrer qu'il avait pris son insolence pour une plaisanterie seulement, ma fille est pourvue, et, dans mon petit conte à double face, ce n'est pas le mépris des richesses que je prêche, mais malheureusement trop souvent le mépris de ceux qui les possèdent. »

La conversation, placée sur ce terrain, ne pouvait pas durer longtemps, nous le comprenions tous; aussi, pour faire cesser l'embarras de la pauvre Blanche qui ne savait plus comment se tirer d'affaire, je me levai tout à coup, et ayant ouvert le piano je jouai une polka brillante en m'écriant :

— Je donne pour gages à tous et à toutes de danser en mesure la polka que je joue en ce moment.

Et aussitôt, comme on a toujours le sens musical dans les jambes quand on est jeune, les groupes de se former;

car quelques voisins et voisines étaient venus passer la journée avec nous, et bientôt un petit bal improvisé s'établit au salon, ce qui empêcha la journée de se passer sans encombre ; sans cela je crois que la pauvre Blanche eût étranglé M. Darley si elle l'eût osé...

SUITE DES SOUVENIRS DE GERMAINE

Décidément madame Thérèse a raison. A partir d'aujourd'hui ce sera moi-même qui serrerai toujours mes affaires. C'est fort ennuyeux pourtant de ne pouvoir se fier à une femme de chambre pour cela ; mais comme de deux maux il faut choisir le moindre, je prends l'engagement très-formel d'être fidèle à cette résolution. Je suis payée pour m'en souvenir, d'ailleurs, par la vive contrariété que j'ai éprouvée aujourd'hui, contrariété à la suite de laquelle je l'ai prise. Voilà le fait en quelques mots, et je sens encore la mauvaise humeur me saisir rien que d'y songer.

Mon grand-père, qui était très-fier de nous présenter toutes trois dans le monde, Blanche, Louise et moi, et cela chez un châtelain du voisinage qui donne tous les ans un très-beau bal à l'occasion de la fête du pays ; mon grand-père donc a eu l'aimable attention de nous faire venir de Paris, pour ce jour-là, trois jolies toilettes en taffetas rose, et toutes les trois pareilles. Notre joie se comprend devant cette attention aimable! d'autant qu'il a sans doute une fée à son service, car ces robes nous habillent dans la plus rare des

perfections. Ce qui nous fit pousser des exclamations de surprise autant que de plaisir.

Bref, j'essayai donc ma robe comme le faisaient de leur côté mes cousines ; puis je l'étendis sur mon lit, défendant à ma femme de chambre d'y toucher, puisque je devais la mettre le soir même.

— Vous avez tort, Germaine, de ne pas serrer votre robe, me dit ma gouvernante qui était dans ma chambre en ce moment ; c'est d'une fille désordonnée que d'agir comme vous le faites là ; il vous faudrait bien peu de temps pour remettre votre robe dans sa caisse, et elle serait ainsi à l'abri de tout accident...

— Et quel accident voulez-vous qu'il lui arrive dans ma chambre et sur mon lit ?... interrompis-je d'un air rogue. J'ai défendu à Mariette d'y toucher... personne qu'elle n'entre ici... vous me faites donc de la morale en pure perte...

Madame Thérèse prit le parti de se taire, ce qu'elle fait toujours contre mon obstination, et elle fait bien, puisque l'expérience vient lui donner mille fois raison toujours, et nous sortîmes toutes les deux après avoir eu grand soin de fermer avec précaution la porte de ma chambre.

Toute la journée se passa en promenade par les environs ; puis le soir, quand je rentrai chez moi pour procéder à ma toilette, après avoir fait dire à ma femme de chambre de m'y suivre au plus tôt, je poussai un cri de détresse et de fureur en voyant ma belle robe rose tamponnée en peloton par une grosse et sale chatte de goutière qui avait imaginé de s'en faire un lit douillet.

A mes cris, ma gouvernante accourut aussitôt, pensant qu'il m'était arrivé un malheur, et elle me vit rouge et tout en larmes devant ma malheureuse robe, affreusement

défigurée ; mais elle eut le bon esprit de chercher à me consoler, au lieu de joindre ses reproches à ma misère, sachant bien d'ailleurs que mon chagrin me servirait de dure leçon.

— Ne pleurez pas ainsi, ma chère fille, et gardez vos larmes pour une douleur réelle ; on n'en a que trop souvent l'emploi dans la vie, hélas !... me dit-elle avec douceur : ce qui vous arrive est un grand ennui, j'en conviens, mais de là à une peine véritable, il y a un grand pont, comme disait la spirituelle marquise dont nous lisons ensemble les lettres charmantes. Que voulez-vous, mon enfant, « à mal fait conseil pris, » ne parlons donc pas de ce que vous auriez dû faire pour empêcher cet accident d'arriver, mais bien de ce que vous devez faire pour le réparer. — Il faut renvoyer votre robe à Paris, elle n'a aucune tache, Dieu merci, fit-elle après l'avoir retournée dans tous les sens avec le plus grand soin ; elle n'est que fripée, le teinturier la remettra à l'apprêt, et il n'y paraîtra plus...

— Mais en attendant je ne pourrai pas m'en parer ce soir... interrompis-je sans que ma mauvaise humeur eût cédé encore un pouce de terrain ; mes cousines mettront les leurs... elles seront charmantes, et moi ?...

Je parlais ainsi quand de bruyants éclats de colère vinrent tout à coup couper court à mes tristes réflexions. Ce bruit partait de la chambre de Blanche, située tout à côté de la mienne ; et comme des pleurs s'y joignaient, ma gouvernante et moi nous y courûmes avec empressement.

Nous vîmes Blanche, qui, fort bien coiffée et couronnée de roses, se promenait à travers sa chambre, comme une lionne en fureur dans sa cage.

— Je vous dis que je vous chasse !... criait-elle les lèvres

frémissantes, et cela pas demain... pas après... mais tout de suite... à l'instant... vous êtes une sotte... une misérable... allez-vous-en... allez-vous-en...

Et la pauvre femme de chambre recevait ce torrent d'invectives, en redoublant ses sanglots et ses gémissements.

— Qu'est-ce qu'il arrive donc, ma cousine?... demandai-je avec une curiosité d'autant plus vive que je venais de deviner que la jolie robe rose donnée par mon grand-père était en jeu, car la désolée caméristе la tenait entre ses mains d'un air piteux.

— Il y a, ma très-chère, que Joséphine est une laide malpropre, que je chasse! répondit-elle. Comprends-tu qu'elle m'a fait une grosse tache de graisse au milieu de ce taffetas rose, si frais et si délicat... ma robe est donc perdue... et avant que je ne la mette encore! ce qui est impardonnable!...

En entendant Blanche parler ainsi, je partis d'un grand éclat de rire.

— Tu as bien peu de cœur, Germaine, de rire ainsi de mon dépit, me dit ma cousine en lançant sur moi la fureur de ses regards, est-ce donc parce que tu craignais que la fraîcheur de ma robe ne fît du tort à la tienne... eh bien, sois tranquille, tu n'auras plus que Louise pour t'éclipser...

— C'est-à-dire qu'il n'y aura plus que Louise pour briller!... interrompis-je gaiement, car ma maussade humeur s'était évaporée devant la déconvenue de Blanche; et je lui racontai l'histoire de la chatte maudite.

Notre malheur commun nous consola l'une et l'autre; la femme de chambre fut pardonnée, la chatte fut absoute, et nous nous habillâmes, ma cousine et moi, avec une robe de

mousseline brodée que nous avions apportée pour *en cas*. Nous nous y trouvions même charmantes, je l'avoue tout bas pour ma part, quand l'entrée triomphante de Louise, avec sa jolie robe rose, dans le salon où mon grand-père nous attendait pour partir, vint nous donner un petit serrement de cœur des plus désagréables.

Elle parut si étonnée de la blancheur de nos toilettes, qu'il fallut bien lui raconter notre déplorable histoire.

— Voilà ce que c'est que d'avoir des femmes de chambre... nous dit-elle d'un petit air pédant, après avoir écouté notre récit avec un certain plaisir, je le crains pour elle, au lieu de nous consoler comme il eût été charitable de le faire. Ma mère m'a habituée à soigner moi-même mes effets comme une jeune fille bien élevée doit le faire toujours, et je m'en trouve fort bien, comme vous avez dû le voir.

En effet, la noble Louise est toujours sur elle d'une propreté rare, c'est une justice qu'il faut lui rendre, et personne n'a une meilleure tenue. Aussi, je le répète, de ce jour je veux suivre son exemple, et jamais Mariette ne mettra plus la main ni sur mes effets ni sur mes robes...

UN VOYAGE EN TOURAINE ET EN ANJOU

Nous venons de nous arrêter, dans les environs de Tours, chez un ami de mon grand-père, car notre bien-aimé aïeul, pour compléter le plaisir que nous avons trouvé chez lui, nous emmène toutes les trois, Louise, Blanche et moi, prendre des bains de mer à Saint-Nazaire, petit port situé auprès de Nantes; et, ce dont je suis fort aise, le bon M. Darley nous accompagne dans notre pérégrination. Aussi sommes-nous tous fort gais, car il y a trêve en ce moment.

Je veux donc conserver mes *impressions de voyage*, c'est le terme consacré, je crois, en pareille occurrence; et avec toute l'humilité que doivent avoir les gens de peu de mérite, je me mets à l'œuvre sur-le-champ.

Hier nous sommes allés visiter Plessis-lès-Tours, demeure beaucoup trop célèbre de ce pauvre roi Louis XI, que je crois très-calomnié, car il n'y a pas la moindre oubliette dans ce château; et je dis château encore par politesse, puisque ma déception fut des plus grandes quand au lieu des oubliettes susdites, sur lesquelles on a fait tant et de si jolies histoires, au lieu de machicoulis, de tours, d'*in-pace*, enfin d'une foule de diableries dont j'avais l'ima-

gination fort ornée à l'endroit de ce même Plessis-lès-Tours, je ne vis qu'une petite ferme bien humble, bien innocente et bien sale. Il est vrai que la personne qui nous a promenés dans ce lieu ayant l'intention de faire de la couleur locale, sans doute, nous a montré un petit pigeonnier situé tout au haut d'un escalier tortueux et aux trois quarts brisé, pigeonnier qu'elle appelait très-fastueusement « le retrait où le roi Louis XI enfermait M^rg^ le Dauphin », et un autre endroit, sorte de caveau perdu tout au fond du jardin qu'elle prétend avoir été le cachot où le cardinal de la Balue était enchaîné dans une cage de fer. Mais je n'ai pas cru un mot de tout cela. Le pigeonnier était peut-être jadis un fruitier, rien de plus, et le caveau une salle des gardes ; d'abord parce que le vrai cachot du cardinal est à Loches, puis parce que ce caveau a une fenêtre et une cheminée, et que bien certainement on ne donnait ni air ni feu au prisonnier si bien gardé...

Pourtant, comme il faut être vrai toujours, même sur le chapitre des gens que l'on favorise, je dois dire que l'on assure, en ce pays, que si les oubliettes n'existent pas à Plessis-lès-Tours, la Loire passe au pied de ce castel, et que ce fleuve était d'un grand secours à Louis XI pour le débarrasser des gens qui le gênaient ; à preuve la petite historiette que nous a racontée notre guide, historiette fort peu en l'honneur du roi, mais dans laquelle on trouve l'origine de nos belles poires de *bon chrétien ;* aussi, je la consigne ici :

« Autrefois, en face de Plessis-lès-Tours et de l'autre côté du fleuve, existait une belle et riche abbaye appelée le prieuré de Saint-Cosme, abbaye dépendante du trône et dont le roi seul nommait le prieur.

« Or, il advint un beau jour que le prieur de cette abbaye demanda à Louis XI l'autorisation de s'en aller faire un voyage en terre sainte, permission qui lui fut accordée de fort mauvaise grâce, car le roi n'aimait pas laisser les moines sans leur berger, et encore à la condition d'être de retour au plus vite. Mais comme, bien loin de remplir cette condition, le pauvre prieur tarda un long temps sans revenir, le roi le crut mort ou feignit de le croire, et se décida à lui nommer un successeur, après avoir eu toutefois le soin de déclarer cette mort comme officielle et positive.

« Alors on célébra avec grande pompe l'investiture du nouveau prieur, et le roi, enchanté de voir son abbaye au complet, dormait tranquille sur ses deux oreilles, quand un matin, à son lever, on vient lui annoncer le retour du prieur pèlerin. Le pauvre homme avait été pris par les Sarrazins, qui l'avaient retenu prisonnier, et ce n'était qu'à grand'peine qu'il avait pu se tirer des griffes de ces mécréants.

« Voilà notre roi bien empêché par cette nouvelle ! car il se trouvait ainsi avec deux prieurs sur les bras. Que faire, mon Dieu, et à quel saint se vouer dans cette fâcheuse occurrence ? Hélas ! ce ne fut pas à un saint qu'il se voua, mais à son compère Tristan, à qui il conta la chose, en lui montrant dans un éloquent regard la Loire qui serpentait gracieusement sous leurs yeux, et en ajoutant, comme phrase incidente, « qu'elle coulait pour tout le monde ».

« L'affreux compère ne comprit que trop bien cette méchante pantomime, et il sortit lestement pour aller se camper sur le pont qui conduisait à l'abbaye, avec la cruelle intention de jeter dans le fleuve le vieux prieur qui jouait à son roi le mauvais tour de revenir pour le gêner.

« Il était là depuis un assez long temps à guetter sa proie, quand le nouveau prieur, inquiet de quelques bruits qui lui étaient arrivés aux oreilles et se rendant au château pour les éclaircir, fut obligé de traverser le pont fatal.

« Tristan l'aperçut aussitôt qui marchait à lui sans défiance.

« — Bah ! se dit aussitôt l'affreux compère, que veut le roi ?... un seul prieur à l'abbaye... eh bien ! que je le débarrasse de celui-là ou de l'autre, qu'est-ce que cela peut lui faire ?... d'ailleurs je tiens celui-là... le vieux peut ne pas venir... il n'y a donc pas à balancer...

« Et tout en se parlant ainsi, Tristan s'approche du pauvre moine, se jette sur lui sans crier gare, et aussitôt le précipite dans le fleuve, qui s'entr'ouvre un moment et se referme en murmurant.

« Quelques instants après le bon vieux prieur rentrait tranquille et sans se douter du danger terrible qu'il venait de courir dans son abbaye, où le roi, instruit par son compère de l'échange qu'il avait fait, s'empressait de venir le féliciter avec hypocrisie de son retour bienheureux.

« En apprenant l'honneur que daignait lui faire Louis XI, le vieux pèlerin s'empressa d'aller saluer son souverain, et s'agenouillant respectueusement à ses pieds :

« — Sire, lui dit-il en lui présentant un petit arbuste, pendant mon exil malheureux et forcé, je pensais sans cesse à notre belle France, et pour l'embellir encore j'ai voulu apporter à Votre Majesté un arbre qui porte les fruits les plus beaux et les meilleurs que l'on puisse trouver : ce sont des poires que j'ai osé appeler de votre nom, Sire, puisque je les ai nommées les poires de *bon roi*.

« — Merci ! mon père, merci ! exclama Louis XI en

relevant le prieur et le serrant *avec tendresse* dans ses bras, j'accepte votre présent pour la France, seulement il portera votre nom à vous-même au lieu du mien; car, à dater de ce jour, je les nomme les poires de *bon chrétien.* »

Les rives de la Loire, depuis Blois jusqu'à Angers, ont été l'objet de la prédilection des deux dernières branches de race royale qui occupèrent le trône de France avant la maison de Bourbon, et certes elles méritent bien l'honneur que lui ont fait nos rois, car rien n'est admirable comme cette terre bénie du bon Dieu. Voici, du reste, ce que disait sur elle l'un de nos plus élégants écrivains :

« Il existe, en France, une province qu'on n'admire jamais assez, parfumée comme l'Italie, fleurie comme les rives du Guadalquivir, et belle, en outre, de sa physionomie toute française, et ayant toujours été française, contrairement à nos provinces du Nord, abâtardies par le contact allemand, et à nos provinces du Midi, qui ont vécu mariées avec les Mores, les Espagnols et tous les peuples qui ont voulu. Cette province pure, chaste, brave et loyale, c'est la Touraine. La France historique est là ! L'Auvergne est l'Auvergne, le Languedoc n'est que le Languedoc, mais la Touraine est la France, et le fleuve le plus national pour nous est la Loire, qui arrose la Touraine. On doit dès lors moins s'étonner de la quantité de monuments enfermés dans les départements qui ont pris leur nom des dérivations de la Loire. A chaque pas que l'on fait dans ce pays d'enchantements, on découvre un tableau dont la bordure est une rivière, où un paysage tranquille reflète dans ses eaux limpides un château, ses tourelles, ses bois et ses eaux jaillissantes. Il était naturel que là où vivait de préférence la royauté, où elle établit si longtemps sa cour, vinssent se

grouper les hautes fortunes, les distinctions de race et de mérite, et qu'elles y élevassent des palais grands comme elle. »

Voilà ce que je pense sur la Touraine, mais certainement je n'eusse pas aussi bien rendu ma pensée que l'a fait cet auteur. Et maintenant je veux écrire ici mes souvenirs sur les châteaux de Blois, de Chambord, de Chenonceaux et d'Amboise seulement, car il serait trop long de parler d'une pléïade d'autres jolis castels, comme ceux d'Azay-le-Rideau, de Chaumont, etc., etc... D'ailleurs j'ai la mémoire toute garnie de ce qui nous a été dit sur ces premiers châteaux historiques, et j'ai oublié le reste.

Le château de Blois, où la magnificence des d'Orléans et des Valois avait mis son brillant cachet, est le plus curieux peut-être de tous ceux que nous avons en France, sous le rapport historique. Louis-Philippe, qui l'aimait particulièrement, l'a fait restaurer *con amore.* Aussi le retrouve-t-on aujourd'hui tel qu'il était autrefois, quant aux décorations du moins, car il n'est point meublé, et, par une étrange coïncidence des choses d'ici-bas, les ouvriers quittaient le château favori du roi des Français le jour même où celui-ci quittait la France!

Ce fut d'abord un modeste castel, élevé par les comtes de Blois au XIe siècle, pour les plaisirs de la chasse, puis on en fit tout à la fois un château-fort et un château de plaisance. Ce fut là que Thibault le Tricheur, Thibault le Vieux et autres grands seigneurs féodaux tinrent une cour célèbre, car dans ces temps reculés les rois étaient obligés de traiter de pair avec les deux barons de Normandie, ou les comtes d'Anjou ou de Champagne. Mais quand la couronne réunit le comté de Blois à son domaine, Louis XII,

qui affectionnait ce site, commanda d'augmenter et d'embellir le château, et en fit sa résidence. Après lui, François Ier en fit aussi un lieu de plaisance; mais s'étant enamouré de Chambord, il oublia Blois pour donner tous ses soins à sa création nouvelle.

Plus tard ce château fut adopté de nouveau par François II, par Henri III et par la reine Catherine de Médicis, dont la sévère figure plane encore sur ce domaine abandonné. On voit, tel qu'il était jadis, l'oratoire de la veuve d'Henri II, puis on vous montre, dans les combles, l'observatoire où elle étudiait les astres avec son favori Ruggieri. Sur une table de pierre se trouvent encore des caractères gravés par elle : ce sont des chiffres et des signes.

Il y a aussi le cabinet de toilette de la reine Marie Stuart, coquet et mignon comme on rêve cette jeune et belle souveraine à seize ans; la chambre du roi, telle qu'elle était alors, et l'endroit où fut tué le duc de Guise : comme à Fontainebleau, dans la salle où tomba Monaldeschi, on voit encore une tache de sang sur le parquet. Et votre guide vous débite cette lugubre histoire absolument de la même façon et avec la même voix nasillarde que s'il s'agissait de vous montrer les figures de cire dans les cabinets de Curtius.

Malheureusement pour ce beau château, Gaston le factieux, frère du roi Louis XIII, s'avisa durant son exil de vouloir *embellir* cette antique demeure de nos anciens rois, et la gâta par un corps de bâtiment lourd et tout à fait en désaccord avec le reste. En vérité, Louis-Philippe, pour compléter son œuvre, aurait bien dû jeter bas cette bâtisse de mauvais goût. Mais le mal étant fait, et mon conseil n'arrivant pas à temps, je laisserai de côté la critique pour dire que, par sa position, le château de Blois est sans con-

tredit l'une des choses les plus curieuses qui nous restent encore en France comme souvenir d'autrefois.

Mais je vais faire de même que le volage François Ier, et quitter Blois pour Chambord. Hélas ! que dire de cette demeure royale, si triste et si délabrée aujourd'hui ! Dans ce lieu vaste, orné de ces superbes joyaux de pierre, il faut une cour ou un cloître, et la solitude complète dans laquelle il est enseveli comme dans un froid linceul vous glace l'âme et vous fait rêver tristement.

On ne peut pas rire ou plaisanter dans ces vastes salles désertes ; en montant cet immense escalier à double face où la grande Mademoiselle jouait à cache-cache avec le prince son père, « ce qui lui faisait une grande terreur, disait-elle, de ne pouvoir jamais le rencontrer tout en entendant sa voix à côté d'elle, qu'elle en tremblait des heures durant ». En se retrouvant là où *le Bourgeois gentilhomme* fut joué devant la cour brillante du grand roi, dont une migraine faillit compromettre le succès de l'auteur, on a besoin de rêver, de songer, de regretter peut-être, car on se demande ce que pouvait être Chambord quand François Ier ou Louis XIV y tenaient leur cour, et l'on se dit qu'on aurait bien voulu s'y trouver.

Situé sur les bords de la Loire, dans une plaine basse et plus giboyeuse que fertile, c'est le commencement de la Sologne. Ce vaste domaine ayant onze mille arpents, sept lieues de tour, porte en son centre un immense édifice qu'un touriste célèbre appelle *une fantaisie de pierre*, et qui est regardé comme le plus beau château qu'il y ait, non seulement en France, mais dans toute l'Europe.

Le Primatice en donna le dessin, et pour se faire une idée de son importance, il faut savoir que dix-huit cents

ouvriers y furent employés pendant douze ans sans l'achever ; qu'il contient soixante escaliers, dont quinze escaliers d'honneur ; quatre cent quarante pièces, toutes à cheminée ; autant de fenêtres que de jours dans l'année, et que ce furent Jean Goujon et Germain Pilon qui en firent la sculpture, Léonard de Vinci et Jean Cousin les belles fresques, malheureusement dégradées aujourd'hui.

Henri II, pour suivre l'exemple de son illustre père, en poursuivit les travaux pendant tout son règne ; Charles IX se vit obligé d'en réparer les premières constructions ; Louis XIII le fit embellir ; enfin Louis XIV, tout en lui conservant son caractère féodal, voulut que Mansard lui imprima son cachet, et l'on voit à Chambord les premières chambrettes aériennes à fenêtres coiffées qui furent inventées par l'habile architecte, et auxquelles il donna son nom.

On vous montre la vitre où François Ier grava cette légende discourtoise devenue trop célèbre et sur laquelle on devrait garder le silence dans la crainte d'une juste application de ce trait du *bonhomme* : « Je connais sur ce point bon nombre d'hommes qui sont femmes. » — La glace où mademoiselle de Montpensier écrivit avec son doigt le nom de Lauzun, comme celui du fiancé qu'elle avait choisi, et un très-beau joujou donné par la ville de Paris à Mrg le duc de Bordeaux, voilà tout ce qui reste *de meubles* à Chambord, et les chauves-souris, les orfraies et les rats sont les seuls hôtes de cette antique demeure de nos rois, où le vent souffle au lieu du cor et où le grincement des girouettes se fait entendre à la place des flatteries des courtisans.

Le souvenir du maréchal de Saxe est aussi tout palpi-

tant à Chambord, et un guide facétieux vous montre le *gros-t'arbre* avec lequel ce prince apprenait l'exercice à ses *zhoulans*.

— Comment cela? lui demandâmes-nous avec surprise.

— Eh bien, en y faisant pendre ceux qui ne *la* savaient pas, nous répondit-il avec un superbe sang-froid.

Voilà tout ce que j'ai trouvé de gai à Chambord.

Aussi je le quitte au plus vite pour arriver à Amboise, dont le château est fort curieux aussi.

Je ne sais à quelle époque il remonte comme fondation ; on nous dit que c'était à celle de Jules-César, mais mon grand-père croit que ce doit être seulement au temps des grands seigneurs féodaux, car il est perché, comme un nid d'aigle, sur la pointe d'un rocher, et domine orgueilleusement les sillons argentés que la Loire trace dans les verdoyants paysages qui l'entourent.

Ses murailles crénelées rappellent, par les sillons des balles qui ont brodé sa surface de pierre, nos anciennes guerres civiles, et la conspiration d'Amboise vous semble arrivée d'hier, quand vous regardez ces traces encore toutes fraîches du combat qu'a soutenu ce fier château.

Un autre souvenir guerrier, beaucoup plus récent, mais beaucoup moins gracieux, car les balles peuvent avoir leur poésie et la malpropreté est affreusement prosaïque, est celui d'Abd-el-Kader. La mitraille des assiégeants avait frappé les murailles extérieures, les habitudes étranges des enfants du désert et leur cuisine excentrique ont laissé un sceau de graisse qui fait horreur sur les murs intérieurs des appartements qu'ils ont occupés.

Chacune des femmes de cet infidèle faisait sa cuisine dans sa chambre, et comme ces dames mangeaient surtout,

force mouton, le suif avec toutes ses conséquences de taches et d'odeur, s'est tellement empreint dans les parquets et dans les murailles, qu'en visitant ce château on ne se croit pas dans l'antique demeure de nos rois, mais dans la boutique abandonnée d'un fondeur en branches ou d'un boucher.

Il faut avouer que cette pensée dérange un peu le tableau poétique que l'on se faisait du prisonnier, avec une imagination toujours si complaisante, tableau qui vous montrait le bel Abd-el-Kader assis solitairement sur la terrasse du château et les yeux tournés vers la patrie absente, fumant, dans son calumet à long tuyau d'ambre, le tabac rapporté de cette terre si aimée, etc., etc. Est-ce que l'idée d'en faire un boucher serait jamais venue à personne? Eh bien, il est un peu cela, pourtant, ce grand homme! voyez combien l'imagination vaut mieux que la réalité, car le *bel* Abd-el-Kader lui-même, et je dis *bel*, puisqu'il est très-beau, tout le monde le sait, remplissait la fonction susnommée avec un plaisir extrême, et dans ses appartements, chaque matin, il éventrait lui-même un mouton. Cela le consolait un peu, sans doute, de ne pouvoir plus tuer nos pauvres soldats...

Donc le château d'Amboise est, intérieurement, et très-sale et très-laid ; mais ce qui est un vrai bijou c'est sa petite chapelle. Comme Abd-el-Kader n'y entrait pas, elle est restée proprette et mignonne, à croire qu'elle sort des mains du *ciseleur*, et *ciseleur* est le véritable mot, car il n'est pas possible que des sculpteurs aient pu faire des choses aussi fines, aussi légères, aussi élégantes. On voudrait pouvoir mettre cette petite chapelle dans un écrin pour mieux la conserver encore. Elle fut bâtie par Charles VIII et placée sous l'invocation de saint Hubert.

Il y a encore une autre chose fort curieuse au château d'Amboise, c'est l'escalier de la tour, escalier sans marches conduisant du bas des remparts jusque sur la terrasse, et par lequel nos rois, non-seulement montaient en voiture, mais encore faisaient monter les cavaliers qui leur servaient d'escorte et les hommes d'armes dont ils avaient besoin.

Mais il me faut encore quitter bien vite Amboise, et partir pour Chenonceaux, car Abd-el-Kader et ses moutons me tournent un peu sur le cœur ; seulement, avant que d'y arriver, je veux m'arrêter un moment en route sur les débris d'un autre domaine qui eut une grande vogue jadis, et dont il ne reste plus que *pierres sur pierres* aujourd'hui, et ceci n'est point une figure, car je parle de la pagode de Chanteloup, tour construite à la façon des tours en dominos que font les enfants, tour si haute qu'on peut à peine y monter, et qui reste seule de l'ancienne demeure du duc de Choiseul, ce ministre plus galant que sérieux, comme si, nous a dit mon grand-père, elle voulait prouver, par sa présence, la faiblesse et la puérilité des gens et des choses de ce temps-là.

Quant au château de Chenonceaux, car m'y voici, enfin, il fut d'abord un moulin bâti sur le Cher à huit lieues de Tours. Au xve siècle, Jean de Marques, deuxième du nom, ayant quitté le service du roi d'Angleterre pour se donner au roi de France, obtint de pouvoir faire construire un château-fort comme seigneurie à la place du moulin, qui faisait partie de ses vastes domaines ; mais les guerres et les constructions ayant ruiné le nouveau seigneur, il se vit obligé de vendre son castel de Chenonceaux à un gentilhomme de ses amis nommé Thomas Bobier, général des finances de

Normandie, lequel, — il paraît que jadis, ainsi qu'aujourd'hui, les gens de finances avaient l'escarcelle bien remplie, — le lui paya en beaux deniers comptants et le fit complétement achever; puis, ayant obtenu par lettres patentes de Louis XII que le château de Chenonceaux fût érigé en châtellenie, il s'apprêta à jouir de sa gloire et de son bonheur.

Mais, hélas! comme rien n'est parfait dans ce bas monde, bientôt notre heureux financier s'aperçut qu'il avait encore autre chose à désirer.

Son beau castel, qui avait remplacé le moulin, était, comme celui-ci, bâti sur le Cher; et cela était très-pittoresque, très-étrange même, mais peu commode, par exemple : car aussitôt que venait la crue de la rivière, les baies étaient emportées, et les bateaux couraient des dangers si le vent soufflait un peu fort. Bref, on ne pouvait vivre que chez soi et tout à fait en dehors du monde. A quoi servait alors d'être riche?...

Un pont eût arrangé tout cela, mais il fallait l'autorisation du roi pour pouvoir le construire, et ce n'était pas petite chose! Heureusement Thomas Bobier, qui savait vouloir, prit son grand courage, vint à la cour, formula sa requête, et obtint de François Ier l'autorisation qui lui était nécessaire.

Voici donc de nouveau notre châtelain bien heureux; mais de nouveau encore l'adversité vint le frapper, car à peine faisait-il commencer les travaux qu'il fut obligé de partir pour le Milanais, où la guerre venait de se déclarer, et où il mourut. Son fils vendit Chenonceaux au roi François Ier, et Henri II, lorsqu'il monta sur le trône, le donna à Diane de Poitiers. Mais après la mort de ce roi, Catherine de Médicis

en prit possession, et ce château devint pour elle l'objet d'une prédilection particulière.

Une triste remarque à faire, c'est que toujours Chenonceaux a porté malheur à ses possesseurs ; ainsi la devise que le premier fondateur y fit graver, devise qui s'y voit encore aujourd'hui : « *S'il vient à point, m'en souviendrai* », a pu s'appliquer à chacun.

La jeune et belle Marie Stuart s'y arrêta en venant en France pour épouser le Dauphin, et y revint quand elle retournait, portant le deuil de veuve, sous les tristes lambris du manoir d'Holy-Rood.

Plus tard, une autre reine y porta sa douleur et ses larmes : ce fut la vertueuse Louise de Vaudemont ; elle s'y retira après la mort de son royal époux Henri III. On vous montre sa chambre et son oratoire encore tout tendus d'étoffe noire avec des larmes d'argent.

Henri IV aussi vint souvent à Chenonceaux, et il aimait fort ce castel. On voit encore une fontaine qui porte le nom du Béarnais, et dont l'eau claire et limpide semble chanter éternellement ses louanges dans son doux murmure. Il donna Chenonceaux en apanage au duc de Vendôme, et ce fut un des descendants de ce prince qui le vendit à un fermier général, M. Dupin.

Aujourd'hui ce château, si riche en souvenirs historiques et sur lequel planent tant d'ombres charmantes, est resté la propriété d'un petit-neveu de madame Dupin, excellente femme qui y mourut dans sa quatre-vingt-treizième année, bénie des malheureux et pleurée de tous ; et M. le comte de Villeneuve y donne l'hospitalité avec une grâce si parfaite, que tous les voyageurs s'accordent à vanter son exquise politesse et sa gracieuse courtoisie.

Abd-el-Kader lui-même s'est plu à y rendre hommage, car voici la traduction de quelques vers arabes qui se trouvent sur le livre où tous les touristes sont priés d'écrire leur nom, comme pour laisser leur carte au châtelain :

« Louange au Dieu puissant !
« J'ai vu le monde réuni dans ce château.
« Il est comme un morceau du jardin éternel.
« Le salut à ceux qui prendront connaissance de cet écrit.

« Et moi je suis Abd-el-Kader Ben-Mokki-Eden, l'an 1267 (13 mai 1851). »

. . . . . .

Nous voici arrêtés encore à Saumur, chez des amis qui veulent nous retenir une semaine, afin de nous faire visiter les environs de la ville, qui sont charmants, nous dit-on ; et si j'en juge d'après Saumur lui-même, je suis convaincue de la vérité de ce dire; car c'est une délicieuse petite ville toute coquette, toute blanche, avec le bouquet sur l'oreille et une belle ceinture argentée, formée d'un fleuve et d'une rivière, la Loire et le Thouet, qui s'enroulent gracieusement autour d'elle.

L'ami de mon grand-père, qui est un homme fort érudit, nous a raconté que Saumur existait *peut-être* à l'époque où César était dans la Gaule, et ce *peut-être* m'a semblé prudent, car il a ajouté qu'on n'en trouvait aucune trace dans l'histoire avant le IVe siècle. — On l'appelait alors *murus* (mur), parce que toutes ses maisons étaient pratiquées dans un rocher escarpé qui avait l'air d'un mur.

Ces habitations existent encore aujourd'hui; on les appelle *les grottes de la Loire*. Elles ont joué un rôle fort important et dans les guerres de religion et dans la guerre

de Vendée; et sont une des choses les plus curieuses que l'on puisse voir, et comme souvenir et comme aspect.

Elles vont de Saumur à Montsoreau, trois lieues de pays à peu près. Dans leur sein, toutes les positions de la vie se trouvent réunies côte à côte comme dans une nécropole. Ainsi, dans le roc, est creusée une villa charmante, décorée avec tout ce que le luxe a de plus élégant et de plus commode; tout à côté est une pauvre chaumière bien humble, bien dénudée et bien triste; plus loin, un hôpital; plus près, une crèche; puis encore une maison de fous, un refuge pour la vieillesse; et de tous ces logis l'intérieur seul diffère; car le rocher en forme les parois, et les arbres, les vignes et fleurs en sont l'unique couverture; immense jardin, au milieu duquel on aperçoit tout à coup une cheminée ou un vaste soupirail donnant de l'air et du jour à l'une de ces demeures.

C'est de ce coteau curieux que l'on tire un petit vin à couleur d'ambre fort apprécié dans le pays, et qui pourrait jouer fort avantageusement le champagne.

Une des merveilles, et surtout une des richesses de Saumur, est son école de cavalerie. On vient la visiter de partout, et, à une époque de l'année surtout, elle attire un grand nombre de curieux par ses courses et surtout par son carrousel, qui rappelle tout à fait, nous a-t-on dit, les jeux chevaleresques du moyen âge.

Cette école, grande ruche humaine, où tous les corps de cavalerie de l'armée envoient l'élite de leurs officiers pour former des instructeurs, est l'âme de Saumur; et cette diversité d'uniforme qu'elle renferme ou attire donne beaucoup de gaieté et de mouvement à ce charmant petit pays, qui est aussi l'endroit du monde où il y a le plus de chevaux.

Là, le cheval devient complétement un animal domestique; on l'aime, on le soigne, on le caresse; il est de la famille; tout le monde en a, et tout le monde sait s'en servir avec talent; le dernier valet de ferme le monte avec grâce; et l'enfant, encore dans les bras de sa bonne, va lui porter et du sucre et du pain; aussi tous les garçons de Saumur entrent dans la cavalerie, et toutes les demoiselles de l'endroit épousent des officiers de cette même arme. Car l'infanterie y est peu connue; le tambour ne s'y fait jamais entendre même chez le gamin, qui n'adopte que la trompette au son aigu et assourdissant de laquelle il fait caracoler son cheval de bois d'une façon tout à fait cavalière.

Mais, nous a dit notre cicerone, si l'on veut remonter un peu en arrière d'un siècle tout au plus, cette jolie petite ville si animée et si gentille était, au contraire, vaste et maussade d'une façon déplorable. D'abord le calvinisme, si froid et si guindé, y avait établi son quartier général, puis le jansénisme vint brocher sur le tout, et le pays se divisa en deux camps si bien tranchés que jamais ni Montaigus et Capulets, ni guelfes et gibelins ne se détestèrent de meilleur cœur.

Cette disposition des esprits, qui avait changé les personnes de tout âge et de toute condition en sectaires, avait influé naturellement sur les mœurs et donné aux usages de cette ville un caractère tout particulier. On y était, avant tout, hypocrite, et souvent ce masque remplaçait la vertu pour ceux qui le portaient.

Durant la semaine entière, chacun se tenait étroitement renfermé dans sa maison; pas de réunions, pas de fêtes, pas de plaisirs; les hommes seuls vaquaient aux affaires, et les femmes commentaient la Bible, en se prétendant inspi-

rées d'en haut pour la comprendre; commentaires toujours accompagnés de médisance; puisque dire du mal de son prochain était la seule récréation qu'on se croyait permise, la promenade même étant défendue!...

Mais le dimanche, c'était bien plus triste encore!... on arrêtait même sa langue. On allait au temple ou à l'église à pas comptés, roide et guindé comme d'antiques duègnes; et l'on ne se permettait rien autre chose; à peine même se croyait-on permis de manger; mais causer ou rire... grand Dieu! on se fût cru condamné à rôtir comme messire Satan si on s'y était laissé entraîner le moindre peu.

Les choses en étaient là, quand un des ministres du roi Louis XV, ayant traversé le pays par hasard, et ayant remarqué que le fourrage y était beau et abondant, eut l'idée d'envoyer une brigade du corps royal des carabiniers, dont les chevaux avaient souffert, pour tenir garnison dans Saumur et y refaire leurs montures.

A cette nouvelle tous les habitants faillirent devenir fous.

— Des soldats!... des suppôts du démon... des disciples de Baal!... quelle perdition!... quelle désolation! grand Dieu!... s'écriaient-ils avec angoisse.

Puis on doubla les portes, on tripla les verroux, on assura les volets des fenêtres et l'on déclara bel et bien que jamais femme ni fille ne passerait le seuil de son logis tant que messieurs les soldats du roi seraient en garnison à Saumur.

On tint parole huit jours, puis les portes furent entrebâillées, les fenêtres furent entr'ouvertes, et nos belles puritaines pensèrent *in petto* que, pour des disciples de Satan, messieurs les carabiniers n'étaient pas de vilains diables;

pensée qui leur fit oublier un peu Jansénius et Calvin pour penser davantage à leur toilette.

De là à une autre idée il n'y avait qu'un pas, et cette idée était celle-ci :

— A quoi sert d'être belle et parée pour n'être vue de personne?...

Et la conséquence de cette pensée fut qu'on sortit un peu, d'abord pour aller au temple, ensuite on se permit la messe militaire, qui se célébrait au son d'une musique remarquable, tour à tour religieuse et militaire, musique qu'on allait pour écouter seulement, disait-on, mais enfin, comme on entendait aussi la messe par-dessus le marché, les ministres jetèrent les hauts cris dans leur temple désert ; puis comme alors, ainsi qu'aujourd'hui, ce que femme voulait Dieu le voulait de même, non-seulement on continua d'aller à la messe militaire, mais de plus on alla à la promenade, et quand le corps des officiers se présenta pour visiter les plus gros bonnets de la ville, partout il fut reçu, sinon avec un grand empressement, au moins avec une extrême politesse, et, bref, un mois s'était à peine écoulé, que la gaieté et le plaisir s'étaient glissés en traîtres, avec messieurs les officiers, dans les maisons qui leur avaient été fermées jusque-là ; la danse et la musique les suivirent de près, et firent à jamais oublier Jansénius et Calvin à la jeunesse, qui céda peut-être un peu trop vite à l'entraînement des distractions et de la joie dont elle avait été depuis longtemps si complétement sevrée. Aussi, quand messieurs les carabiniers durent quitter Saumur, on adressa une requête au ministre de la guerre pour qu'il voulût bien le remplacer par un autre corps de cavalerie.

Le ministre refusa d'abord, mais sur de nouvelles et

plus vives instances des habitants du pays, auquel une agglomération de troupes apportait de la vie et de l'argent, il se décida à établir un haras dans ce pays fertile, puis une école de cavalerie pour former des instructeurs. Alors on jeta les fondements de cette grande caserne qui existe encore aujourd'hui, l'un des plus beaux édifices en ce genre qui soit en France et peut-être en Europe, car il fut éxécuté avec une magnificence toute royale.

L'école une fois entièrement achevée, nombre de jeunes gens appartenant à ce que la France avait de plus distingué, attirés par les cours d'équitation, qui alors étaient publics, se logèrent chez les habitants et répandirent l'argent à pleines mains dans la ville, où naturellement la prospérité s'établit avec eux ; aussi le nombre des habitants doubla, les vieilles masures furent remplacées par de jolies maisons neuves, et Saumur devint ce qu'elle est aujourd'hui, proprette et gentille. On n'y voit pas de pauvres, l'aisance règne partout, et le peuple y semble bon. Fausse surface, à ce qu'on prétend ; car il déteste, à ce que disent toujours les mauvaises langues, les officiers qui le font vivre. Aime-t-on jamais son bienfaiteur ?...

Pourtant ils ont la chair de poule quand ils croient qu'il est question de transporter ailleurs l'école de cavalerie, comme on l'a fait jadis, en lui donnant le château de Saint-Germain pour asile pendant un assez grand nombre d'années. Mais qu'ils y prennent garde ; car une fois encore le *bonhomme* pourrait bien avoir une fois de plus raison contre eux... Notre cicerone nous a encore raconté que le premier grand personnage qui visita l'école de cavalerie fut l'empereur Joseph II.

Ce souverain, dont le caractère était affable et bienveil-

lant, nous dit-il, parcourait alors la France sous le pseudonyme de comte de Falkeinstein, et excitait la curiosité de tout le monde par l'incognito qu'il avait voulu garder. Les rois ne voyageaient pas alors comme ils le font aujourd'hui ; et il avait toutes les peines du monde à se soustraire à l'étiquette et au cérémonial qui lui eussent fait perdre, et d'une façon fort ennuyeuse, le temps qu'il voulait consacrer à observer et à apprendre.

Donc, quand on sut à Saumur que le prince devait venir, tout fut sens dessus dessous. On improvisa des hôtels dans des maisons particulières, et des maisons avec des planches sur les places publiques, pour loger les curieux qui arrivaient des provinces environnantes. Les rues étaient remplies d'une foule impatiente qui, les regards fixés sur la route de Paris, croyait dans chaque nuage voir la poussière des chevaux, et dans chaque voyageur découvrir le courrier précurseur. On s'abordait, on s'arrêtait sans se connaître pour se demander des nouvelles de l'empereur ; enfin, on riait, on causait, on espérait, et Saumur calviniste et janséniste jetait au vent ses dernières roideurs.

Joseph II arrive enfin. Aussitôt chacun se précipite à sa rencontre, et cela si bel et si bien, qu'un peu plus il était étouffé. Heureusement, un détachement de carabiniers vint à son secours et fit écarter la foule, avec un peu trop de zèle peut-être, car l'illustre voyageur, qui avait, à ce qu'il paraît, des prétentions à la philosophie, leur dit aussitôt :

— Doucement, doucement, messieurs, il ne faut pas tant de place pour un seul homme.

Il paraît que sur sa route il lui arriva plusieurs aventures assez plaisantes, mais notre narrateur ne nous a conté que celle-ci :

« Entre Langeais et Saumur, la Loire ayant fait des siennes, alors, comme elle n'en fait que trop souvent aujourd'hui, l'inondation avait rendu les chemins impraticables. Et à un endroit assez éloigné de toute habitation, le postillon qui conduisait la voiture du prince s'aperçut que le fer d'un de ses chevaux était détaché. Que faire et à quel saint se vouer ?... Marcher sur des cailloux bouleversés, c'est impossible, mais rester était également impossible. Alors il raconte son embarras au voyageur qui, lui-même, ne savait que dire, quand, fort heureusement, pour le sortir de peine, une grosse villageoise, portant un frais poupon dans ses bras, se montre à leurs côtés.

« — Ma bonne femme, lui dit l'empereur en lui offrant un beau louis d'or tout neuf, voulez-vous aller me chercher le maréchal-ferrant du village voisin, car je suis arrêté ici faute de son secours?

« — Je le voudrions ben, mon biau monsieur, répond la paysanne, à qui l'air gracieux du voyageur et plus encore le scintillement de la piécette vermeille chatouillaient doucement le cœur ; mais mon petit garçon est trop lourd pour me permettre une semblable course.

« Et en parlant ainsi elle montrait son lourd fardeau.

« L'empereur se prit à sourire.

« — Donnez-moi l'enfant, fit-il, je le garderai dans ma voiture pendant votre absence.

« La bonne femme donne le marmot, que Joseph prend sur ses genoux et qu'il berce doucement pour l'empêcher de pleurer.

« En peu de temps, la mère inquiète revient avec le maréchal-ferrant, et l'empereur lui remet le gentil nourrisson en lui faisant son compliment sur sa douceur et sa gentillesse.

« — Mais, ajoute-t-il en souriant, j'avais prévu les mauvais cas, car je lui montrais des bonbons pour qu'il conservât sa belle humeur ; vous en trouverez quelques-uns sur lui encore sans doute. »

Il s'était amusé à glisser une vingtaine de louis dans les langes de l'enfant.

Et ce *frais* nourrisson de jadis est aujourd'hui un beau vieillard, qui vous raconte orgueilleusement comment les *bonbons* du prince furent le point de départ de sa fortune, car il est un des plus riches propriétaires de son endroit, maire de sa commune et marguillier de sa paroisse. Voyez un peu à quoi tient le bonheur en ce monde!...

Comme pour faire *pendant* à l'école de cavalerie, le château de Saumur est placé tout à l'autre extrémité de la ville, et cela sur une hauteur qui domine la Loire de la façon la plus pittoresque du monde. Seulement, si l'école date de Louis XV, le château remonte dans la nuit des temps. On l'attribue à Charlemagne. Il sert aujourd'hui de poudrière, et en même temps il présente un point de vue admirable pour les peintres.

Les anciennes chroniques de la province, que m'a fait lire l'ami de mon grand-père, mettent Charlemagne au rang des comtes de l'Anjou ; elles disent encore :

« Qu'il était d'une très-grande taille bien proportionnée, qu'il avait le visage coloré, les yeux très-vifs, recouverts par de longs et gros sourcils, et la barbe large et pendante sur la poitrine ; il était grand écuyer, fort adroit à tous les exercices militaires. Sa force était prodigieuse : il cassait avec ses mains quatre fers de cheval placés les uns sur les autres, et enlevait de terre, placé sur la paume de sa main, un chevalier tout couvert de ses armes. Il buvait peu de vin,

mangeait peu de pain, mais beaucoup de viande. Pour un seul repas il lui fallait un quartier de mouton ou une oie grasse, en compagnie d'un paon et d'un jambon. Il était d'une humeur joyeuse et chantait à la façon des Gaulois, soit en allant à la chasse, soit à la tête de ses armées quand elles étaient en marche. Son lit était toujours placé au milieu de la chambre ; cent vingt chevaliers veillaient la nuit à sa garde : quarante d'entre eux étaient à la fois autour de son lit et se relevaient trois fois durant la nuit. Chaque chevalier tenait d'une main son épée nue et de l'autre un flambeau allumé. De là vient l'usage des chapelles ardentes dans lesquelles, à la mort des rois, on met leur effigie sur un lit de parade environné d'un grand nombre de cierges. »

Ouf ! voilà bien de l'érudition ! mais ce n'est pas tout encore, car je veux prendre quelques notes sur l'ancien langage et sur les antiques coutumes de ce pays.

Il paraît que César trouva dans les Gaules trois peuples principaux. Je me fais grâce des deux premiers, et je ne parlerai que des Celtes, qui occupaient tout le milieu du pays. Or, comme *Mur* faisait partie de ce milieu, la langue celtique fut donc sa langue mère. Quant aux costumes et aux coutumes de l'Anjou, les voici à peu près.

« Pendant les premiers siècles de la monarchie, les grands portaient, en temps de paix, l'habit rouge des Romains, et l'habit court durant la guerre. Le peuple, suivant ses moyens, portait une espèce de sac, ressemblant à une blouse, serré autour de la taille, les uns avec une corde, les autres avec une lanière de cuir fermée par une boucle.

« Mais pour sortir de la ville ou pour aller en voyage ils recouvraient ce sac d'un manteau fait d'une peau de mouton avec sa laine brute, manteau qu'on retournait selon le

temps. Dans certaines contrées, la peau de mouton était remplacée par une peau de chèvre, absolument comme on en voit aujourdhui dans quelques endroits de la Bretagne.

« Les femmes était *perruquiers*, c'étaient *elles seules* qui avaient le droit de raser les hommes, et cette fonction avait quelque chose de particulier qui tenait à la religion. C'était la fiancée qui rasait son mari le matin de ses noces : en agir autrement eût été faire à celui-ci un affront impardonnable.

« Charlemagne tenait souvent cour plénière en Anjou, et l'étiquette était, pour tous les seigneurs qui se présentaient devant lui, de lui baiser les pieds... »

. . . . . .

Nous avons fait aujourd'hui une longue promenade dans les environs de Saumur, endroits charmants où l'on trouve à chaque pas des ruines curieuses de l'antiquité, du moyen âge et de la Renaissance. Les monuments celtiques surtout abondent dans cette contrée.

Ces monuments rappellent à l'esprit les Celtes et les druides, et impressionnent assez vivement la pensée pour faire reverdir devant les regards de l'imagination, qui voit ce qui n'est plus comme ce qui n'est pas encore, les antiques forêts qui ombrageaient ces temples rustiques. Alors on se sent frappé de respect ou d'horreur, suivant la cérémonie de leur culte sur laquelle on s'arrête ; et c'est la dernière de ces impressions que j'ai éprouvée devant un antique *dolmen* situé à une petite lieue de Saumur, dolmen le plus grand et le mieux conservé qui existe encore en France, du moins à ce qui nous a été dit par notre complaisant cicerone.

Vingt, trente, quarante siècles peut-être se sont écoulés depuis qu'il est élevé. Combien de constructions dans le monde peuvent compter autant de quartiers de noblesse, je vous le demande!...

Ce dolmen, composé de grandes pierres plantées en terre, est un carré long, d'environ 7 mètres de large sur 19 de longueur; sa hauteur est de 3 mètres : il se compose de quinze pierres plates en grès, dont onze forment les murs et quatre le toit.

On raconte que cette architecture doit dater des premiers âges du monde, et cela se croit, puisqu'on n'y trouve aucune trace de l'art ; seulement on se dit que les êtres qui ont élevé ces *huttes* de pierres devaient être des géants, car on ne saurait pas comprendre autrement comment ces pierres ont été soulevées par des hommes.

Il paraît que c'est du fond de ces *dolmens*, — je parle toujours d'après notre savant guide, — c'est, dis-je, du fond de ces dolmens ou du haut de leur toit que de vénérables druides, vêtus d'une longue robe blanche, la tête ceinte d'un bandeau de feuilles de chêne, prêchaient la sagesse aux nations; ils proclamèrent les premiers dans les Gaules l'idée sublime d'un Dieu universel et l'immortalité de l'âme, et donnèrent pour base à l'édifice social la bravoure et l'attachement à la patrie.

Voilà ce qui fut très-beau dans le principe, ajouta-t-il, s'il est bien exact que le druidisme eut son âge d'or, comme le prétendent ses admirateurs; en tous cas, cet âge d'or dura peu, et l'âge de fer ne tarda pas à venir. Les druides associèrent à leur dieu unique une foule de méchantes divinités qu'on ne pouvait apaiser, disaient-ils, qu'avec des victimes humaines, et, à l'aide de cet odieux

prétexte, ils se débarrassaient de tous les gens qui les gênaient.

Lorsqu'il y avait des vagabonds et des criminels, on les prenait de préférence peut-être ; mais quand on en manquait, comme il fallait des sacrifices à tout prix, c'était alors que les druides exerçaient leurs vengeances particulières. Les victimes étaient renfermées vivantes dans de grandes statues d'osier ; on les environnait de bois, on y mettait le feu, et bientôt elles étaient dévorées par les flammes.

Ces sacrifices avaient lieu la nuit.

Ces populations croyaient descendre de Dis, le dieu de la nuit. C'était d'après cette opinion qu'elles ne mesuraient jamais le temps par le jour, mais par la nuit ; et le peuple de ces contrées dit encore aujourd'huit : *à-nuit*, d'*à-nuit* en huit, pour dire : aujourd'hui et d'aujourd'hui en huit.

Le premier jour de chaque année, les Gaulois s'assemblaient autour des *dolmens*, sacrifiaient des taureaux qui n'avaient jamais travaillé, et les druides coupaient solennellement avec une serpe d'or le gui de l'*an neuf*, qu'ils distribuaient ensuite aux nobles comme étrennes.

Aujourd'hui les restes de cet usage antique existent encore en Anjou. Ainsi, le premier jour de l'an, les enfants parcourent les rues et demandent dans les maisons et aux passants leurs étrennes en disant :

— Donnez-nous *la gui l'an neu*.

Ce qui se traduit en bonbons. Mais je laisse les monuments des druides pour m'occuper de quelque chose de plus intéressant, des ruines catholiques.

Une des plus délicieusement situées, et qui offre les plus curieux souvenirs, est celle de l'abbaye de Saint-Florent, qui fut une des plus riches abbayes de France, et sur laquelle on raconte une intéressante légende que je veux conserver ici.

LÉGENDE DE SAINT FLORENT

« Florent et Florian, deux soldats et deux frères, nés dans le pays qu'on nomme Bavière aujourd'hui, apprirent que quarante chrétiens, dont plusieurs étaient de leurs amis, venaient d'être arrêtés et qu'ils étaient près de subir le sort réservé à ceux qui persévéraient dans la religion chrétienne.

« A cette nouvelle, n'écoutant que leur généreux courage, Florent et son frère se résolurent à partir pour porter des consolations à leurs amis dans la détresse.

« Près d'arriver à la ville où les pauvres détenus gémissaient dans les fers en attendant la mort, ils furent rencontrés par des soldats qui, les ayant reconnus pour des disciples du Christ, les arrêtèrent et les conduisirent devant le président du tribunal chargé de juger ces sortes de crimes.

« Florent et Florian ne se laissèrent pas intimider par les menaces que leur fit cet homme, refusèrent d'obéir à l'ordre qui leur fut intimé d'offrir un sacrifice à Jupiter, et répondirent avec courage qu'ils étaient et mourraient chrétiens.

« Exaspéré par cette réponse, ce cruel bourreau voulut

dompter leur courage en leur faisant souffrir les tourments les plus affreux; mais rien ne put ébranler leur foi, et ils furent condamnés à une mort douce, si on la compare aux tortures qu'ils venaient de traverser : l'arrêt rendu contre eux portait qu'ils seraient précipités dans le fleuve.

« Ceux qui étaient chargés de l'exécution de la sentence lièrent ensemble les deux frères et prirent la route qui conduisait à la rivière; mais probablement cette rivière était située assez loin de la ville, car, étant partis tard, la nuit les surprit en route, et, craignant de s'égarer, ils s'arrêtèrent à l'entrée d'une forêt, attachèrent très-solidement leurs prisonniers à un arbre, firent un bon feu, soupèrent et s'endormirent profondément.

« Le sommeil vint aussi reposer les membres fatigués des deux frères. Alors Florent eut une vision : un ange aux blanches ailes s'avança vers lui et lui dit :

« — Mon frère, Dieu ne veut pas que vous soyez martyr; il vous destine la gloire de devenir confesseur. Levez-vous et allez dans la Gaule; là vous me verrez encore, et je vous indiquerai le lieu que vous devez prendre pour votre demeure. Allez et obéissez!... »

« Florent se réveilla, et, trouvant ses liens détachés, il comprit que la volonté de Dieu se révélait à lui par les paroles de l'ange. Alors il pleura sur son frère, lui raconta sa vision, et, après de touchants adieux, s'éloigna sans bruit de ce lieu fatal, dans la crainte de réveiller les gardes endormis.

« Après avoir marché un très-long temps sans courir de dangers, Florent arriva un matin sur le bord d'un grand fleuve; mais il ne trouva ni bateau ni batelier pour lui faire passer cette eau rapide. Inquiet de se voir arrêté ainsi au

milieu de son voyage, l'envoyé de Dieu jeta les yeux au loin, et apercevant à quelque distance de là un vieil esquif tout vermoulu, sans avirons et abandonné sur la rive, il marche vers cet esquif, le remet à flot, et, après une fervente prière, convaincu que ce que Dieu garde est bien gardé, il monte dans la barque, qui glisse doucement sur le fleuve et bientôt le conduit à l'autre rive.

« Son ange protecteur l'y attendait. Il lui ordonna d'aller sur la rive gauche de la Loire et de s'y fixer, en choisissant pour demeure une grotte infestée de serpents de l'espèce la plus dangereuse.

« Florent s'inclina pieusement et se leva pour obéir à cet ordre suprême. Effectivement, il marche, arrive au mont Gloune, trouve la grotte, s'arrête devant elle, s'agenouille, prie avec ferveur, se relève, y entre résolûment, et à son aspect les redoutables reptiles qui y avaient établi leur demeure prennent la fuite en poussant d'horribles sifflements.

« Ce miracle fit grand bruit dans le pays, et on accourut de toutes parts pour voir le saint ermite qui avait chassé les serpents afin de prendre leur logis. On lui apporta tout ce qui était nécessaire pour vivre, et chacun tint à honneur de l'aider à bâtir un petit oratoire.

« Florent, qui avait beaucoup de respect et de vénération pour Martin, alors évêque de Tours, voulut recevoir de sa main les ordres sacrés, avant de se fixer pour toujours dans son ermitage, et se mit en route pour l'aller trouver. Dans ce pieux pèlerinage, il fut obligé de passer par la jolie ville de Mur, infestée alors par un énorme serpent retiré dans un petit bois qui environnait le pays, bois dont il sortait sans cesse pour dévorer les hommes et les animaux. Les

habitants, en apprenant le passage de Florent chez eux, coururent au-devant de lui, se prosternèrent à ses pieds et le supplièrent de les délivrer du monstre. Le pieux ermite se fit conduire alors devant le bois maudit, se mit à genoux, fit une fervente prière, et le serpent, furieux, se jeta dans la Loire et ne reparut plus dans le pays.

« En continuant sa route par Candes, il rencontra une femme aveugle pleurant sur le corps glacé de son fils que l'on venait de retirer de la Vienne où il s'était noyé depuis trois jours. Florent, touché de ce malheur, adresse à Dieu une fervente prière, et, s'approchant du cadavre en écartant les pêcheurs qui l'entouraient :

« — Femme, dit-il, au nom du Christ, mon divin maître, je vous rends votre enfant. »

« A ces paroles, le mort se releva, et tout le peuple se jeta la face contre terre en chantant les louanges du Dieu des chrétiens. Pour Florent, après les avoir bénis, il toucha les yeux de la pauvre aveugle, et ses yeux furent rendus à la lumière, pour qu'elle pût avoir le double bonheur de voir et d'embrasser son enfant.

« Après ces miracles, l'ermite Florent, chargé des bénédictions de tous, revint au mont Gloune, où il vécut encore longtemps, car il ne mourut, dit la légende, que dans la cent-vingt-cinquième année de son âge, quatre-vingt-trois ans après s'être établi dans les Gaules. Son corps fut enterré dans la chapelle de l'ermitage, et ses successeurs tinrent en si grande vénération cette relique, que de tous côtés on accourait pour l'implorer. »

Telle fut l'origine de l'abbaye de Saint-Florent, qui, plus tard, fut transportée à Saumur. Et l'histoire de cette abbaye étant aussi curieuse que la légende de son fondateur, je

continuerai à faire de l'érudition en la plaçant au milieu de *Mes Souvenirs*.

« Charlemagne fut l'un des principaux bienfaiteurs de cette abbaye-mère ; il en fit bâtir l'église et le monastère qu'il combla de richesses. Louis le Débonnaire, son successeur, ajouta encore à tant de biens ; mais ces hautes protections et ces grandes richesses ne mirent pas les pauvres moines à l'abri du malheur ; car un jour, jour néfaste ! les Normands tombèrent comme la foudre sur l'abbaye, y mirent le feu, ravagèrent les environs, et portèrent partout le pillage, l'incendie et la mort.

« Mais heureusement que les moines, profitant d'une issue secrète, furent assez alertes pour s'échapper sains et saufs de leur monastère ; seulement toutes leurs richesses furent englouties dans le désastre. A l'exception d'une, pourtant, car ils emportaient avec eux la plus précieuse de toutes, le corps de saint Florent, leur patron ; et, ne sachant où se cacher pour fuir leurs dangereux ennemis, ils se sauvèrent jusqu'en Bourgogne et se présentèrent dans la petite ville de Tournus.

« Le seigneur de ce pays leur accorda sa protection et un asile dans un monastère entièrement délabré, à condition qu'il lui serait payé une très-forte redevance.

« Les pauvres moines, faute de mieux, acceptèrent cette onéreuse protection et s'établirent à Tournus, où, grâce à la piété des fidèles, ils construisirent un monastère et remplirent religieusement les conditions de leur contrat, souvent aggravées pourtant par la rapacité du seigneur leur protecteur, qui regardait la relique de saint Florent comme lui appartenant en propre.

« Enfin, après plus de vingt ans de guerres et de désas-

tres, les malheureuses provinces de l'Ouest obtinrent la paix, non par la force des armes, mais par un mariage, Charles le Simple ayant accordé sa fille Gisèle à Raoul, chef des Normands, et lui donnant la Neustrie avec le titre de duc, à la condition que cette belle province, qui prit alors le nom de Normandie, serait toujours tenue par lui et ses successeurs à foi et hommage de la couronne de France.

« Cette paix si désirée de tous fut bientôt connue des moines de Saint-Florent qui, heureux de pouvoir rentrer enfin dans le pays de leurs prédécesseurs, allèrent remercier le seigneur de Tournus de la *généreuse* protection dont il les avait couverts, lui demandant en même temps leur congé pour emporter leur précieuse relique et retourner avec elle sur les bords de la Loire.

« Mais le seigneur leur répondit qu'ils étaient bien libres de s'en aller eux-mêmes ; seulement que, quant au corps de leur patron, il voulait le garder comme objet à lui appartenant ; car ce n'était en effet, en leurs mains, qu'un dépôt qu'il avait bien voulu leur confier.

« Les moines se récrièrent; le seigneur cria plus fort qu'eux au vol et à la trahison. Bref, les pauvres religieux de Saint-Florent furent chassés cruellement du pays, et le seigneur de Tournus conserva la précieuse relique, qu'il fit enchâsser dans la chapelle de son château, afin de l'avoir sous sa garde, et cela, non par dévotion, mais par intérêt, parce qu'il savait combien ces reliques miraculeuses attiraient de pèlerins et, partant, de riches offrandes.

« Avant le départ des moines du mont Gloune pour la Bourgogne, un jeune novice, nommé Absalon, étant tombé malade, s'était retiré dans sa famille, et il y restait priant Dieu et attendant le retour de ses frères, quand, après plu-

sieurs années d'exil, ceux-ci revinrent chassés et dépouillés, comme je viens de le raconter. Absalon, qui avait beaucoup d'esprit et de finesse, résolut de reprendre par adresse ce qui avait été soustrait par trahison, et, inconnu au seigneur de Tournus, il partit pour la Bourgogne, contrefaisant le boiteux, marchant avec la plus grande difficulté, et feignant de ne pouvoir se servir de ses mains qui paraissaient complétement paralysées.

« Il arriva dans cet état au château de Tournus, et sollicita une audience du seigneur. Celui-ci lui fit diverses questions sur l'objet de son voyage, sur son savoir et sur sa situation. Absalon répondit avec esprit, puis, comme il avait eu soin de prendre langue dans le pays, et qu'il connaissait le faible de son interlocuteur pour la louange, il entremêla son récit de compliments si adroits pour le seigneur que celui-ci, séduit, l'admit au nombre des desservants de la précieuse relique, grâce que venait solliciter Absalon.

« Voilà donc le jeune novice faisant partie de la chapelle du château. Bientôt, par sa gaieté, sa douceur, son esprit, il se fait aimer de tous, et s'acquitte avec intelligence des emplois que ses feintes infirmités lui permettent de remplir. Toujours le premier et le plus assidu à l'église, on le cite bientôt dans la ville comme un modèle de vertu ; mais ce ne fut qu'au bout de vingt-cinq ans d'épreuves qu'il obtint la place de sacristain, c'est-à-dire de gardien spécial de ce qu'il convoitait.

« Quelques mois après sa nomination, il alla voir le seigneur dont il était aussi le favori, et lui raconta qu'un ange lui était apparu la nuit, et lui avait révélé qu'il recouvrerait l'usage de ses membres s'il pouvait toucher le corps de

saint Florent; qu'il venait donc solliciter de Sa Grandeur les clefs des grilles derrière lesquelles était renfermée cette châsse miraculeuse.

« Le prudent moine, au lieu d'exécuter sur-le-champ son projet, feignit d'abord, durant quelques jours, un mieux sensible dans sa position, et, pour endormir tout à fait les inquiétudes qui auraient pu naître dans l'esprit du seigneur, il lui offrit de lui rendre les clefs de ses chères reliques; mais celui-ci s'y refusa, engageant Absalon à continuer la neuvaine qu'il faisait chaque nuit, jusqu'à guérison radicale.

« C'était ce que désirait celui-ci.

« Aussi, une belle nuit que le vieux seigneur de Tournus et ses gardes dormaient du plus profond sommeil, suite des libations copieuses qu'avait amenées la fête du jour, Absalon se glisse à la chapelle, ouvre la bienheureuse grille, met la relique dans un sac de peau de cerf préparé à cette intention, et s'esquive aussitôt, non-seulement du château, mais encore de la ville.

« Un ami, qui était dans le secret, tenait des habits prêts et un cheval tout sellé à peu de distance. Absalon ôte sa robe, coupe sa barbe, revêt le costume séculier, puis s'enfuit de toute la rapidité de son cheval.

« Dieu le protégea, car, malgré les plus actives recherches, il ne fut pas rejoint, et après plusieurs jours de marche il arriva sur les bords de la Loire avec son précieux fardeau; mais où aller alors, l'abbaye du mont Gloune étant détruite et les moines dispersés?

« Les environs de Tours ne lui paraissant pas assez sûrs pour s'y fixer, il remonte la Loire jusqu'à la petite ville de Mur, et, ayant trouvé dans le bois qui environne

cette ville une grotte charmante creusée dans le roc, il fut séduit par la belle exposition de ce joll ermitage, dominant la Loire et le Thouet, bordé par un délicieux ruisseau murmurant à ses pieds, et il se détermina à s'établir en ce lieu.

« Alors les habitants du pays, ayant appris le retour parmi eux de leurs chères reliques, s'empressèrent d'accourir de tous côtés à la grotte du pieux ermite. Mais Thibaut le Tricheur, comte de Touraine et d'Anjou, craignant une supercherie, envoya un de ses officiers auprès du seigneur de Tournus pour s'assurer de la vérité sur l'histoire racontée par le moine Absalon. Enfin, une fois convaincu, il voulut bâtir lui-même l'église dédiée à saint Florent, et jeta les fondements de cette abbaye qui a eu sous sa domination non-seulement Saumur, mais encore la plus grande partie de son territoire, et qui devint si riche et si puissante que les souverains eux-mêmes durent compter avec elle. »

SUITE DU VOYAGE DE GERMAINE

Nous avons dû quitter Saumur beaucoup plus tôt que nous ne le pensions, et cela en raison d'une petite aventure qui, Dieu merci, n'a été que fort désagréable, quand elle aurait pu devenir très-grave ! J'en tremble encore rien que d'y penser...

Quelques jours après notre arrivée dans cette jolie petite ville si pimpante et si gaie, le général commandant l'École de cavalerie devait donner un bal, et, certain qu'il nous ferait un plaisir extrême, l'ami de mon grand-père avait sollicité une invitation collective pour nous tous, invitation qui nous fut envoyée avec empressement. Aussi le chapitre de la toilette fut-il débattu alors entre nous trois avec le plus vif intérêt ; et comme nous étions très-bornées sur le choix, en raison du temps qui nous manquait, il fut convenu que nous mettrions les robes de mousseline blanche que nous avions en caisse, en y adjoignant, comme coiffure, des fleurs naturelles, répétées encore par petits bouquets aux draperies du corsage et à la ceinture. Ce grand point réglé, nous ne songions plus qu'au plaisir promis, quand notre bon grand-père nous fit appeler près de lui, et, d'un air très-grave, nous *tint à peu près ce langage :*

— Mes chères enfants, à Paris, ce sont vos familles qui veillent sur vous ; mais ici, puisque vous m'êtes confiées, c'est à moi de répondre de vos faits et gestes, et je commence par vous dire que je n'aime pas du tout la tenue que les jeunes filles adoptent aujourd'hui, de rire, de chuchoter, de causer dans le monde absolument comme elles le feraient dans une des classes de leur pension ; puis, que je blâme sévèrement cette mode anglaise qu'elles ont adoptée de se serrer la main comme bonjour familier, genre qui me semble du plus mauvais goût. De mon temps, c'est-à-dire autrefois, on comparait les jeunes filles aux anges ; aussi exigeait-on d'elles toutes les qualités de ces esprits bienheureux, et modestie, simplicité, pudeur étaient de première mise. *Les jeunes filles d'aujourd'hui sont bien loin de ces mœurs :* elles portent le nez au vent, se parent comme des châsses, tranchent sur tout, décident de tout, en un mot, sont ce que nous eussions appelé jadis des filles fort mal élevées.

« Mais vous comprenez qu'en parlant ainsi je généralise, loin de faire aucune application personnelle, reprit vivement mon bon grand-père, qui aperçut les gestes de dépit que toutes les trois nous avions laissé échapper en entendant cette accusation. Je vous parle seulement de l'esprit de l'époque et du mauvais genre que beaucoup de jeunes filles adoptent, croyant se donner l'air libre et dégagé. Car il n'en est pas ainsi de vous, je le constate avec bonheur ; pourtant un peu de ce mauvais reflet se retrouve quelquefois en vos allures, et je veux, sinon le corriger, au moins vous prier de vous en garantir durant le temps trop court que je dois vous servir de chaperon dans le monde.

« Ainsi, ce soir, par exemple, je vais vous conduire au

bal chez le général commandant l'École de cavalerie : là vous trouverez un grand nombre d'officiers de cette arme et beaucoup de jeunes gens des environs de la ville. Veillez, je vous prie, avec soin sur votre tenue, afin qu'elle soit noble et digne, ce qui rend toute plaisanterie impossible. Le meilleur gardien d'une femme, c'est sa modestie. Rappelez-vous toujours cette maxime, vous vous en trouverez bien dans le cours de votre vie.

« Il y a aussi un point sur lequel je veux vous prémunir, continua-t-il, c'est la susceptibilité qui existe entre tous ces jeunes gens ; n'acceptez donc jamais plus d'une ou deux invitations à la fois, pour ne pas les brouiller ensemble et ne pas entraîner ainsi des embarras dont on ne peut pas prévoir les terribles conséquences.

« Puis, ne choisissez pas vos danseurs : il est de mauvais goût de refuser avec dédain quelqu'un qui vient vous inviter ; car, en définitive, c'est une politesse qu'il vous fait, et une politesse mérite toujours qu'on la reconnaisse avec grâce.

« Enfin, mes chères filles, veillez sur vous avec soin ; restez toutes les trois ensemble, tout en n'ayant pas l'air pourtant de faire bande à part entre vous, ce qui serait marquer du mépris aux jeunes filles de l'endroit ; enfin, conduisez-vous comme des personnes qui sont bien élevées doivent faire, et vous me rendrez très-fier de vous. »

Quand mon bon grand-père eut achevé de nous donner ces conseils, nous fîmes avec joie la promesse qui nous était demandée, et, après l'avoir tendrement embrassé pour la sceller, nous allâmes vaquer aux graves affaires que nécessitaient nos grands projets du soir ; puis enfin, cet heureux soir venu, bien parées de nos fraîches toilettes et

de nos beaux dix-huit ans, nous nous mîmes en route pour l'hôtel du général.

Le bal était très-brillant, et nous y fûmes remarquées, je n'ose pas dire pour le goût, mais au moins pour l'ensemble qui régnait dans nos toilettes. Aussi les danseurs s'empressèrent-ils de venir nous engager à l'envi, et bientôt nous eûmes chacune plus d'une vingtaine d'invitations inscrites sur nos tablettes ; car, hélas ! le bruit, le mouvement et l'émotion naturelle en pareil cas avaient fait envoler loin de notre mémoire les sages recommandations du bon grand-père.

Pendant quelque temps, nous n'eûmes pas sujet de nous repentir de cet oubli, quand tout à coup la belle Louise, qui, aux premiers accords d'une mazurka, était partie avec son cavalier pour se mettre en place, revint, pâle et tremblante, suivie de deux officiers qui semblaient échanger entre eux les paroles les plus vives.

Louise se jeta sur sa banquette avec toutes les marques d'une grande détresse, et, cachant sa tête dans ses mains, elle fondit en larmes, tandis que les officiers s'étaient arrêtés devant elle en continuant leur altercation.

— Je t'assure que cette mazurka était pour moi, disait l'un.

— Non, je l'avais retenue avant toi, répliquait l'autre.

— Je te répète que j'étais le premier.

— C'est dire que je mens alors... et tu sais ce que ça signifie !...

— Comme tu voudras... mes preuves sont là.

Et, en parlant ainsi, ce dernier portait la main sur son épée.

Vous comprenez que les groupes qui s'étaient formés au-

tour de nous, car Blanche et moi nous soutenions notre pauvre cousine éplorée, ne devinèrent que trop bien, de leur côté, ce que signifiaient ces paroles ; aussi, tout en cherchant à calmer les officiers, j'entendais le blâme qu'on déversait sur nous.

— Elles n'en font jamais d'autres, ces Parisiennes, murmurait-on ; elles sont insolentes !... elles feraient bien mieux de rester chez elles que d'exposer ainsi deux braves garçons à se couper la gorge pour leurs caprices...

Et Dieu sait si nos cœurs se serraient en entendant tous ces murmures !

Heureusement que mon grand-père arriva bientôt, suivi du général. On s'expliqua. Louise affirma avoir été de bonne foi dans son erreur, fit des excuses à ces messieurs le mieux qu'elle put, et, la rougeur de la honte et du dépit sur le front, nous partîmes, fort heureuses de nous échapper de cette maudite galère.

Mais nous n'en étions pas quittes pour si peu.

Le lendemain, comme nous apprîmes que le général avait arrangé la chose en envoyant les deux officiers aux arrêts pour leur donner le temps de se calmer, nous crûmes que personne ne s'occuperait plus de cette triste affaire, et que nous pouvions reprendre sans danger nos pérégrinations à travers la ville ; mais nous comptions sans la rancune des camarades des prisonniers.

Ainsi les premiers que nous rencontrâmes nous montrèrent à ceux d'entre eux qui ne nous connaissaient pas, et cela non-seulement d'une façon fort impertinente, mais encore plus hostile; il en fut de même de tous les groupes qui se trouvèrent sur notre chemin ; et ces choses se renouvelaient avec un *crescendo* si inquiétant que, redoutant une

explosion qui pouvait se traduire en huées ou en charivari, mon grand-père décida que nous devions quitter Saumur le soir même.

Ce que nous fîmes en effet; et, brûlant Angers, nous sommes descendus à Nantes, et de là arrivés à Saint-Nazaire en moins de rien.

Saint-Nazaire est un petit port fort à la mode en Bretagne pendant la saison des bains de mer; cependant on y vient aussi de Paris et autres lieux, et le plaisir ne semble pas non plus banni de ce charmant endroit, tout récemment encore habité par des pêcheurs seulement; aussi ses environs ont-ils conservé un petit cachet de sauvagerie fort agréable à voir.

Les bains et la danse forment le fond du traitement de tous les malades qui viennent ici; car chaque soir il y a un bal au Casino; aussi avons-nous parfaitement bien fait d'apporter des robes de mousseline.

Le matin, ou du moins dans la matinée, on va se promener, soit en barque sur la mer, soit à âne à travers les landes, et ces deux genres de promenade, si divers, offrent un charme égal; puis on rentre chez soi mourant de faim et de fatigue.

Hier la mer était si belle et si calme qu'elle semblait un grand lac d'un vert charmant; aussi nous sommes parties avec notre grand-père et M. Darley, pour faire sur elle une promenade au loin, — car l'aimable ami de mon grand-père est venu nous rejoindre ici, — et nous causions et nous riions avec une gaieté des plus vives, quand tout à coup notre barque éprouva un choc si violent que nous fûmes presque tous renversés subitement.

— Ah ! nous venons de toucher le rocher de la fée *Ondine*,

dit M. Darley en se relevant pour aller voir si notre barque n'avait pas éprouvé de dommage.

Et quand il se fut rassuré à ce sujet, il revint vers nous et nous dit en riant :

— C'est qu'elle est fort traîtresse, la belle fée des mers, et je me méfie toujours de ceux ou de celles qui attirent les passants, même pour les éprouver.

— Il y a sans doute là-dessus une légende, demanda mon grand-père en souriant ; eh bien ! si cela est, ce serait le vrai moment de nous la raconter.

Nous joignîmes nos instances à cette demande du bon grand-père, et son excellent ami ayant bien voulu nous satisfaire, je m'empresse de transcrire ici son récit pour ne pas l'oublier.

LA LÉGENDE DU PÊCHEUR

Autrefois, le petit port de Saint-Nazaire n'était habité que par de pauvres pêcheurs, qui n'existaient qu'à l'aide du produit de leur pêche. C'étaient de vrais chrétiens, craignant Dieu, mais pourtant ils vivaient en bonne intelligence avec les esprits et les fées qui avaient établi leur domicile en cet endroit.

Or, parmi tous ces pêcheurs, le beau Pelpok était le plus aimé, et il eût été aussi le plus heureux, si la jolie Yvonne, sa femme, lui avait donné un bel enfant ; mais depuis six ans qu'ils étaient mariés ils n'étaient encore qu'eux tout seuls pour habiter leur chaumière.

Or, un jour, Yvonne, qui éprouvait un grand chagrin de cette solitude, était en pèlerinage pour faire un vœu à Notre-Dame-d'Auray, quand Pelpok, qui se trouvait bien plus seul encore depuis le départ de sa gente compagne, déserta tout à fait sa demeure pour vivre durant le jour sur la mer, et durant la nuit sur ses bords, jusqu'au retour de la chère absente.

Une nuit donc qu'il s'était étendu de tout son long sur le sable derrière un rocher, et pendant que la lune brillait au

ciel dans son plus bel éclat, il ne fut pas médiocrement surpris de voir sortir de la mer une quantité prodigieuse de phoques, lesquels phoques ayant ôté leur peau, comme on fait d'un paletot qui vous gêne, montrèrent à Pelpok de jeunes seigneurs et de belles dames aussi richement vêtus que s'ils avaient été conviés à un bal de cour chez le roi.

Et quand toutes ces peaux furent jetées en tas derrière la pierre où, de l'autre côté, se trouvait couché le pêcheur, les beaux messieurs et les belles dames se mirent à danser toutes sortes de danses étranges au son d'une musique aussi brillante que bizarre qui sortait du fond de la mer.

Au moment où les danses semblaient le plus animées, deux jeunes femmes s'en détachèrent avec mystère et, s'approchant de la pierre près de laquelle les enveloppes des phoques avaient été déposées :

— Tu es sûre que celle-ci est celle d'Ondine ?... fit l'une d'elles en voyant la peau que sa compagne venait de ramasser et tenait entre ses doigts.

— J'en suis certaine! répliqua celle-ci, et je me venge...

Et, tout en parlant ainsi, la méchante lança cette peau de l'autre côté de la pierre, et cela avec tant d'adresse qu'elle tomba étendue sur le pêcheur.

Puis les deux jeunes femmes se mirent à courir, pour reprendre leur place dans la danse.

On comprend facilement que le sommeil s'était enfui bien loin de Pelpok et qu'il regardait avec une grande curiosité ce singulier spectacle.

Or la danse dura longtemps encore, puis à la première lueur du jour tous s'élancèrent avec empressement vers la pierre, reprirent leur peau de phoque, s'en enveloppèrent et se précipitèrent au fond des eaux.

Une jeune et belle femme, seule entre tous, n'avait pas retrouvé son enveloppe humide et s'en arrachait les cheveux de désespoir.

Le pêcheur comprit que cette dame était celle qu'on appelait Ondine.

— Ma peau... ma peau!... s'écriait-elle en se tordant les mains; hélas!... si je ne la retrouve pas, je suis perdue... je vais mourir...

— Ne vous affligez pas, madame, la voici, fit Pelpok en se levant et en tendant la peau de phoque à la dame éplorée.

Celle-ci s'en empara vivement, s'en enveloppa avec rapidité, et sans mot dire s'élança à son tour dans la mer.

— J'aurais mérité tout au moins un merci, se dit le pêcheur avec un léger dépit.

— Merci, Pelpok, fit entendre une voix douce sortant du fond des mers et qui semblait répondre à cette pensée; tu viens de me rendre un grand service, et tu t'en trouveras bien, car la fée Ondine n'est point une ingrate. Adieu; reviens ici à minuit la nuit prochaine, tu seras content de moi...

Et tout rentra dans le silence.

— Bien sûr que j'ai rêvé ce que je crois avoir vu... se dit notre pêcheur en marchant à grands pas pour se réchauffer; c'est égal, il est tout de même bien drôle, mon rêve... S'il pouvait au moins m'annoncer que la pêche sera bonne! Hier je n'ai rien pris et aujourd'hui il vient ici des marchands de poisson de Nantes... je voudrais bien pourtant pouvoir donner un joli présent à ma bonne Yvonne, quand elle sera de retour de son pieux pèlerinage.

Et, tout en se parlant ainsi à lui-même, Pelpok alla détacher sa barque et commença à se mettre au travail.

Ce qu'il pêcha de poissons de tous genres est une chose vraiment fabuleuse et difficile à croire. Soles, maquereaux, raies et merlans semblaient sauter à l'envi au fond de sa nacelle, qui bientôt devint si chargée qu'elle semblait menacer de s'engloutir.

— Ouais !... est-ce que Mme Ondine ne serait pas de moitié dans ma pêche ?... se dit le pêcheur tout surpris, car je n'ai jamais vu chose pareille. Je n'aurais donc pas rêvé toutes ces drôleries de l'autre nuit ?...

Et la vente de son poisson fut si bonne que jamais, en effet, notre homme n'avait possédé une somme aussi ronde.

— Demain, se dit-il, j'irai à Nantes, afin d'acheter une croix d'or pour Yvonne ; en attendant, nous verrons minuit si tout cela est une réalité ou un rêve.

Et comme il était très-fatigué, sans attendre la nuit, Pelpok alla se coucher derrière la pierre où il se mettait d'ordinaire, et bientôt il tomba dans un profond sommeil.

Il se réveilla au tintement de l'horloge du village qui sonnait minuit, plus fortement, crut-il, qu'elle ne le faisait d'ordinaire.

— J'ai fait un bon somme, murmura-t-il en se frottant les yeux ; mais, par exemple, cette fois je n'ai pas plus vu de phoques et de fées qu'il n'y en a sur ma main.

— Me voilà !... dit tout à coup près de lui une voix au timbre doux et mélodieux ; est-ce que je me suis fait attendre ?...

Et aussitôt il vit apparaître la jolie dame à laquelle il avait rendu sa peau de phoque la nuit dernière.

— Je suis la fée Ondine, dit-elle, celle qui a la toute-

puissance sur ce bras de mer, et dont le rocher, caché à fleur d'eau, attire les barques et les engloutit ou les sauve selon mon bon plaisir, et cela sans appel. Aussi ai-je des ennemies et des envieuses; ainsi deux roches, mes voisines, aspirent à me remplacer, et c'est l'une d'elles qui, sans ton bon secours, serait parvenue la nuit dernière à me perdre.

« Tous les cent ans, continua la belle fée, nous sommes condamnés, nous, les puissants génies de la mer, à rester enfermés pendant un mois dans une affreuse peau de phoque qu'il ne nous est possible de quitter que durant une seule nuit, et encore si le ciel est pur et la lune brillante ; mais si au premier rayon du jour nous n'avons pas repris notre laide enveloppe pour y continuer notre pénitence nous sommes rayés des esprits bienheureux et nous mourons pour toujours !...

« Tu vois, Pelpok, quel service immense tu m'as rendu, ajouta-t-elle; et comme cette nuit, au premier coup de minuit, le mois de pénitence finissant, j'ai repris ma puissance, dis-moi ce que tu désires et tes vœux seront remplis. Veux-tu de l'or?... des diamants?... des richesses?...

L'honnête pêcheur secoua la tête avec dédain.

— Tout cela ne me tente pas, madame la fée, dit-il, et si le bon Dieu daignait m'accorder la santé et celle de ma femme Yvonne, je serais le plus heureux des hommes, surtout si nous avions un bel enfant pour nous soigner et nous chérir.

— Cet enfant, tu l'auras, interrompit aussitôt l'aimable fée ; ce sera un beau garçon dont je veux être la marraine. Appelle-moi donc le jour de sa naissance, et je viendrai ; en attendant, ta pêche sera toujours bonne et ton cœur toujours content.

Puis, après avoir prononcé ces mots, la belle dame bondit comme une chèvre et se lança dans la mer, au grand ébahissement du pêcheur.

Le jour même, Pelpok alla à Mantes; il en rapporta une superbe croix d'or, et au retour d'Yvonne il la rendit bien heureuse et par son présent et par la nouvelle qu'il lui raconta de la promesse de la fée...

Promesse qui se réalisa sans retard, car neuf mois après un beau et gros garçon faisait entendre ses premiers vagissements dans la chaumière des heureux époux.

Pelpok alla aussitôt sur le bord de la mer appeler la fée Ondine. Elle vint, comme elle le lui avait promis, pour servir de marraine au nouveau-né qu'elle appela Ondin, et auquel elle assura sa protection et son appui s'il savait s'en rendre digne.

Ainsi que devait être le filleul d'une fée, Ondin devint beau comme le jour, son esprit était plein d'intelligence et ses petites façons remplies de gentillesse; aussi, comme ses parents, qui en étaient affolés, lui passaient toutes ses fantaisies et trouvaient charmants ses caprices, il devint bientôt le petit garçon le plus insupportable du pays.

D'abord ses faibles parents n'y prirent pas garde, accusant de jalousie les voisins qui cherchaient à leur faire ouvrir les yeux sur les défauts de leur enfant chéri; mais enfin le mal se montra si grand qu'il fallut pourtant bien y voir clair, et le désespoir qu'ils éprouvèrent en s'apercevant que ni prières ni remontrances ne pouvaient ramener au bien l'incorrigible Ondin les conduisit promptement tous les deux au tombeau.

Mais avant que de s'éteindre à son tour Pelpok appela son fils près de lui.

— C'est toi qui causes notre mort, à ta mère et à moi, cruel enfant, lui dit-il d'une voix faible et pleine de tendresse encore ; que Dieu te le pardonne comme je le fais du fond du cœur, et répande sur tous tes jours la bénédiction que je te donne en ce moment ; mais il ne le fera que si tu t'amendes, Ondin, car si tu restes paresseux et débauché comme tu l'es devenu, il te rejettera loin de lui. Et jusqu'à ta marraine aussi qui t'abandonne! car je l'ai suppliée en vain de se montrer à toi afin de te corriger de tes méchants défauts, elle s'est toujours refusée à mes instances.

« — Quand Ondin se repentira de ses fautes, qu'il m'appelle à son aide et je viendrai ; mais jusque-là il ne me verra jamais, » m'a-t-elle toujours répondu avec une inébranlable fermeté.

« Rappelle-toi donc cette parole, mon fils, et si jamais un danger sérieux te menace, fais un acte de contrition en appelant ta marraine à ton aide, et aussitôt elle viendra. »

Et, après avoir achevé ces mots, le bon Pelpok s'endormit pour toujours du sommeil du juste.

Ondin pleura d'abord son père et sa mère qu'il aimait au fond du cœur ; mais bientôt, ses camarades l'entraînant et ses mauvais penchants reprenant le dessus, il redevint ce qu'il avait été avant que le malheur ne fût venu l'atteindre, un véritable vaurien.

Aussi, loin d'augmenter par son travail la petite fortune que lui avait laissée son père, il se trouva un jour à la veille de voir tout vendre chez lui, sa modeste chaumière et même sa barque de pêcheur.

Car, par une fatalité étrange, Ondin, qui n'allait, c'est vrai, que fort rarement à la pêche, n'attrapait jamais le moindre fretin les jours où enfin il se décidait à travailler,

tandis que les barques des autres revenaient toutes chargées de poissons.

Un matin donc où, tristement assis sur le bord de la mer, il déplorait ses misères, sans s'en avouer coupable pourtant, il vit accourir vers lui une jeune fille, les pieds nus, toute vêtue de blanc, qui, les cheveux épars et les yeux ruisselants de larmes, portait les traces du plus violent désespoir.

— Monsieur... monsieur... lui criait-elle, est-ce à vous, la petite barque que je vois là-bas se balancer sous le vent?...

— Oui, mademoiselle, répondit Ondin fort surpris de cette apparition étrange.

— Alors, vite, vite! venez me conduire au rocher de la fée Ondine; il faut que je m'y rende sur l'heure, ou je suis perdue... exclama-t-elle en courant vers la barque pour en donner l'exemple à Ondin.

Le jeune pêcheur la suivit en effet, et quand ils furent tous les deux placés dans la nacelle qui s'élança rapidement sur les eaux, la jeune fille, plus calme, recommença à parler ainsi :

— Vous me rendez un immense service, monsieur, car sans vous je serais perdue. Je suis une des nymphes de la fée Ondine, et c'est malgré sa défense expresse que je suis venue sur la terre. Notre maîtresse, la fée, est absente en ce moment, elle ne doit être de retour qu'au lever du soleil; mais si je ne suis pas arrivée au palais avant elle, elle m'en défendra l'entrée et me transformera en rocher pour me punir de ma désobéissance.

— Une si grave punition pour une première faute!... s'écria Ondin.

— Hélas! ce n'est pas une première faute, dit tristement la jeune nymphe, et j'ai déjà été sévèrement grondée et punie pour la même chose. Tenez, voyez mes pieds et mes mains, ils sont couverts de nacre, — c'est pour cela qu'on me nomme Coquille, — nacre qui a poussé ainsi pour me rappeler les recommandations de la fée.

Et tout en parlant ainsi, la jolie Coquille montra à Ondin ses pieds mignons et ses mains d'albâtre qui en effet étaient entièrement recouverts d'une belle nacre de perle tout irisée; puis, ayant cessé de parler, elle alla s'asseoir tout au bout de la barque, et, rejetant la tête en arrière, elle laissa flotter ses longs cheveux sur l'eau tout en chantant d'une façon très-mélodieuse.

— Que faites-vous là, mademoiselle Coquille?... s'écria Ondin avec effroi; mais prenez-y donc garde... vous allez vous noyer... c'est sûr!

— Sois tranquille, mon ami... je m'occupe de toi... je pêche... fit la jolie petite nymphe en souriant.

Et, comme pour joindre une preuve à ses paroles, elle sortit de l'eau sa longue chevelure, la pressa entre ses mains de nacre et en fit sortir une quantité prodigieuse de poissons de toutes les grosseurs et de toutes les espèces.

— Il faut bien que je te paye mon passage, ajouta-t-elle; mais redouble de courage, car j'entrevois le soleil là-bas à l'horizon et le rocher de la fée Ondine est encore bien loin de nous... Rame donc, mon beau pêcheur, et pendant ce temps je vais continuer à remplir ta barque.

Mais au lieu de continuer à ramer, ainsi que le lui recommandait Coquille avec tant d'instances, Ondin laissait flotter les rames sur l'eau, car une bien mauvaise pensée venait de se glisser dans son cœur.

— Si tu pouvais garder la gentille Coquille avec toi, tu serais riche, lui murmurait-elle doucement, et riche sans avoir la peine de travailler, encore !...

La jeune fille s'aperçut avec effroi du ralentissement de la barque.

— Ondin !... Ondin !... s'écria-t-elle, regarde le soleil qui commence à se montrer et marche vite, ou je suis perdue...

Le jeune pêcheur secoua la tête avec résolution.

— Nous n'atteindrons jamais le rocher dans le temps voulu, dit-il ; le plus simple est donc de le fuir, au contraire ; vous viendrez avec moi, nous nous mariérons et vous serez infiniment plus heureuse d'être une jolie petite pêcheuse bretonne, non-seulement que d'être rocher, mais encore que d'être une des filles de la fée pour habiter avec les poissons dans la mer.

— Misérable !... exclama Coquille en se redressant pâle et frémissante, peux-tu me faire une aussi honteuse proposition?... Marche... marche vite, ou sois maudit.

— Je ne marcherai ni vite ni doucement, car je ne marcherai pas du tout ! s'écria Ondin en rejetant les rames dans le fond de la barque; et, se croisant les bras, il regarda Coquille d'un air de défi.

La jeune fille espéra alors l'attendrir par ses larmes, et, se jetant à ses pieds, elle lui dit à travers les sanglots les plus déchirants :

— Pourquoi voulez-vous me perdre, Ondin? quel mal vous ai-je donc fait pour que vous désiriez ainsi la mort de la pauvre Coquille?

— Ce n'est pas votre mort que je désire, ma mie, fit brutalement le pêcheur pour empêcher l'émotion de le gagner,

mais bien votre vie et surtout votre personne, car vous êtes la plus adroite pêcheuse que je connaisse...

— Homme lâche... égoïste... et sans cœur... sois maudit... sois maudit!... s'écria alors la jeune fille qui vit que toute espérance était perdue pour elle.

Et, s'élançant vers le fond de la barque, elle se précipita dans les flots.

Ondin, furieux de voir lui échapper sa proie, courut après elle pour la retenir, mais il était trop tard... une mèche seule de sa blonde chevelure lui restait encore entre les mains.

Alors, retenant vivement ses cheveux qui pouvaient lui faire retrouver Coquille, pensait-il, il se jeta après elle dans la mer pour la reprendre ; mais plus il nageait, plus les cheveux qu'il tenait augmentaient de force et de volume, et quand enfin, effrayé de ne pas revoir la jeune fille et de sentir ses membres se raidir et lui refuser leur service, il voulut remonter à la surface de l'eau et regagner sa barque, il s'aperçut avec désespoir et terreur que ces cheveux maudits le retenaient prisonnier et l'entraînaient vers le fond du gouffre.

Alors avec la peur lui vint le repentir.

— Mon Dieu... mon Dieu, je suis coupable! s'écria-t-il; mais ayez pitié de moi dans votre miséricorde, et vous, fée Ondine, ma marraine, sauvez-moi!...

Comme il venait de prononcer ces dernières paroles, il se sentit entraîner encore un peu plus vite et tout à coup il se trouva à l'entrée d'une belle grotte en cristal de roche ornée de plus de richesses que jamais il n'en avait pu rêver : l'or, les perles, les diamants, les pierreries y étaient aussi abondants que les cailloux, jetant mille feux divers sous ses

yeux éblouis ; et comme il restait en contemplation devant ces trésors, il fut surpris de voir s'avancer vers lui une dame d'une merveilleuse beauté, mais dont l'aspect sévère le glaça de terreur.

— Tu m'as appelée à ton aide, et, grâce au bon souvenir que je conserve de ton père, je t'ai secouru, lui dit-elle froidement. Je suis la fée Ondine. Parle... que me veux-tu ?...

Le coupable Ondin sentit sa conscience se réveiller en présence de sa protectrice si justement irritée contre lui ; aussi, n'écoutant plus que son repentir, il se jeta aux pieds de la fée en élevant vers elle des mains suppliantes et en s'écriant à travers ses sanglots :

— Grâce !... grâce !...

— Ne l'as-tu pas obtenue, ta grâce... puisque tu es ici ?... reprit la reine toujours avec la même sévérité.

Mais en laissant entrer le remords dans son cœur le pêcheur en avait chassé l'égoïsme ; aussi répondit-il d'une voix suppliante :

— Ce n'est pas pour moi, madame, que j'invoque votre pardon, car je suis coupable, je dois être puni ; c'est juste. Mais j'implore la grâce de la pauvre Coquille que j'ai si cruellement perdue !...

— Coquille aussi était coupable, interrompit Ondine. Mais cette fois sa voix avait moins de sévérité, car la prière de son protégé partait d'une pensée généreuse.

— Je le sais, madame, fit Ondin tristement ; mais sans ma froide méchanceté, sans mon avarice insatiable, elle n'eût pas été punie. C'est donc moi seul qui suis l'auteur de sa ruine.

Et comme le jeune pêcheur vit que la fée paraissait s'attendrir, il redoubla l'ardeur de sa demande.

— Par le souvenir de mon pauvre père, ô ma puissante marraine, ne me refusez pas, disait-il d'une voix suppliante, et s'il faut que l'un de nous soit puni, prenez-moi à la place de Coquille... je suis mille fois plus coupable qu'elle... rendez-lui la vie et ôtez-moi l'existence que vous m'avez si généreusement accordée.

— Ce bon mouvement qui sort de ton cœur me touche malgré moi, je l'avoue, répondit la fée, les yeux humides de larmes causées par l'émotion. Je rendrai donc la vie à Coquille; mais seulement si tu te montres digne, autrement que par tes paroles, que je change une fois en ta faveur les lois immuables que j'ai établies dans mon royaume. — Voici une branche de jonc marin, ajouta-t-elle en cassant un rameau sur un des arbrisseaux qui serpentaient autour des colonnes en porphyre qui soutenaient un des côtés de la grotte, où se jouaient dans des cages en fils de perles fines et de corail les plus jolis oiseaux du monde, et l'offrant à Ondin. Avec cela, lui dit-elle, tu pourras retrouver Coquille, car ce rameau te donne le pouvoir de visiter à ton gré le fond des mers avec autant de liberté que tu te promènes sur la terre. Seulement, je te préviens que si tu l'emploies à tout autre chose qu'à la recherche de celle que tu pleures, il perdra son pouvoir, et immédiatement après ta sortie de l'eau il aura disparu. En outre, toute mauvaise action que tu commettras t'éloignera du but de tes recherches...

« Adieu, Ondin, rends-toi digne de ma protection et tu la retrouveras, car ce qui m'éloignait de toi c'étaient tes fautes... »

Et après avoir parlé ainsi, la jolie fée toucha de son doigt de neige le jeune pêcheur toujours agenouillé devant elle...

Alors, Ondin se réveilla et se retrouva couché tranquillement dans son lit.

— Quel singulier rêve est venu troubler mon sommeil! dit-il en se frottant les yeux pour se mieux réveiller encore! Mais le jour se jouant à travers les volets mal clos de la fenêtre, il resta frappé de stupeur en voyant sur son lit la branche de jonc marin que la fée lui avait donnée dans la grotte merveilleuse.

— Bonté du ciel!... mon rêve était donc une réalité!... exclama-t-il avec tristesse, car l'approche de la mort avait guéri son cœur de l'égoïsme et de l'orgueil; et j'ai causé la perte de la pauvre fille qui s'était confiée à moi avec un si généreux abandon... Eh bien! réparons notre faute, ajouta-t-il avec résolution, mettons-nous à sa recherche, et dussé-je y perdre la vie, que je lui rende l'existence et je mourrai content...

Fort de cette résolution, Ondin s'élança hors de son lit, fit une rapide toilette, et après avoir fermé sa chaumière dont il mit la clef dans sa poche, il commença son voyage aventureux.

D'abord il parcourut les côtes, car malgré la puissance qu'il savait être attachée au rameau magique qu'il portait sur lui, il n'osait pas encore trop s'aventurer dans la mer. Mais il avait beau frapper chaque rocher de sa plante enchantée, rien ne sortait de cette enveloppe de pierre, et l'écho seul lui renvoyait le nom de Coquille, qu'il prononçait avec énergie.

Alors il fallut bien se décider à visiter les abîmes des mers.

— Ma marraine, je me confie à vous!... fit Ondin tout tremblant en se précipitant tête baissée dans les flots.

Mais sa joie fut aussi grande que sa surprise, quand, au

lieu des suffocations que le meilleur plongeur éprouve toujours au fond de l'eau, il sentit sa poitrine respirer aussi librement que dans l'air, et qu'il se retrouva debout sur ses pieds, foulant une mousse plus moelleuse que les meilleurs tapis.

Un troupeau de veaux marins paissait paisiblement en ces lieux, tandis qu'un jeune dauphin, qui leur servait de berger, sans doute, jouait au palet avec un petit baleineau éloigné en ce moment de sa mère.

La présence d'un étranger qui leur semblait si bizarre les arrêta tout à coup dans leur jeu.

— Aimables habitants de ce pays, vous ne connaîtriez pas par hasard un nouveau rocher sorti depuis peu de la mer?... leur demanda poliment Ondin.

Mais au lieu de lui répondre, le jeune dauphin nagea vite vers son troupeau, et le petit baleineau donna un si violent coup de queue que tout tourbillonna dans la mer, et qu'il fit chavirer une pauvre barque de pêcheur qui, par malheur, passait sur cet endroit dans le même instant.

— Voilà une singulière façon de répondre aux gens... fit le pêcheur en haussant les épaules de pitié... on n'est pas bien élevé dans ce pays, il me semble; mais c'est égal, continuons nos recherches. Ce serait trop beau si j'arrivais tout d'un coup à retrouver la pauvre Coquille; il faut bien qu'elle et moi nous fassions quelque temps de pénitence.

Réconforté par cette pensée, Ondin continua ses recherches.

Il arriva dans un endroit où une grande quantité de syrènes portant les plus jolies figures de jeunes filles qui se puissent voir, belles têtes malheureusement accompagnées d'une longue queue de poisson pour terminer leur corps,

organisaient un concert. Là, toutes les rivalités étaient en jeu : chacune voulait pour elle les plus charmants motifs, les morceaux les mieux faits pour attirer le succès ; en un mot, l'harmonie n'existait pas du tout entre elles.

Ondin se prit à sourire.

— Il paraît, se dit-il, que les petites passions féminines sont partout les mêmes, et que si les lieux varient, les prétentions ne changent pas...

A ce moment il avisa une gentille syrène qui, sans doute, avait du chagrin, car elle se tenait dans un coin toute seulette et essuyait légèrement avec le bout de sa queue ses beaux yeux remplis de larmes.

— Est-ce qu'on vous a fait quelque misère, mademoiselle ? lui demanda-t-il avec intérêt.

La jolie syrène jeta un regard surpris sur le jeune pêcheur.

— Qui es-tu donc? ô toi qui t'intéresses à la pauvre Écaillette, exclama-t-elle d'une voix si mélodieuse qu'Ondin crut entendre les accords d'une harpe éolienne.

— Je suis un habitant de la terre protégé par la reine Ondine, répondit le jeune homme aussi doucement qu'il lui fut possible, tant sa voix lui paraissait aigre et criarde auprès de celle qu'il venait d'entendre ; et je suis malheureux, c'est vous dire combien je prends de part à votre peine...

— Tu es bon alors, interrompit la jeune syrène en jetant un doux regard sur Ondin, c'est dommage que ta nature soit si incomplète... Hélas ! pourquoi le ciel t'a-t-il refusé des nageoires et des écailles ; tu pourrais devenir mon chevalier et défendre ma cause. Écoute la triste histoire de mes douleurs, et tu partageras les regrets que j'éprouve de ne pas

te voir le pouvoir de soutenir les droits de la malheureuse Écaillette.

« J'étais première chanteuse de notre reine et recherchée et accueillie par les fées les plus en faveur, les tritons les mieux en cour; je jouissais tranquillement de ma fortune et de ma gloire, quand, ô jour mille fois maudit!... il arrive du fond de n'importe quelle mer une petite syrène... et quelle syrène, mon Dieu!... peu d'écailles... une queue pas plus longue que la main... en un mot, une ébauche plutôt qu'une créature. Eh bien! cette espèce fit tant et si bien de ses nageoires qu'elle arriva par ses intrigues et l'aide d'un vieux triton, premier ministre de notre reine, à se faire entendre par notre souveraine, à se faire applaudir par la cour, enfin à me détrôner!... Tu comprends facilement ma fureur!... Je voulais donc en appeler au public sous-marin pour reprendre une éclatante revanche sur les injustices des courtisans; mais, tentative vaine!... mes sœurs elles-mêmes me repoussent; elles viennent de donner les premiers soli à ma rivale dans le concert que nous organisons. Et cela, crois-le bien, naïf habitant de la terre, non parce qu'on lui reconnaît plus de talent qu'à moi... mais, au contraire, parce qu'on sent sa faiblesse et qu'on pense pouvoir plus facilement la vaincre!... »

Ondin, fort peu attendri par cette orgueilleuse douleur, s'efforça néanmoins de trouver dans son esprit quelques paroles consolatrices; mais il le fit si froidement, que la vaniteuse Écaillette s'en trouva formalisée.

— Tu te mets donc contre moi, toi aussi, laid avorton, indigne de l'honneur d'être un habitant de la mer!... s'écria la syrène avec la même voix charmante qu'elle avait raconté ses chagrins. Va trouver les sots qui te ressemblent, et puis-

sent les requins te dévorer pour t'apprendre à connaître ce qui est beau de ce qui est faux !...

— Vous êtes une méchante fille, avec votre queue de poisson ! interrompit Ondin dans un vif accès de colère, et, de plus, une sotte orgueilleuse qui croyez que tout le monde s'occupe de vous ; et que m'importe à moi que vous chantiez bien ou mal, qu'on vous applaudisse ou qu'on vous siffle !... je vous le demande un peu ? Je cherche Coquille, et je ne suis qu'un niais d'avoir voulu vous consoler.

Après avoir parlé ainsi, Ondin s'éloigna avec humeur sans entendre la réponse que lui faisait Écaillette ; car, en ce moment, le concert commençait avec accompagnement de cornets de petits tritons, ce qui faisait une mélodie charmante.

— Décidément, se disait-il en continuant sa route, si les habitants de la terre ne valent rien, les habitants des mers ne valent pas davantage...

Au même moment un énorme requin s'avança vers lui en ouvrant ses affreuses mâchoires d'une façon si terrible que le pauvre Ondin remonta vivement se cacher derrière un rocher, afin de se soustraire au danger qui le menaçait.

Comme sans s'en apercevoir le jeune pêcheur avait beaucoup marché dans le fond de la mer, il s'aperçut, aussitôt qu'il ouvrit les yeux et qu'il se fut assis sur le sable qui couvrait le rivage, qu'il se trouvait dans un pays lui étant complétement inconnu. Les hommes étaient plus grands et les femmes plus petites que sur les côtes de la Bretagne ; on eût dit un assemblage de géants et de nains.

Ondin les regardait avec surprise et se demandait comment il serait reçu par ces gens si disparates, quand une petite habitante de ce singulier pays s'étant approchée de

lui, lui adressa ces mots avec bonté et dans le plus pur breton du monde :

— Que faites-vous en ce lieu, jeune étranger? êtes-vous donc tombé de la lune? car on ne peut pas arriver autrement chez nous, puisque l'entrée de notre pays est défendue par des précipices infranchissables.

— Vous vous trompez de côté, ma petite amie, répondit Ondin en souriant, car si je ne viens pas d'en haut, je viens d'en bas; je sors de la mer...

— Tiens, vous n'êtes pas mouillé?... interrompit la petite personne en passant avec familiarité sa main sur les habits du jeune pêcheur qui, effectivement, étaient aussi secs que s'il les eût sortis à l'instant de son armoire.

— Laissez-moi donc tranquille avec vos familiarités, fit Ondin en se levant et détournant ainsi l'attention de la curieuse à laquelle il ne voulait pas apprendre le pouvoir que lui avait donné sa marraine la fée; et bien lui en prit, car, à ce moment, un héraut d'armes fit entendre, avec accompagnement de fanfares, les paroles suivantes :

« Habitants et habitantes de ce pays, salut.

« Le roi, votre illustre souverain, roi si puissant que le soleil se lève pour l'éclairer, que la lune se montre pour le charmer, que les fleurs fleurissent pour l'embaumer, que la nature entière n'a été créée que pour lui, en un mot, éprouve en ce moment un chagrin que l'un de vous peut consoler. Hier, comme il se promenait en barque sur la mer, et qu'il occupait ses loisirs à jouer avec une bague qu'il porte toujours au doigt, bague qui pour lui est sans prix, l'anneau léger roula, bondit et s'élança dans la mer.

Que le meilleur plongeur aille donc la chercher au fond des abîmes où elle repose, et notre roi récompensera d'abord par sa reconnaissance, puis par une somme d'argent considérable, l'homme assez heureux pour lui rapporter sa bague bien-aimée. »

— Tiens, tiens, tiens! se dit notre ami Ondin, voici une occasion de faire fortune; ma foi, j'ai bien payé ma faute en courant ainsi après Coquille, et par mer et par terre, sans la rencontrer. Ma marraine m'a prévenu que mon roseau ne me servira plus après l'avoir employé à autre chose qu'à sa recherche. Eh bien, tant pis, je retournerai dans mon pays avec mes écus et je ne m'approcherai plus de la mer, dans la crainte d'un nouvel accident.

Et, en se parlant ainsi, Ondin se disposait à courir après le hérault pour s'offrir à tenter l'entreprise; mais aussitôt sa conscience murmura faiblement :

— C'est bien mal!... disait-elle, la malheureuse que tu as perdue restera donc éternellement rocher sans espoir de retour à la vie?... Puis, que pensera de toi la belle fée Ondine!... D'ailleurs, ne seras-tu pas condamné à rester toujours dans ce pays où tu ne connais personne, et dont, si l'entrée est défendue par des précipices, la sortie ne doit pas être plus commode. A quoi te servira alors ta richesse... la richesse offre-t-elle d'autre plaisir que celui de secourir ses amis?

Cette dernière pensée arrêta le jeune pêcheur dans son élan.

— Je ne commettrai pas cette mauvaise action, se dit-il alors, et je continuerai mes recherches pour sauver la pauvre fille que mon égoïsme a perdue.

— C'est bien, Ondin ! dit une voix douce qui sortit du fond de la mer. Et le jeune homme se sentit tout heureux de cette première victoire qu'il venait de remporter sur ses mauvais instincts.

Aussi, pour ne pas se laisser reprendre par son désir vénal de gagner la riche récompense promise par le roi, et cela aux dépens du salut de l'infortunée Coquille, il se précipita de nouveau dans la mer pour recommencer ses recherches.

Cette fois, il tomba sur une grosse baleine qui marchait à pleines nageoires et qui l'emporta, sans s'en apercevoir, avec elle, bien loin du pays où il venait d'aborder ; mais, tout à coup, l'énorme cétacé ayant fait un bond terrible pour se défaire d'un harpon qui venait de lui être lancé, fit rouler l'aventureux pêcheur dans un flot d'écume et de sang jusqu'aux dernières profondeurs d'un endroit désert, couvert de coquillages et de débris appartenant à la terre ; c'était sans doute le fond d'un des écueils de cette mer dangereuse.

De l'or, de l'argent, du fer, des monnaies de toutes sortes se trouvaient pêle-mêle avec des morceaux de vaisseaux brisés et des ossements humains.

— Pauvres gens qui avaient confié leur vie et leur fortune à l'inconstance des flots, se dit tristement Ondin ; quelle terrible mort les attendait ici... pas une mère, pas un ami pour leur fermer les yeux... Oh ! que l'amour du lucre est souvent fatal aux hommes...

Ces réflexions mélancoliques achevées, et un dernier regret donné aux malheureux qui reposaient ainsi sans sépulture, le jeune pêcheur remplit ses poches de ces belles pièces d'or qui se trouvaient abandonnées sur le sable de ce gouffre profond.

— Cela n'appartient plus à personne ; je ne fais donc pas une mauvaise action, murmura-il pour interroger sa conscience ; et, comme elle ne lui répondait rien, il pensa être en paix avec elle et continua sa récolte ; mais quand il voulut remonter à la surface de l'eau, ses poches étaient si lourdes qu'elles le retinrent, malgré tous ses efforts, attaché au sol de la mer.

— Décidément, fit Ondin en rejetant son or d'un air de mauvaise humeur, ma marraine ne veut pas que je fasse fortune...

— C'est que l'argent acquis par le travail est le seul qui profite et rende heureux, répondit la même voix harmonieuse qu'il avait souvent entendue... Mais courage, ajouta-t-elle, continue à te corriger de tes défauts et la prospérité viendra avec la vertu.

Réconforté par ces paroles consolantes, mais n'en laissant pas moins échapper un léger soupir de regret vers l'or qu'il abandonnait ainsi, Ondin, ne voyant aucun rocher dans cet endroit désert, et, par conséquent, aucun espoir de retrouver Coquille, retourna encore une fois sur la terre pour visiter les côtes de ce lieu qui lui était tout à fait inconnu.

Le pays était délicieux, et notre aventurier y eût trouvé sans doute un charme extrême, si le premier objet qui se présenta à lui n'eût pas aussitôt rempli son âme d'une sympathique douleur.

C'était une femme, jeune encore et fort belle, qui, les cheveux épars et toute couverte de larmes, marchait à grands pas en se tordant les bras de désespoir et criant d'une voix entrecoupée par ses sanglots :

— Mon fils !... mon enfant !... qui me le rendra, mon Dieu !

Ondin, le cœur tristement ému, s'approcha de l'infortunée pour lui demander le sujet de sa peine cruelle.

— Hélas! s'écria la malheureuse mère en redoublant ses larmes, mon fils jouait tout à l'heure sur la rive, et, s'étant imprudemment approché de la mer, il vient de disparaître sous les flots. Je suis pauvre, je n'ai rien à donner à celui qui me sauvera mon enfant, aussi, vous le voyez, personne ne vient à mon aide; et je n'ai plus qu'une ressource, celle de me précipiter dans cette mer cruelle et d'y mourir avec lui...

— Espérez, pauvre femme... fit le pêcheur attendri, je vais essayer de sauver votre enfant.

Et sans réfléchir que cette action lui arrachait le pouvoir accordé par la fée, tout à l'inspiration généreuse de son cœur, Ondin rentra dans les eaux pour y chercher le petit imprudent qui, sans lui, allait y périr.

Il le rapporta avec bonheur à sa mère éplorée qui se jeta à ses genoux et les baigna de larmes; mais celles-ci étaient douces, car la joie les faisait couler.

L'enfant reprenait difficilement ses sens pourtant.

— Portons-le sur cette pointe de rocher qui se montre à fleur d'eau, dit Ondin, afin que nous puissions facilement lui baigner les tempes et les joues; et, en parlant ainsi, le pêcheur reprenant entre ses bras le joli petit être qu'il venait de sauver d'une façon si miraculeuse, alla le déposer à l'endroit qu'il avait indiqué.

Quelques instants après, l'enfant ouvrit les yeux, appela sa mère, et, se jetant dans les bras de celle-ci en pleurant :

— J'ai froid, maman, dit-il, j'ai bien froid... et ses petites dents claquaient les unes contre les autres.

Alors, sans songer même à remercier son bienfaiteur, la

pauvre mère prit son enfant, l'enveloppa dans ses jupes et se mit à courir rapidement vers sa maison, n'ayant qu'une pensée : celle de le déshabiller de ses vêtements humides et de le coucher dans un bon lit bien bassiné et bien chaud, afin de le sécher et de le réchauffer tout à la fois.

Quand Ondin se trouva seul, sans éprouver pourtant aucun regret pour la bonne action qu'il venait de faire, il commença à songer aux conséquences terribles qu'elle avait entraînées avec elle. Il se trouvait isolé, sans argent, dans un pays inconnu ; mais, comme je vous l'ai dit, l'égoïsme avait disparu de son cœur, aussi ce fut bien moins à lui qu'il pensa qu'à la jeune infortunée dont il avait causé la perte.

— Pauvre Coquille! exclama-t-il dans un profond soupir.

— Qui m'appelle? répondit une douce voix qui paraissait venir du fond de la mer; et le rocher s'étant entr'ouvert, la jeune nymphe en sortit tout en se frottant les yeux comme si elle venait d'être arrachée à un profond sommeil...

— Mais nous sommes arrivés... fit M. Darley au moment où la barque touchait la rive. Vous vous chargerez donc chacune de la conclusion de ma légende. Je vous livre Ondine, Ondin et Coquille par-dessus le marché.

— C'est cela, dit mon grand-père en voyant nos mines piteuses; la fée rapporta les deux jeunes gens à Saint-Nazaire, les fit riches, les maria, et ils eurent beaucoup d'enfants.

Nous nous prîmes à rire, et nous rentrâmes gaiement au logis.

SUITE DES SOUVENIRS DE GERMAINE

Deux événements ont marqué la journée d'aujourd'hui.

Maxime est arrivé ce matin, il vient d'Angleterre, pays sur lequel il nous a donné de fort curieux détails ; puis, ce soir, il m'est arrivé la chose du monde la plus désagréable.

Je commencerai par le second de ces incidents, car il faut toujours se débarrasser promptement de ce qui ennuie, d'autant qu'il y a de ma faute dans cet ennui, et que c'est une confession qu'il me faut faire.

Donc, ce soir, nous nous nous étions tous rendus au salon du Casino. On devait y faire de la musique d'amateurs. Une jeune personne entre autres, ressemblant un peu à la mouche du coche, et comme teint et comme animation, me parut se poser en reine de la fête, fête qui était organisée au profit des pauvres, charitable manteau sous lequel se cachent toujours les petites vanités féminines. Donc, la jeune fille en question se donnait une peine extrême pour faire de l'effet, ce dont nous nous amusions fort, mes cousines et moi ; moi surtout, il faut bien l'avouer, je m'en moquais du meilleur de mon cœur.

Derrière nous se trouvaient des jeunes gens qui semblaient s'amuser de nos lazzis, car ils riaient entre eux d'une façon très-bruyante, ce qui nous mit en verve de plus belle, et les feux roulants se succédèrent sans interruption.

Nous étions donc fort enchantées de nous-mêmes, quand un de nos voisins, s'étant penché vers nous, laissa tomber de ses lèvres ces paroles terribles, accompagnées d'un rire des plus narquois :

— Je vous demande grâce pour ma pauvre sœur, mesdemoiselles ; car de cette jeune fille si noire, si laide, si mal fagotée et si ridicule, j'ai le bonheur d'être le frère ; et je dis le bonheur, puisqu'elle compense bien par ses belles et nobles qualités les défauts dont vous la gratifiez si peu charitablement depuis une heure, défauts, je l'avoue, que j'avais ignorés jusqu'à ce jour.

La foudre serait tombée devant nous que nous n'eussions pas été plus frappées de stupeur qu'en entendant notre jeune voisin parler ainsi, d'autant que nous ne pouvions pas quitter nos places pour le fuir, et que, durant tout le reste du concert, dans des rires étouffés et dans des paroles prises au vol nous comprenions fort bien qu'ils se moquaient de nous à leur tour.

Que faire ? Dévorer notre dépit, notre honte et notre embarras, c'était le seul parti qu'il y avait à prendre, et c'est celui que nous prîmes.

Enfin, la musique étant achevée, et chacun quittant sa place, nous pûmes faire comme les autres et nous éloigner de cet endroit maudit ! ce que nous fîmes avec d'autant plus d'empressement que l'orchestre jouait les premières mesures d'une jolie polka, et que nous espérions chasser, à l'aide de la danse, les diables bleus qui papillonnaient encore dans

nos esprits comme souvenir de l'heure terrible que nous venions de passer.

Mais hélas! nous comptions sans notre hôte! et nous eûmes beau étaler notre toilette et nos grâces aux yeux de tous avec l'intention de prendre un danseur dans nos filets, notre pêche fut nulle! Les jeunes gens affectaient de s'arrêter près de nous, comme s'ils allaient nous prier, puis tout d'un coup ils s'éloignaient en riant et allaient inviter d'autres jeunes filles.

La position n'était, en vérité, pas tolérable ; aussi fûmes-nous fort enchantées quand notre grand-père vint nous dire sévèrement qu'il était plus que temps de nous retirer.

Nous obéîmes aussitôt, et nous le suivions sans mot dire, car nous avions découvert sans peine que son front était chargé d'orage; mais tout à coup il s'arrêta sur la jetée, et se retournant vers nous :

— Voulez-vous bien me dire, mesdemoiselles, fit-il brusquement, quelle nouvelle sottise vous avez faite?... sottise qui a si fort mécontenté contre vous que vous avez été mises en quarantaine par les jeunes gens? Vous avez dû vous en apercevoir...

— Comment, en quarantaine!... qu'est-ce que c'est que cela? interrompit avec un dédain superbe la fière Louise de Montluçon.

— Parbleu! c'est ce que vous n'avez que trop vu, ma très-chère, répondit mon grand-père sur le même ton : les jeunes gens se donnent le mot pour priver du plaisir de la danse celles qu'ils condamnent; ainsi personne ne vient les inviter. Ne faisiez-vous pas tapisserie forcée, je vous le demande?

Notre embarras avoua la vérité de ce dire, et, sur les

instances réitérées de mon grand-père, je fis une confession entière de nos torts.

Alors il nous gronda pour tout de bon.

— Mais vous ne savez donc pas, nous dit-il, que la bonté est le premier charme d'une femme! et qui dit bonté dit indulgence et charité. Le monde rit quelquefois, j'en conviens, des sarcasmes tombés d'une jolie bouche; mais combien il s'en venge cruellement ensuite!... La femme moqueuse n'a pas d'amis : chacun la redoute, la fuit, et, il faut le dire, la méprise; car attaquer les gens par derrière est toujours une lâcheté, et oseriez-vous leur dire en face ce que vous dites loin d'eux?

« La jeune fille dont vous avez ri n'était point ridicule pourtant; sa peau était trop brune peut-être, mais une grande fraîcheur contrebalançait ce léger défaut, qui n'en est pas un, d'ailleurs, aux yeux de tout le monde; elle avait, au contraire, de la grâce et de la gentillesse; et, je vais mettre le doigt sur la plaie, vous n'en avez plaisanté ainsi que parce qu'elle vous inspirait un sentiment d'envie, rien de plus...

— Oh! grand-père! oh! monsieur! nous récriâmes-nous toutes les trois.

— Oui, mesdemoiselles, oui, reprit le cher vieillard, elle vous inspirait de l'envie, parce qu'elle se faisait admirer. Hélas! le cœur humain est ainsi fait, que l'envie, ce sentiment si bas et si honteux, s'y cache sous toutes les formes. Ainsi, si l'on veut être vrai avec soi-même, on s'avouera que les personnes dont on se moque hautement sont presque toujours celles dont on jalouse tout bas soit la position, soit les talents...

— Eh bien! non, certainement, je n'étais pas jalouse de

cette petite moricaude!... interrompit Blanche derechef; mais aussi pourquoi faisait-elle tant d'embarras?... Si elle était restée modestement à sa place, bien certainement nous ne serions pas allées l'y chercher.

— Vous dites là une chose juste, Blanche, quoique vous la disiez avec une aigreur qui ne vous justifie en aucune façon, répondit notre bon grand-père. Cette jeune fille a eu tort de se donner ainsi en spectacle, car « qui sort des rangs sert de but » ; ce n'est que trop vrai toujours, et une jeune personne doit avoir la modestie de s'effacer sans cesse, et, de même que la violette cachée sous l'herbe ne se découvre qu'à cause de son suave parfum, ses qualités seules doivent lui donner la place qu'elle n'atteindra jamais par ses efforts.

« Mais, ajouta-t-il, est-ce une raison parce que cette jeune fille était blâmable pour que vous le devinssiez aussi!... Allons! fit-il plus affectueusement au moment où nous touchions le seuil de la porte, allez vous coucher, et que cette petite leçon vous serve pour vous prouver que le premier charme aux yeux du monde est la bonté; car ni vos jolies toilettes ni vos jolis minois n'ont jamais pu parvenir à amener à merci les insolents danseurs qui vous avaient mises en quarantaine pour punir vos sarcasmes... »

Nous avouâmes nos torts et nous allâmes nous coucher, bien décidées, moi du moins, à ne jamais me laisser prendre dans un guêpier semblable, toutes les jeunes filles que je verrai fussent-elles plus laides et plus noires que le diable; car il me semblera toujours sentir une demi-douzaine de leurs frères à mes côtés.

Maintenant je passe au chapitre anglais de Maxime, afin de changer mes idées avant de me coucher, car sans cela je rêverais durant toute la nuit quarantaine... puisque qua-

rantaine il y a. Et ce serait un nouveau supplice dont je veux me préserver :

Mon cousin nous a raconté des choses fort curieuses, non-seulement sur son voyage, mais surtout sur le caractère particulier de nos voisins d'outre-Manche, et je veux m'efforcer d'écrire ici, comme extrait, tout ce que j'ai pu retenir de sa conversation.

« Les Anglais ont deux existences bien distinctes, celle de la ville et celle de la campagne. A la ville, tout est étiquette et cérémonie; à la campagne, ils écoutent leur cœur et laissent l'essor à leur âme. A Londres donc, — « le temps est la monnaie, » — c'est le premier article du code; aux champs, par contre, ils vivent doucement et sans se préoccuper si l'heure marche ou s'arrête. Ils ont un sentiment profond des beautés de la nature; ils sont vivement sensibles aux charmes de la campagne et aiment avec passion les plaisirs et les occupations champêtres. Ce goût paraît né en eux, car, même les habitants des villes, ceux qui ont vu le jour et qui ont été élevés au milieu des murailles en briques et dans le fracas des rues, contractent facilement les habitudes de la campagne, et font preuve d'un instinct singulier pour les occupations qu'elle offre. Le marchand le plus humble possède une retraite agréable dans le voisinage de Londres, et il montre souvent autant de zèle et d'orgueil à disposer élégamment son parterre et à cultiver ses fruits qu'à diriger sa maison et à réussir dans son commerce.

« Le grand négociant, le banquier, en un mot tous ces hommes d'argent, si jaloux de leurs richesses, oublient aussi, ou du moins font trêve à leurs soucis incessants devant la verdure si fraîche de leurs grandes prairies, ou sous les épais ombrages de leurs arbres séculaires.

« Ceux qui voient les Anglais seulement à la ville sont disposés à se former une opinion peu favorable de leur caractère social ; car ils leur paraissent froids, guindés, toujours soucieux et rêveurs.

« Mais, à la campagne, ils redeviennent eux-mêmes ; ils quittent joyeusement l'habit du comptoir, rejettent les formalités de l'étiquette, les insipides civilités de la ville, et se dépouillent d'une réserve glacée pour se livrer à une gaieté franche et sincère. Aussi le goût que les Anglais mettent dans la culture de leurs terres et dans le jardinage n'a pas encore été égalé.

« Il n'y a pas de spectacle plus imposant que la magnificence d'un parc anglais : de vastes prairies y étendent au loin leurs superbes tapis de verdure, et sont semées çà et là de groupes d'arbres gigantesques qui élèvent leurs riches colonnades de feuillage. On y admire la beauté des bosquets et des clairières au milieu des bois, tandis que de nombreux troupeaux de daims les traversent en silence, que le lièvre craintif s'élance en bondissant vers son gîte, et que le faisan prend lourdement et bruyamment son vol dans les airs. Plus loin, un ruisseau, tout en murmurant, va se répandre dans un lac de cristal qui réfléchit tout à la fois les arbres doucement agités par la brise et les arbrisseaux qui l'entourent immobiles, tandis que la truite glisse tranquillement au milieu de ses eaux limpides, sans se préoccuper d'un faune ou d'un satyre cachés sous une mousse humide, et qui tous deux habitent ces bords ; car il y a de tout dans un parc anglais !... et la campagne de ce pays a une physionomie qui diffère entièrement de la nôtre.

« Ainsi une grande partie de l'Angleterre, qui est plate et unie, serait insipide et monotone, sans le charme avec

lequel elle est semée de châteaux et de cottages, de parcs et de jardins. Chaque ferme même présente un tableau; partout il y a des fleurs; et comme les chemins, tracés avec art, forment des détours continuels, que la vue est coupée partout et sans cesse par des haies vives et des bosquets charmants, l'œil voit avec plaisir la succession perpétuelle de ces coquets paysages dont le charme est vraiment enchanteur.

« Puis la vieille église, d'une architecture gothique, avec son portail bas et massif, sa tour antique, ses fenêtres en ogive ornées de vitraux aux diverses couleurs, embellit encore ce panorama déjà si beau. »

Mais Maxime a joint à cette description de ces lieux charmants une aventure qui montre bien mieux que des paroles combien il a raison de dire que les Anglais forment des hommes bien différents aux champs ou à la ville.

Cette aventure lui fut contée par le vieux marchand chez lequel il est allé passer un mois.

« A la fin du siècle dernier, lui dit celui-ci, mon père, qui m'avait envoyé à Londres pour y faire mes études, m'avait aussi adressé à un gros négociant de la Cité, master Somers, l'homme le plus rigide et le plus froid des quatre parties du monde; il est vrai de dire que j'étais arrivé chez lui en plein hiver, au moment où livré tout entier à son commerce, il ne découvrait pas le plus petit coin de son âme sous son enveloppe de marchand.

« Masters Somers était vieux, veuf et sans enfants, ce qui lui avait fait prendre depuis longtemps tout l'égoïsme des célibataires et des vieillards; aussi ses nom breux commis tremblaient-ils au moindre froncement de ses épais sourcils, et vous comprenez facilemenent que, jeune et nou-

veau venu dans la maison, non-seulement je pris, mais j'exagérai encore cette terreur.

« Un matin, c'était au mois de mai, je crois, mon patron me fit appeler, et, me regardant avec un sourire, qui, par sa nouveauté, me parut fort étrange :

« — Monsieur Daniel, me dit-il, je pars ce soir pour aller passer deux ou trois jours à mon cottage de Kew. Voulez-vous y venir avec moi ?

« Je saluai pour toute réponse, et à la nuit tombante, nous nous mîmes en route.

« Le pays était charmant, et, le lendemain, comme master Somers était, ainsi que moi, catholique, et que ce lendemain était un dimanche, nous partîmes tous les deux pour aller entendre la messe dans le bourg le plus voisin, et, tout en marchant, j'examinais avec une extrême surprise la figure de mon patron, qui me semblait complétement transformée. Il était plus jeune, plus frais, enfin c'était un changement complet dont son esprit se ressentait également, car je ne l'avais jamais connu ni aussi parleur ni aussi gai.

« Après la messe, il s'arrêta sur la place du village, et, interpellant les uns et les autres, il leur demandait de leurs nouvelles avec bonté, quand tout à coup il avisa une femme vêtue de deuil avec trois petits enfants.

« — C'est toi, Maggy !... exclama-t-il en l'appelant du geste ; et ton mari, comment va-t-il ?... ajouta-t-il tout en caressant les marmots.

« — Il va bien, hélas ! car il est là-haut !... » répondit la pauvre femme ; puis elle cacha sa tête dans ses mains et éclata en sanglots.

« Master Somers se détourna pour cacher ses yeux humides.

« — Hum!... hum!... fit-il en toussant maladroitement; et pourquoi n'es-tu pas venue me trouver?...

« — A Londres!... exclama la veuve; hélas! qui peut vous parler dans ce noir pays?...

« — C'est vrai!... murmura en souriant le marchand; mais aujourd'hui, viens avec moi. »

« Et il entraîna la veuve et les trois enfants à sa suite; puis, tout en marchant, il me raconta la triste histoire de ces infortunés.

« Williams Slipp, habitant de ce village, avait épousé Maggy, sa voisine, et vivait honnêtement de son travail, quand plusieurs enfants, arrivés en peu de temps, une mauvaise année, la maladie et la mort de sa mère, le plongèrent dans le besoin. Alors il eut la malheureuse pensée de travailler au service d'un bac destiné au passage d'une rivière voisine, et il n'y avait pas longtemps qu'il exerçait cet état, quand il fut pris par la presse et entraîné loin de son village et de sa famille, pour aller servir sur mer comme matelot de l'État.

« La pauvre Maggy apprit avec désespoir cette terrible nouvelle; mais, ne pouvant rien pour sauver son époux, elle se confia à Dieu, et travailla jour et nuit pour nourrir ses trois petits enfants.

« Un an après ce terrible événement, comme Maggy était un jour occupée tristement dans sa pauvre demeure, un étranger se présenta devant elle; il était habillé en marin; pâle, maigre, il semblait rongé par la maladie et la misère.

« En le voyant, elle jeta un cri terrible; puis elle s'élança à son cou.

« — Williams!... mon Williams!... » s'écria-t-elle en pleurant cette fois, non de douleur, mais de joie.

« Mais, hélas! combien elle fut de courte durée cette joie! Williams, qui s'était jeté sur le grabat où sa pauvre femme avait passé tant de nuits sans dormir, ne s'en releva plus.

« Une maladie de langueur était venue le miner loin des siens, maladie causée par la douleur de cette séparation cruelle ; aussi, quand le vaisseau, à bord duquel il servait, revint sur les côtes de sa patrie, il s'était sauvé, et, pâle, mourant, se cachant le jour et marchant la nuit, il s'était enfin traîné défaillant jusqu'à la maison qui renfermait les chers objets de sa tendresse ; mais une fois arrivé, ses forces l'avaient complétement abandonné, et le mal reprit son empire.

« Quand master Somers était venu durant l'automne dernier, il avait été voir souvent le mourant, lui envoyant ou lui apportant sans cesse de l'argent ou une foule de choses utiles et agréables.

« — J'aurais dû penser à eux cet hiver!... murmura-t-il comme conclusion de son récit, tout en se grattant la tête d'un air mécontent.

« — Et que comptez-vous faire maintenant pour ces braves gens, monsieur?... hasardai-je avec timidité.

« — Eh bien! je les prendrai avec moi ; je suis seul, j'élèverai ces pauvres enfants... ça me fera une famille... je ne serai plus isolé ainsi...

« — Alors vous quitterez votre maison de Londres pour en prendre une plus grande? fis-je tout attendri ; car...

« — Qui vous parle de Londres ; interrompit master Somers avec impatience.

« Je veux une famille ici ; mais là-bas, je n'ai pas le temps!... »

Voilà un trait bien caractéristique ! cet homme qui ne retrouve son cœur qu'en plein air ! Il paraît qu'ils sont tous comme cela, les Anglais ! Ce doit être alors, quand on les voit chez eux, un bien singulier peuple ; mais sur le continent ils ne montrent plus que leurs qualités, et ils en ont beaucoup.

UN VOYAGE A ROME

Nous avons éprouvé une terreur si grande et une inquiétude si vive durant le mois qui vient de s'écouler, que *mes souvenirs* ont été oubliés, tant mon cœur était rempli de ses peines.

Notre bon grand-père a été attaqué subitement sous nos yeux de ce mal affreux qui peut vous enlever en quelques instants à ceux qui vous aiment; et sans l'admirable présence d'esprit de madame Thérèse, nous eussions été frappées par ce malheur immense.

Sans cesse elle me répétait avant cet incident, et je riais de ses avis avec mon étourderie ordinaire :

— Il faut apprendre à soigner les malades, Germaine; il doit y avoir de la sœur de charité dans la femme que Dieu destine à être épouse et mère, car sa mission sera de soulager ceux qui souffriront autour d'elle; aussi je me sens le cœur triste quand je vois tous les jours ces jeunes filles sans courage qui s'évanouissent devant un blessé, au lieu de le secourir. Il y a de l'égoïsme et de la lâcheté dans une semblable conduite...

A ces paroles je me récriais vivement, prétendant qu'on

n'était pas la maîtresse de ses impressions... qu'on ne s'évanouissait pas pour son plaisir... et je joignais les unes aux autres une foule de raisons dans le même genre.

Alors madame Thérèse haussait légèrement les épaules en souriant.

— On doit savoir assez maîtriser ses impressions pour rester maîtresse de soi-même, me répondit-elle bientôt, et c'est peu à peu qu'on s'habitue à avoir ce courage moral qui est une des principales qualités des femmes. Ainsi, dès l'enfance, quand on voit une de ses petites amies se couper, se piquer, s'égratigner, au lieu de pousser des cris et de se cacher les yeux sous prétexte que la vue du sang vous fait horreur, il faut, au contraire, se roidir contre son impression, secourir l'enfant, bassiner sa petite plaie avec de l'eau fraîche. L'on se rend ainsi un très-grand service à toutes deux : à lui, en lui portant secours; à soi-même, en apprenant à soulager ceux qui souffrent et à envisager le mal, sinon de sang-froid, au moins avec courage; car, je vous le répète, le courage est non-seulement une qualité, mais encore et surtout un immense besoin pour nous, dont la mission sur cette terre est de souffrir et de consoler.

Puis, pour mettre en pratique ses conseils, ma bonne gouvernante me conduisait avec elle porter des secours aux malades pauvres, soit dans les greniers de Paris, soit dans les chaumières du village.

Et je remercie Dieu du plus profond de mon cœur d'avoir suivi les leçons et l'exemple que me donnait madame Thérèse, puisque j'ai pu l'aider, non-seulement à secourir, mais, je le crois fermement, à sauver la vie du bon vieillard qui nous est si cher; car nous habitions trop loin de la ville pour que l'aide du docteur ait pu nous venir à point.

Un jour, comme nous sortions de table après le dîner, mon grand-père se plaignit d'un violent mal de tête; puis tout à coup sa figure devint fort rouge, et il tomba dans une espèce de sommeil étrange.

Madame Thérèse, qui le considérait attentivement depuis un instant, m'entraîna tout à coup dans l'embrasure d'une fenêtre, et, sans la moindre préparation, elle me dit d'une voix brève et saccadée :

— Rassemblez tout votre courage, Germaine, car nous en avons besoin : votre grand-père est sous le coup d'une attaque d'apoplexie...

Et comme elle vit que je devenais affreusement pâle :

— Appelez Dieu à votre aide et il vous soutiendra, me dit-elle; car *il faut*, et elle appuya fortement sur ce mot, que vous m'aidiez, ou tout sera perdu. Montez vite à la lingerie chercher les sangsues, que vous me descendrez sur-le-champ... prenez en même temps la farine de moutarde, et dépêchez-vous...

Et sur le geste impérieux qu'elle joignit à ces paroles, j'obéis machinalement, puisque je ne me sentais pas même la force de penser.

Elle, pendant ce temps, appela les domestiques, fit courir les uns pour chercher le médecin, ordonna de déshabiller le malade, de l'étendre, de lui frictionner fortement les jambes et les cuisses; puis, quand je revins, nous appliquâmes les sangsues, nous mîmes des sinapismes, enfin, les secours furent si bien entendus et exécutés si proprement que, quand le docteur arriva, il déclara notre cher malade hors de danger.

En effet, la connaissance commençait à lui revenir heureusement, car je me sentais à bout de mes forces, et quand

je lui vis ouvrir les yeux, je tombai à moitié pâmée dans les bras de mon excellente gouvernante, qui me pressa tendrement sur son cœur, en me disant :

— Pleurez, maintenant, ma fille; pleurez, cela vous fera du bien. Vous pouvez vous appartenir, maintenant; votre tâche est remplie, laissez donc la nature reprendre ses droits; mais, comme consolation, dites-vous que sans votre courageux secours je n'aurais pas pu atteindre mon but, ainsi que c'est à vous que votre vénérable grand-père doit la vie.

Douces paroles qui me remplissaient l'âme d'un immense bonheur; car, en effet, moi seule j'avais aidé activement madame Thérèse... les domestiques ayant tous perdu la tête, et bourdonnant et criant sans arriver à rien; tandis que Blanche avait dû être emportée hors de la chambre, étant tombée elle-même dans une violente attaque de nerfs, et que Louise pleurait et tremblait d'une façon déplorable.

Ces bonnes paroles de ma gouvernante me redonnèrent donc des forces et du courage, d'autant que ma conscience s'était mise de moitié avec elle pour me dire la même chose. Aussi me redressant vivement et essuyant mes yeux avec une résolution dont je ne me serais jamais cru capable jusque-là :

— Que dois-je faire maintenant? demandai-je à madame Thérèse.

— Rester auprès de notre cher malade avec un visage souriant, afin de lui cacher l'inquiétude qu'il vient de nous causer, me répondit-elle aussitôt : les malades cherchent, avec une curiosité terrible, à deviner la gravité de leur état dans les yeux de ceux qui les aiment, et l'impression qu'ils n'éprouvent que trop souvent en lisant leur arrêt, car toutes

les femmes n'ont pas cette énergie héroïque de faire sourire leurs regards et leurs lèvres quand leur cœur est gonflé de larmes, peut entraîner les plus graves rechutes. Rendez-vous donc courageusement maîtresse de vous, Germaine; montrez à votre grand-père un gai visage, afin d'éloigner de lui toute triste pensée, et vous verrez que le mieux marchera à grand pas.

En ce moment, notre malade bien-aimé m'appelait d'une voix faible :

— Germaine!... Germaine!... me demandait-il avec une certaine inquiétude vague, qu'est-ce donc qu'il m'est arrivé?

Je refoulai aussitôt mes larmes jusqu'au plus profond de mon cœur, et m'élançant vers lui le sourire aux lèvres :

— Ce qu'il y a? cher bon papa, répondis-je en riant; il y a que vous nous avez fait une peur terrible : vous avez eu un étourdissement, et madame Thérèse vous a mis des sangsues par précaution...

Un soupir de soulagement s'échappa de sa poitrine en m'entendant parler ainsi d'une façon dégagée.

— Je craignais que le mal ne fût plus grand, fit-il en souriant à son tour. Eh bien! si ce n'est que cela, laisse-moi dormir, car je suis très-fatigué.

Madame Thérèse me fit vivement un signe négatif que je compris aussitôt.

— Du tout... du tout... m'écriai-je, on ne dort pas comme ça quand on est aimable et qu'on se trouve en compagnie d'une petite fille qui vous aime et qui a quelque chose à vous raconter.

Et je me mis à lui inventer je ne sais quelle histoire sur son garde et sur ses voisins, histoire qui éveilla assez sa

curiosité pour qu'il m'écoutât avec intérêt, car il est fort jaloux de son gibier, et un lièvre et des perdreaux jouaient un très-grand rôle au milieu de mon conte.

En ce moment, le docteur entra dans le salon.

— Quel bon vent vous amène ce soir au château?... monsieur Dubois, m'écriai-je, en m'élançant vers lui et lui serrant la main d'une façon fort significative, justement mon grand-père vient d'être indisposé il y a quelques instants, et je suis enchantée que vous puissiez le voir, afin de nous dire s'il est tout à fait remis maintenant.

Le bon M. Dubois joua aussi on ne peut mieux son rôle, feignit d'être passé devant la porte par hasard et d'être entré seulement par politesse; parla longuement du malade qu'il venait de visiter, tout en observant très-attentivement la figure de mon grand-père, lui prit le bras tout en riant, causa quelques instants avec lui, lui fit à haute voix une ordonnance des plus insignifiantes, puis, quand il s'éloigna, comme naturellement je le reconduisais jusqu'au perron sous un semblant de politesse, il nous dit vivement, à ma gouvernante et à moi :

— Le cher monsieur a été attaqué si violemment, que, sans vos soins éclairés, je serais arrivé trop tard... Le danger est complétement passé maintenant, laissez-le se reposer; mais ne le perdez pas de vue un seul instant dans la crainte d'une rechute. Si elle n'a pas lieu avant quarante-huit heures, et c'est ce que j'espère, nous sommes complétement les maîtres de la situation, et nous ferons voyager le malade, qui reprendra alors bientôt sa santé.

Et, Dieu en soit béni! la rechute n'ayant, en effet, pas eu lieu, mon bon grand-père s'est décidé à faire le voyage d'Italie en emmenant avec lui ses deux sœurs de charité,

comme il nous appelle madame Thérèse et moi, qui avons été ses garde-malades.

Blanche et Louise sont donc retournées chacune chez elle à leur grand déplaisir, car un aussi joli voyage que celui-ci leur semblait déjà rempli de charmes, quand il n'était encore qu'en perspective.

— Vous le voyez, Germaine, me dit ma bonne gouvernante en me faisant remarquer le dépit de mes cousines. On trouve presque toujours sa récompense quand on fait bien : vous avez montré un grand courage, et il vous en advient un grand plaisir, en dehors du bonheur que vous devez éprouver, à vous dire que vous avez sauvé une vie qui vous est si chère !... J'espère que cela vous servira de leçon pour l'avenir, mon enfant, et que vous vous souviendrez qu'il faut se dompter soi-même pour prendre le courage dont on a toujours besoin devant un danger quel qu'il soit. Car, ou le danger est réel, et une présence d'esprit énergique peut seule parvenir à nous sauver nous-même ou ceux qui nous touchent, si c'est eux que le péril menace ; ou le danger ne gît que dans notre imagination, et trembler devant lui est alors une lâcheté insigne qui ne peut jamais mener à rien de bien. Dans l'un et l'autre cas, vous le voyez, il faut envisager de sang-froid les choses pour s'en rendre maître, au lieu de s'en faire ou l'esclave ou la victime.

Et je me suis sérieusement promis de mettre toujours en pratique ces bons conseils dont je me suis déjà si bien trouvée.

Quand notre cher malade s'est senti assez fort pour pouvoir voyager sans danger, nous nous sommes mis en route. Nous avons été d'abord tout directement à Marseille par le chemin de fer ; là nous nous sommes reposés deux jours,

puis nous avons pris passage sur le *Mont-Gibello*, beau vapeur napolitain qui nous a conduits directement à *Civita-Vecchia*.

Je n'ai pas eu un seul instant le mal de mer, et ni mon grand-père ni ma gouvernante n'en ont été atteints non plus. Il est vrai que la Méditerranée semblait transformée en un beau lac aux eaux d'azur : de petites vagues légères murmuraient seules autour du navire, contre lequel elles venaient se briser; aussi nous avons passé la journée tout entière assis sur le pont, pour respirer la douce brise qui se jouait sur la surface de l'onde azurée.

Vue du port, *Civita-Vecchia* paraît triste : on ne découvre pour tout panorama que des remparts et une forteresse, sur lesquels brillent et nos soldats et notre glorieux drapeau français. Mais nous n' avons pas eu le temps de voir si l'intérieur de la ville répondait à son enveloppe, car nous avons pris aussitôt le chemin de fer pour nous rendre à Rome.

Rome!... que de choses sont renfermées dans ce nom!... et quelle plume il faudrait pour tracer ici les merveilles que cette cité antique, la première du monde, porte en son sein! Que de souvenirs glorieux dans cette ville des rois, des Césars, des consuls, des empereurs et des papes!... Aussi la mienne ne sachant pas s'élever à cette hauteur, j'essayerai seulement de retracer ici quelques souvenirs contemporains où se reflètent les mœurs, les habitudes, la vie, les plaisirs préférés du peuple romain de nos jours.

Le peuple romain conserve encore dans ses usages les goûts des anciens *quirites*. (Je dois ces détails scientifiques à mon grand-père.) Seulement la civilisation moderne, et surtout son frottement constant avec tous les peuples du

monde, ont changé en lui certaines choses qui tenaient trop de la forte nature des vieux Latins. Toutefois le caractère et les dispositions de ce peuple l'excitent toujours à imiter ses devanciers antiques; ainsi il y a quelques années à peine, que le plaisir favori des Romains était d'assister avec leurs femmes et les enfants à la chasse du taureau dans une arène consacrée à cet usage, et plus le taureau, harcelé, devenait furieux, plus était grande la joie des assistants. Les hommes battaient des mains avec frénésie, les femmes jetaient des rubans rouges dans l'arène pour exciter plus encore la bête furieuse, les petits enfants mêmes poussaient des cris féroces pour aider de toute leur force leur mère à irriter le terrible animal.

Le pape Léon XII défendit ces spectacles comme un reste de l'ancienne barbarie, plus propre à développer dans le peuple le goût du crime que celui de la vertu, et il eut raison, il me semble. Pourtant on murmura d'abord, et cela assez fort; mais peu à peu cette colère s'éteignit, et l'arène consacrée aux taureaux finit par devenir un amphithéâtre où les jeunes gens, certains jours de fête, s'exercent à la lutte, et cela à la grande joie du public, qui oublia totalement les taureaux regrettés, et éprouva autant d'enthousiasme pour ces modernes gladiateurs qu'il en avait eu jadis pour leurs devanciers cornus. C'est toujours et partout un grand enfant que le peuple!...

Pourtant, dans cette circonstance, son enthousiasme est justifié par la grâce autant que par l'adresse avec lesquelles ces admirables lutteurs soutiennent à la force du poignet la gloire des gladiateurs antiques, qu'ils cherchent et surtout qu'ils parviennent à imiter.

Tous ces jeunes athlètes sont de haute taille, élancés et

robustes ; on dirait de beaux chênes qui s'élèvent majestueusement dans les airs ; aussi, malgré le danger que ces luttes peuvent entraîner avec elles, le spectateur a le cœur tranquille, car il ne voit que la beauté du tableau et non le péril qu'il cache.

Un homme est posé en équilibre sur chacune des épaules de ces lutteurs, et ces hommes ils les soutiennent avec autant de facilité que nos Parisiennes peuvent en avoir à porter une écharpe de gaze. Cependant les deux hommes supportés sur les épaules de l'athlète portent chacun un homme à bras tendu, et chacun de ces quatre hommes jette en l'air et ressaisit au vol, avec une adresse sans pareille, deux, quatre ou même six oranges, qui voltigent avec une rapidité incroyable, et font le plus charmant effet du monde ; tandis que d'autres lutteurs se forment en groupes, se roulent en cerceaux, se nouent et se dénouent avec une agilité, une souplesse, des poses et des effets qui rappellent, dit-on, les luttes antiques dans les cirques et dans les arènes de la Rome des Césars. Seulement les luttes modernes sont plus civilisées, et l'on ne combat jamais jusqu'à ce que la mort s'ensuive.

Les Romains aiment également avec passion les exercices équestres ; en un mot, ces descendants des vainqueurs du monde portent une ardeur sans pareille dans tous les jeux qui demandent de l'audace et de l'agilité. Ainsi ils ont, comme chez nous, des écuyers adroits qui courent au galop debout sur deux chevaux accouplés, qui galopent la tête en bas et les pieds en l'air, qui sautent à travers des obstacles ; mais, chez eux, ces sauts et ces obstacles doivent toujours offrir des dangers au vaincu. Ainsi, au lieu de sauter à travers un grand rond de papier plus ou moins

glacé, ils doivent se précipiter, en galopant, au-dessus d'un arc formé avec des pointes de grosses lances, et, quand ils le franchissent, ce qui, Dieu merci, arrive presque toujours, des battements de mains, expression d'une joie frénétique, saluent leur succès.

Le théâtre offre aussi un grand charme à ce peuple poétique et dont l'imagination est si ardente. Mais ce ne sont point là, comme en France, les fades confidences d'un jeune premier et d'une jeune première qui finissent par s'épouser au dernier acte, ni les crimes hideux de nos mélodrames, qui captivent l'attention des spectateurs ; ce sont leurs anciens poëtes qu'ils ne se lassent pas d'admirer. Ainsi on joue en patois *romanesca* tantôt *la Jérusalem délivrée*, tantôt le *Roland furieux*, et les auditeurs attentifs, les yeux brillants, les lèvres frémissantes, prennent aussi vivement parti les uns pour Astolphe, les autres pour Bradamante, et celui-ci pour Renaud, que s'ils assistaient vraiment à la lutte de ces anciens preux.

— Je parie une *fiasque* (une bouteille) que Roland terrassera Feragus! s'écrie un *Transtéverin* en montrant le poing aux spectateurs.

— Et moi je soutiens le contraire ! exclame un voisin de celui-ci, qu'à son costume on reconnaît pour un pêcheur, tout en sortant de sa poche un couteau bien affilé.

Puis tous deux se regardent d'abord comme deux coqs prêts à combattre ; mais peu à peu l'intérêt qu'ils prennent à la pièce leur fait si bien oublier leurs griefs particuliers, que souvent ils sortent bras dessus bras dessous pour pleurer ou se réjouir ensemble du triomphe de celui auquel ils se sont si vivement intéressés.

Cependant une grave difficulté s'était présentée au chef

de l'Église quand la chaire de saint Pierre s'éleva sur le trône des Césars :

Comment conserver à Rome ses antiquités païennes?

Comment laisser debout ce paganisme de pierre et de marbre devant tous ces fronts inclinés? et cependant les briser, ces beaux débris, ces arcs de triomphe qui rappellent tant de gloire et de génie, ces autels, ces portiques, ces colonnes élevées à Jupiter Tonnant, à la Paix, à la Guerre, aux empereurs païens; joncher la terre romaine de ces souvenirs réduits en poussière, n'était-ce pas tuer Rome?

Alors le christianisme s'est dressé de toute la grandeur de l'église de saint Pierre en face du paganisme mutilé, et, comme faisaient les Scipion et les César, il l'a traîné ainsi qu'un esclave à son char.

Sur les édifices construits par les païens, le christianisme a planté sa croix et il y a posé ses dômes religieux. Alors les temples impies sont devenus des temples saints, et les portiques régénérés ont veillé comme des sentinelles immortelles à la garde de la religion du Christ. Cette pensée est vraiment belle et grande!...

Le Forum, le Capitole, la Roche Tarpéienne, le Colisée, tous ces géants de marbre et de pierre, on croit les voir grands encore dans leur tombe, et ce ne sont pourtant que colonnes brisées, débris de portiques, monceaux de pierres noircies et mutilées, contre lesquels les pâtres romains se couchent pour dormir. Mais l'antiquité jette un si glorieux reflet sur ces débris, que l'on reste saisi d'admiration devant eux.

L'arc de Constantin, qui touche presque au Colisée, arc qui fut élevé à Constantin par le Sénat et le peuple romain pour éterniser la mémoire des victoires que cet empereur remporta sur Maxence et sur Licinius, est un des souvenirs

les mieux conservés de la Rome antique. Il a servi de modèle à l'arc de triomphe de l'Étoile, et notre contrefaçon serait assez exacte si elle était moins jeune. Mais il faut espérer que les siècles se chargeront de la corriger de ce défaut.

Je ne parlerai pas de la basilique de Saint-Pierre, qui fait l'admiration du monde entier et l'immortel sujet des récits des voyageurs ; on l'a si souvent rencontrée dans les livres, qu'on croit l'avoir vue même sans être allé à Rome ; et il n'appartient qu'à la ville de Rome d'avoir dans ses murs une semblable église... Qu'on prenne toutes celles de Paris, qu'on les renferme dans une seule enceinte, qu'on change leurs pierres en marbre, en mosaïque et en porphyre ; que leurs statues deviennent de merveilleuses sculptures en marbre le plus beau, et on n'approchera pas encore de l'étendue et de la magnificence de cette basilique superbe qui domine tout le monde chrétien de sa croix élevée dans les airs. Comme la pensée religieuse s'élève et grandit sous cette immense coupole qui couvre les tombeaux des papes, et sous laquelle les hommes agenouillés semblent à peine des grains de sable sur le rivage de la mer !... C'est plus que de l'admiration que l'on éprouve, c'est une foi et une fierté catholique en voyant que le temple dédié au pêcheur de Génézareth est devenu la plus grande merveille du monde...

Mais laissons les monuments pour en revenir aux habitants du lieu.

L'un des plus vifs plaisirs du peuple romain est la mascarade, et, comme le carnaval du commencement de l'année ne lui suffit pas, il en a improvisé un autre pendant les vendanges. Donc, tous les jeudis d'octobre, il se déguise, et, ces jours-là, du matin au soir, les rues de Rome retentissent d'éclats de rire et de chants joyeux.

Vous y voyez d'immenses voitures littéralement couvertes de femmes ; dedans, sur le siége, derrière, et sur les brancards même : elles sont couronnées de pampres et de roses, tiennent à la main des cymbales qu'elles frappent en cadence en chantant à gorge déployée des hymnes anciennes. Si on leur jetait sur les épaules une peau de léopard, en leur faisant troquer leurs cymbales bruyantes contre le thyrse antique, on retrouverait en elles, dit mon grand-père, les ménades avec leur beauté, leur gaieté, moins leur ivresse, car le peuple romain est très-sobre ; et alors les rues de Rome, que ces bacchantes modernes traversent au grand galop, vous rappelleraient les triomphes de Bacchus.

On retrouve dans ce pays l'antique dans tout et partout.

Tous ces masques finissent leur journée joyeuse sous des tonnelles, dans les petits restaurants de *Ponte-Molle*, de *Monte-Mario* ou de *Toro-di-Quinto*, où sont dressées des tables ayant pour nappes d'immenses feuillages de vignes desquelles pendent de belles grappes noires ou ambrées ; des lierres et de larges feuilles de coloquinte supportent une immense soupière remplie du potage de tripes de veau et de gras double de porc, assaisonnés d'une demi-bouteille de vin, un dindon farci de saucisses, de mie de pain, d'oranges et de lard, un gros morceau de bœuf aux clous de girofle, un gigot de mouton à la canelle, et la tourte à l'huile, au poivre et aux anchois, que l'on arrose de quelques fiasques de vin nouveau.

Puis, après le repas, commencent les danses. Rassasiées et abreuvées, toutes les femmes s'élancent sur le pré, saisissent les cymbales et les castagnettes, et recommencent leur tintamarre infernal. Les mains sur les hanches, sautant de ci, sautant de là, glissant, se démenant, prenant mille atti-

tudes qui toutes ont de la grâce, elles forment le milieu de la danse, qui se complète ensuite de la mauresque et de la montferine.

Tout cela est un reste du paganisme, je le veux bien! mais pourquoi priverait-on le peuple de ce plaisir qui est si doux et qui ne fait de mal à personne? — plus les nations sont heureuses, et plus bruyamment elles s'amusent, — a dit je ne sais quel auteur. On ferme donc les yeux sur les fêtes d'octobre, tant que le scandale ne s'en mêle pas, et on laisse faire.

Les jeunes filles surtout se font, durant toute l'année, une douce espérance de ces fêtes d'octobre, et elles entassent baïoque sur baïoque afin de s'acheter quelque objet de toilette pour ces jours-là; c'est si beau de traverser toute la ville en voiture! d'être parée, de manger sous l'ombrage, de chanter à se rendre muette, de danser jusqu'à devenir fourbue, et de crier à se rendre folle! Du reste, une remarque à faire, remarque qui est toute à la gloire des vendangeuses romaines, c'est que leurs danses folles se font toujours entre elles, et que ce n'est qu'à de très-rares exceptions qu'elles y admettent quelques jeunes gens, et encore est-ce pour des danses de caractère.

Celles qui, durant ce temps, moins heureuses que leurs compagnes, n'ont pas eu assez d'argent pour se joindre à la bande joyeuse des carrosses et du festin, se créent d'autres jeux pour célébrer aussi les fêtes d'octobre à leur manière. Alors, soit dans la rue, soit dans l'allée de leur habitation, les jeunes filles du quartier se réunissent, enlèvent le battant d'une porte, y attachent quatre bouts de grosse corde, une à chaque coin, et en font une balançoire. — Elles appellent ce jeu la *canafiena*.

L'une d'elle s'asseoit sur cette escarpolette, et, couronnée de fleurs, frappe les cymbales en mesure, tandis que les autres dansent une immense ronde en chantant une chanson nationale accompagnée par les castagnettes et les cris des curieux qui bientôt se mêlent à la danse, par le bruit des pétards, des hurlements de chiens et des éclats de rire de tous; car durant le temps des vendanges tout le populaire de Rome est en joie.

J'ai assisté aussi à la fête anniversaire de l'avénement de Pie IX au trône pontifical. Ce jour-là tout est en liesse! La belle église de Saint-Pierre étalait ses pompes solennelles; ses dalles de marbre étaient jonchées de fleurs, et le pape a fait le tour de la place, accompagné de tous les corps religieux et des cardinaux.

C'est un magnifique spectacle qui émeut profondément l'âme.

Le canon qui retentit dans les airs, les cloches sonnant à pleines volées dans toutes les églises, les chants de la foule mêlés pieusement au chant des prêtres, et ce vieillard, image de Dieu sur la terre, agenouillé, les mains jointes, et, dans son humilité, dominant du haut de son dais splendide et rayonnant tous ces serviteurs de l'Église qui le portent et l'entourent; ces belles voix de la prière, qui parlent plus haut que la voix du canon et qui montent jusqu'à Dieu portées sur des nuages d'encens, semblent rapprocher la terre du ciel.

Ce jour-là tous les corps des troupes pontificales en garnison à Rome, en grande tenue, se rangent des deux côtés de l'obélisque; l'infanterie, la cavalerie et l'artillerie forment l'arrière-garde et attendent en silence la venue du Saint-Père, qui apparaît enfin dans la *Sedia gestatoria*, et,

de même que le jour de Pâques, donne à tous sa bénédiction paternelle.

Mais après les prières viennent les plaisirs.

Sur l'amphithéâtre, qui est une immense prairie entourée de gradins sur lesquels sont assis plusieurs milliers de gens du peuple en habits de fêtes, se dresse un superbe mât de cocagne, brillant, glissant comme une flèche de marbre, au haut duquel sont accrochés une bourse, contenant trente écus romains, une montre et un beau fusil, tandis que tout autour de la cime voltigent, suspendus, de la charcuterie de toute sorte, des canards et menu gibier; puis au bas le personnel obligé des mâts de cocagne, une centaine de gamins de Rome, — où n'y a-t-il pas de gamins! — flairant ce qui se mange, le dévorant en perspective, admirant ce qui brille, et se promettant chacun, *in petto,* de tout conquérir et de tout garder.

Mais, hélas! que de déceptions avant un triomphe! Heureusement que l'espérance ne meurt jamais. Aussi les tentatives nouvelles recommencèrent-elles après chaque échec, jusqu'au moment où la musique militaire sonna une bruyante fanfare pour annoncer qu'un petit mousse, dont la taille égalait à peine en hauteur la botte d'un cavalier, venait d'atteindre le but.

Pendant qu'une partie du peuple s'amuse ainsi, l'autre s'est réunie sur la *Piazza del Popolo* pour jouer à la *Gatta cieca* (la chatte aveugle), sorte de jeu villageois fort en usage aussi dans le midi de la France sous le nom de la *Cruche cassée.*

Il consiste à se laisser bander les yeux et à marcher ainsi à l'aveuglette vers une cruche qu'il faut casser avec le bâton que l'on tient à la main, et qui, une fois brisée,

laisse échapper, au lieu d'eau, la récompense, autrement dit l'enjeu.

Hélas! là encore, pour un vainqueur, que de vaincus! que de maladroits honnis s'en retournent avec les horions qu'ils ont échangés entre eux après avoir fait rire toute l'assistance par leurs gestes à contre-sens et leurs déconvenues comiques!

Mais ceci est le jeu français, et voici comment les choses se passent à Rome :

On bande les yeux à plusieurs jeunes gens au pied de l'obélisque, et le vainqueur est celui qui atteint le plus tôt la rue du Corso, où l'argent se trouve, non dans une cruche, mais entre les mains des juges nommés par les joueurs; et ce ne sont qu'éclats de rire, joyeuses huées, et enfin cris de toutes sortes, jusqu'au moment où l'un des aveugles atteint le but.

Cependant, pour donner raison au proverbe italien : *Fatta la legge, trovato l'inganno* (à peine une loi est-elle faite qu'on trouve contre elle une fraude), les joueurs s'entendent toujours assez bien avec quelques-uns des assistants pour être dirigés vers ce but par un bruit quelconque, bruit convenu d'avance. Ainsi, pour l'un on chante, pour l'autre on siffle, pour celui-ci on miaule, pour celui-là on hurle; et c'est aux joueurs à distinguer leurs amis de leurs ennemis; car, parmi les avertisseurs, il y a des faux-frères. Et vraiment, il me semble qu'il est plus difficile de distinguer un bruit au milieu de ce vacarme que de se diriger un bandeau sur les yeux. Si, dans le premier cas, on ne voit pas, dans l'autre on entend trop.

Les jeux du soir étant terminés, voici ceux de la nuit qui commencent.

Les *fuochetti* (petits feux) se préparent, et les Prairies-de-Néron, la place Flamina, ainsi que la belle avenue d'arbres de la place de l'Oca sont couvertes d'un peuple qui se presse d'arriver à ces représentations dont il est d'autant plus friand que de belles fusées, lançant dans l'air des étoiles de toutes les couleur, lui annoncent que le théâtre Coréa va ouvrir ses portes. Et comme cette représentation est gratis en raison de la fête, Dieu sait combien la foule est nombreuse!

Mais l'orchestre se fait entendre au loin, voici des cascades couleur de feu, des soleils couleur d'or; le vert, le bleu, le rouge, tournent dans l'air comme un immense kaléidoscope; les pétards éclatent, les girandoles brillent. Chacun se précipite pour assister à l'incendie de Troie, spectacle que les Romains ne se lassent jamais de voir. Serait-ce, par hasard, en mémoire d'Énée, leur fondateur? je l'ignore...

On leur montre donc la roche d'Ilion, le temple de Minerve, et le palais de Priam, le tout fait de manière à tromper l'œil et formant une ville lumineuse et scintillante de l'effet le plus merveilleux. Tout à coup on voit le fameux cheval de bois traîné par le peuple troyen auprès de l'atrium de Pallas; des guerriers grecs en sortent *armés* d'une torche allumée, et courent à travers la ville endormie pour mettre le feu partout. Alors c'est un tapage à devenir sourd! toutes les décorations, qui contiennent des petits tubes remplis de poudre, éclatent avec un bruit infernal, et l'on se trouve englouti dans un nuage de flammes, d'éclairs, d'étincelles et de fumée à rendre aveugle et fou.

Mais la multitude, qui est un grand enfant, est ravie de ce spectacle. Puis, quand les toits s'effondrent, que la roche

vomit du feu comme le cratère d'un volcan, que le beau temple de Minerve s'ouvre pour donner passage à une colonne de flamme, il faut entendre les gémissements qui s'échappent des poitrines de ces hommes, de ces femmes, dressés sur leurs pieds pour mieux voir! On dirait qu'il s'agit d'un désastre réel, d'un véritable incendie, d'un malheur véritable enfin...

On appelle ce théâtre les Petits-Feux, *Fuochetti.* Voilà, il me semble, un nom bien modeste pour tant de bruit?...

Pendant ce temps, la ville s'est illuminée d'un bout à l'autre, et ces illuminations sont si variées, arrangées avec tant d'art, que l'on se croirait transporté dans une ville enchantée des *Mille et Une Nuits.* Aussi les spectateurs sont innombrables. Des barques toutes couvertes d'illuminations de verres de couleur se promènent sur le Tibre, portant, les unes des chœurs d'instruments, les autres des chœurs de chanteurs; il y en a aussi qui n'ont à bord que des curieux.

Ce qui m'a surpris plus que tout le reste, c'est que l'ordre règne autant que la gaieté dans ces fêtes populaires.

Au milieu de la foule on n'est pas foulé, et on s'amuse sans pour cela écraser son voisin, chose que je crois impossible chez nous. Puis il y a un respect pour la loi véritablement admirable. Ainsi, à une heure du matin, on sonne une grosse cloche; tout s'éteint aussitôt, et chacun rentre tranquillement dans sa demeure, sans penser que cela pourrait être mieux si c'était autrement.

Mais comme les transitions plaisent toujours, je vais passer du feu à l'eau, pour noter comment se divertissent ces bons Romains, dans une fête aquatique qui n'a lieu qu'à Rome, bien certainement.

Rome est la ville la plus riche en cours d'eau qu'il y ait

en Europe. La prodigue magnificence des empereurs romains détournait ces eaux à quarante et cinquante milles de distance, les conduisant à travers les monts et les vallons par des galeries souterraines et des aqueducs à très-hautes arcades jusqu'au centre de Rome, où elles se répandent dans de superbes fontaines de marbre, dans les nymphées et dans les bains publics; constructions non-seulement toujours belles et grandioses, mais d'une solidité à l'épreuve du temps.

On y employait des esclaves que l'on se contentait de nourrir sans leur donner aucun salaire, et qu'on ne manquait pas d'épuiser de travail; car, l'ouvrier mort, on s'occupait de le remplacer, et tout était dit.

Donc, grâce à ces travaux importants, l'ancienne Rome pouvait défier la chaleur, puisqu'on n'avait qu'à lâcher les écluses, et toute la ville se trouvait rafraîchie comme par enchantement, ce que Rome moderne a voulu perpétuer, sans doute en souvenir des anciennes fêtes fontales. Aussi, quand les chaleurs brûlent la terre, chaque samedi soir on ferme la place Navona, entièrement débarrassée de ses marchands, de ses paniers, enfin de ses boutiques en plein vent; puis on ouvre l'écluse intérieure de la fontaine, dont on a soin de boucher le déversoir.

Alors l'eau tombe en superbes cascades, et bientôt la place est convertie en lac, à la joie générale, car, petits et grands, tout le monde veut avoir cette part de cette fête.

Les fenêtres des palais se garnissent de curieux, les escadrons brillants, trompettes en tête, font à plusieurs reprises le tour de la place changée en lac pour y rafraîchir leurs chevaux, puis viennent les voitures de maître, les calèches remplies de belles dames qui échangent des lazzis avec celles

qui sont aux fenêtres les plus rapprochées ou secouent leurs mouchoirs, en signe de reconnaissance, vers les curieux un peu plus éloignés. On rit, on plaisante, et les gamins — de quoi ne sont-ils pas capables? — cherchent à faire des malices aux plus élégantes, qu'ils couvrent d'eau, *par hasard*, en nageant, car une foule de petits tritons se jouent gracieusement au milieu de ces eaux bienfaisantes.

Le tout est entremêlé d'oranges, de figues et de cédrats, voltigeant des curieux aux nageurs comme une pluie parfumée; puis, le soleil couché, toutes ces voitures, converties en nacelles, s'approchent vers l'Appollinaire, où le sol élevé n'a pas permis à l'eau d'atteindre; là se dressent en amphithéâtre des gradins où se trouvent des glaciers et des marchands de pastèques et autres fruits, que l'on savoure avec un bonheur extrême, car la fraîcheur qui s'élève de l'eau a donné une nouvelle vie à tous ces promeneurs que la chaleur accablait.

Mais si les fêtes joyeuses jettent un vif reflet sur les mœurs des modernes Romains, les fêtes catholiques font partie de leur vie même. Il y en a deux ou trois qui sont tout à fait hors ligne, et je parlerai d'abord de celle de saint Antoine, pendant laquelle on bénit les troupeaux.

Cette fête est une vraie fête populaire par excellence, puisqu'il s'agit de prier Dieu pour les bergers, pour les laboureurs, en un mot pour tout ce qui vit du travail des champs. Donc, ce jour-là, on assiste à des scènes dominées par la religion, mais où la poésie trouve sa place.

Ainsi les charretiers transtéverins et *montigiani*, que l'on compte à Rome par miliers, et qui mènent de gros et forts chevaux destinés à être attelés aux tombereaux de sable et aux bateaux chargés de vins qui remontent le Tibre, char-

retiers descendant, dit-on, des lutteurs, des gladiateurs et des licteurs de l'antique plèbe romaine, conduisent ce jour-là leurs chevaux au monastère des Camaldules, où se trouve le tombeau du saint, afin de les y faire bénir.

Donc, au lever du soleil, chacun étrille ses bêtes, les brosse, lisse leur poil, graisse et cire leurs sabots, peigne leur crinière, natte leur queue, leur pose sur la tête le plumet rouge et les pompons vers les oreilles, sort le harnachement des grands jours, harnachement couvert de rubans, de petits glands, de sonnettes brillantes et retentissantes. Puis, quand la toilette des chevaux est faite, le charretier songe à la sienne, et bientôt l'homme et le cheval, le premier à pied, tenant son compagnon par la bride, se promènent à travers les rues de Rome, l'un semblant porter sa belle toilette sans plaisir, l'autre montrant à tous, avec orgueil, la plume de coq de son chapeau pointu bravement retroussé, sa veste de velours à grosses olives dorées jetée sur son épaule, la belle ceinture de soie cramoisie qui lui serre la taille, les gros pendants d'or qui tombent de ses oreilles, l'énorme chaîne d'argent de sa montre qui se balance sur sa poitrine, et ses souliers en maroquin luisant à larges boucles ; ainsi costumé, il marche roide et fier, la tête haute, le regard hautain, et sans saluer personne ; le cierge en main, il va prendre la file qui s'est formée devant le couvent.

Mais les chevaux de charrette rencontrent au rendez-vous commun les chevaux de carrosse des grands seigneurs et des princes romains. Alors charretiers et cochers de lutter d'adresse, car les chevaux de chaque écurie sont attelés ensemble, et le premier cocher de chaque maison tient dans ses mains les rênes.

J'en ai vu qui conduisaient dix-huit, vingt-deux ou vingt-

huit chevaux avec autant de facilité et de grâce que s'ils en conduisaient quatre ou six seulement. Et c'est vraiment un curieux et beau spectacle que celui de ces braves chevaux, richement caparaçonnés, empanachés, dorés, fleuris, embridés d'or et de soie, marchant calmes et superbes avec un merveilleux ensemble, retenus et guidés par un seul homme, qui, le sourire aux lèvres, la fleur à la boutonnière, jette des regards superbes autour de lui pour jouir de l'étonnement des passants.

Les chevaux des écuries du pape, avec leurs riches harnais de cérémonie, sont aussi conduits par les cavalcadours et les palefreniers au tombeau de saint Antoine, et à ceux-ci comme aux autres, le prêtre, debout sur le seuil de l'église, donne la bénédiction.

Le Saint-Père envoie, à cette occasion, un cierge colossal et un don au couvent. Les cardinaux et les grands seigneurs romains font de même; mais les riches bourgeois, les marchands et le peuple se contentent de donner le cierge, qui est peint, doré et orné d'une quantité prodigieuse de rubans de toutes nuances...

Je viens d'écrire ce que j'ai vu, mais voilà ce qui nous a été raconté par une famille charmante qui habite Rome depuis quelques années, et avec laquelle nous avons fait connaissance.

Après les fêtes de Pâques, dont je ne parlerai pas, parce que tout le monde en a parlé, la fête de Noël est celle qui attire ici le plus grand concours de monde. Ce jour-là, non-seulement le peuple, mais encore les hommes de toutes les classes, se portent en foule à la tour des Anguillara pour adorer l'Enfant-Dieu dans son humble crèche.

La tour des Anguillara est l'un des monuments du moyen

âge qui est encore le mieux conservé. Elle se dresse brune et superbe dans le Transtevère. On y arrive par une suite de passages souterrains qui forment un labyrinthe autour du monument. Là un fabricant du pays a établi une verrerie fort belle, et, sur la plate-forme de la tour, il a fait construire une crèche à l'instar de celle où naquit le Verbe divin à Bethléem.

Donc, tous les ans, à l'époque de Noël, les Romains s'y rendent; c'est un acte de piété et en même temps un plaisir, car on ne saurait dire, il paraît, tout ce qu'il y a de curieux et d'intéressant dans cet ingénieux *fac-simile* de la crèche de Bethléem. Rien n'y manque; ainsi, outre la grotte où est né le Sauveur, on a formé, avec des liéges et des petits morceaux de bois, le tout recouvert de feuilles de laurier, de buis et de tamarins, les plus belles perspectives qu'un peintre de paysage habile ait jamais su créer. On y voit des monts abrupts et sourcilleux, percés d'antres et de cavernes, et, au sein d'un amoncellement de rochers arrachés de leur base et bouleversés par les tourmentes, des gorges, des fentes et des échappées, au travers desquelles on découvre, dans un incommensurable lointain, une chaîne de montagnes bleuâtres qui se fondent dans l'immensité des cieux.

Sur un autre point s'ouvrent de petits vallons ombreux remplis de pâturages et de bosquets : là s'étendent des prairies parsemées de fermes, animées par des troupeaux de vaches, de brebis et de petits agneaux. Tout en haut, on voit des monticules, des bois de cornouillers, de mélèzes et de lentisques, le long desquels grimpent des chèvrefeuilles rafraîchis par des ruisseaux qui, à travers les rochers, retombent en gerbes, en cascades, enfin en eaux jaillissantes de toutes sortes, brillantes de mille feux, et qui, réunis dans

la plaine, forment de petits lacs aux ondes transparentes, tandis que de leur sein s'élancent ces très-hautes et très-resplendissantes fusées qui portent le nom de chandelles romaines.

Le petit Enfant-Jésus est couché dans la crèche placée au milieu de la grotte et sur un peu de paille que réchauffe médiocrement le souffle du bœuf et de l'âne qui la partagent avec lui. Marie et Joseph regardent avec tristesse Celui qui vient pour souffrir ; tandis que des groupes d'anges, planant dans l'espace, chantent en chœur le *Gloria in excelsis*, et que les plus vigilants parmi les bergers accourent en toute hâte offrir à l'Enfant-Dieu du lait, des agneaux et des colombes; présents champêtres aussi purs que leurs cœurs.

Mais ce qui impressionne le plus vivement dans tout cela, m'a-t-on dit, c'est de voir toutes les mères amenant leurs petites filles de quatre à huit ans, habillées en blanc. Elles portent sur la tête des couronnes de fleurs et à la main un énorme bouquet; arrivées près de la crèche, elles y déposent leur offrande fleurie, puis récitent un petit discours mélodieux dans cette belle langue romaine, ou bien chantent un hymne à la louange du divin Enfant; tandis que les montagnards des Abruzzes, arrivés à Rome pour la fête avec leurs cornemuses et leurs musettes, reprennent en chœur, comme refrain, ces paroles d'un noël national, paroles répétées par tous en même temps et dont le rhythme est délicieux :

Fà la nonna, o bel bambino,
Fantolino,
Fà la nonna, o re divino!

et ce noël s'entend d'un bout à l'autre de la ville, toujours avec le même accompagnement de musettes et de corne-

muses, car les montagnards font leurs stations devant toutes les madones ; et, sinon la *musica*, au moins la mise en scène vous fait du bien au cœur.

Il doit y avoir quelque chose d'édifiant et de touchant à voir ces descendants des antiques Pélages, marchant par groupes de quatre ou cinq, avec leurs chapeaux pointus entourés de rubans de toutes couleurs, avec leurs longs cheveux bouclés sur leurs larges épaules, leurs sandales nouées sur leurs jambes nerveuses, avec leurs casaques à longs poils de chèvre, et leurs courts manteaux descendant aux genoux à peine, s'arrêter devant les images ou les petits autels dressés à la divine Marie, et, là, ôter leur chapeau, s'incliner respectueusement, puis gonfler et mettre en branle leurs rustiques instruments pour donner une pieuse sérénade à la Reine des anges.

De plus, si on est admis dans des maisons particulières, on verra qu'à Rome il n'y a pas une famille où les enfants ne fassent leur crèche. Ils s'y préparent un an à l'avance, c'est-à-dire qu'ils gardent d'une année à l'autre les jolies choses qui leur ont été données ou qu'ils ont acquises par leur travail, car presque toujours les récompenses pécuniaires qu'ils ont obtenues sont mises de côté pour cet usage pieux. La crèche est, pour Rome et toute l'Italie du Sud, ce qu'est l'arbre de Noël pour l'Allemagne : un véritable objet de luxe.

Dès les premiers jours de décembre, il paraît, toute la maison est occupée à créer des rochers, à dresser des perspectives, à confectionner des chaumières, des troupeaux et des bergers ; et l'on ne saurait croire combien les Romains sont adroits, intelligents, et pleins du sentiment de l'art et de la poésie dans tous ces arrangements. On reconnaît qu'ils

naissent artistes quand on voit jusqu'à quel point ils s'entendent à distribuer la lumière, à produire des lointains, des raccourcis, des oppositions, en amenant des effets vraiment merveilleux.

Tous les soirs, la crèche s'illumine *a giorno*, et la famille, groupée aux pieds de l'Enfant-Jésus, oublie ses rancunes. On se pardonne ses torts réciproques ; c'est le moment des réconciliations. On se prépare à fêter ainsi pieusement ensemble la neuvaine de Noël. On dit le rosaire, on chante des cantiques ; puis, les voisins, les amis arrivent ; ces soirs-là, on se visite mutuellement. On sert des glaces, de l'*acqua fresca*, du café, et les enfants chantent en chœur des hymnes d'une harmonie charmante, ou jouent une pastorale biblique qui rappelle nos anciens Mystères.

Et il ne faut pas croire que ce soit dans les maisons aisées seulement que la Noël soit ainsi fêtée, les ouvriers s'unissent ensemble, plusieurs familles se cotisent pour avoir une crèche, et suppléent par leur adresse aux ressources pécuniaires qui leur manquent. Puis, pauvre ou riche, tout le monde fait le *cenone* (réveillon), et c'est seulement dans la qualité, c'est-à-dire dans le prix du poisson, que consiste la différence, car le plat de macaroni aux anchois frits avec du thym et du basilic ne manque jamais.

Mais tout est fête et représentation pour ce peuple à imagination ardente. Ainsi, à de certains jours de l'année, notamment le jour des Morts, on donne, dans quelques-uns des principaux cimetières, des représentations sacrées, et il est impossible de se faire une idée de la foule qui, depuis le lever du soleil, se presse dans ce lieu funèbre pour assister à un spectacle dont elle est avide...

Les tombes souterraines de la confrérie de la mort, *in via*

Giulia, sont toutes tapissées d'os de mort formant la plus belle architecture. Ce sont des colonnes, des corniches, des frises, des frontons! le tout représentant l'intérieur d'un temple. Les lampes qui pendent de la voûte sont faites avec ces tristes débris de générations passées; mais tout est arrangé avec tant d'art, tant de poésie, qu'on n'éprouve pas à la vue de cette funèbre architecture le sentiment d'horreur que ma description pourrait faire naître dans l'esprit d'un lecteur, si j'en avais.

Au fond de ce temple apparaissent de belle figures en cire de grandeur naturelle, habillées de toile, de soie ou de velours, suivant le personnage qu'elles représentent, et si bien sculptées et peintes, qu'elles font une illusion complète.

Je dois avouer pourtant que les sujets des drames sacrés, dont ces figures sont les acteurs, ont quelque chose de profondément triste : ainsi, c'est le massacre des Innocents, Judith venant de couper la tête à Holopherne, ou d'autres scènes semblables, scènes accompagnées de cantiques, de prières, de discours, le tout entremêlé d'une certaine manière qui paraît fort étrange aux voyageurs et vient animer cette fête funèbre.

Mon grand-père prétend que c'est un reste des anciens Mystères du moyen âge; cela peut être, mais c'est surtout un très-curieux spectacle.

SUITE DES SOUVENIRS DE GERMAINE

Nous avons quitté Rome pour nous rendre à Naples, les médecins du pays pensant que l'air de cette dernière ville était préférable pour mon grand-père, en raison de sa santé, assez débile encore, car en ce moment la fièvre sévit avec une certaine intensité dans la cité éternelle.

Nous avons donc pris passage sur un nouveau vapeur, le *Vesuvio,* pour nous rendre à la Parthénope antique, et cela parce qu'un voyage par terre peut être une fort dangereuse chose ; on dévalise encore sur les grandes routes de ce pays!... et nous ne nous sommes senti aucun goût pour ces aventures, romanesques peut-être, mais très-certainement fort désagréables!...

La traversée a été belle, et nous sommes arrivés devant Naples, à sept heures du matin, par un soleil splendide. Rien ne peut être comparé à la beauté du golfe éclairé ainsi. C'est tout simplement admirable, et on sent son âme s'élever vers Dieu avec orgueil et respect tout à la fois en contemplant un de ses plus parfaits ouvrages.

Nous étions tous réunis sur le pont, en poussant des cris d'admiration et d'enthousiasme, quand je remarquai

à côté de moi un monsieur et une dame qui appelèrent aussitôt, je ne dirai pas ma curiosité, mais toute ma sympathie et mon intérêt sur eux.

La jeune femme avait la figure couverte d'un voile très-épais et elle expliquait les magnificences du paysage à un homme, jeune encore, qui, la tête baissée, la main devant les yeux, l'écoutait avec une grande attention.

L'inconnue s'exprimait dans un français des plus purs, elle décrivait le Pausilippe, dont la colline couverte d'orangers, de lauriers-roses, de myrtes et de figuiers, charme les yeux et embaume l'air; le Vésuve, qui, en face de lui, comme une sentinelle terrible, garde et menace tout à la fois la ville indolente qui s'étend mollement sur la montagne en baignant ses pieds dans les flots azurés de la mer, tout en se couronnant de mille fleurs dont elle laisse tomber des gerbes éclatantes sur les beaux palais de marbre qui lui servent de ceinture.

— Pourquoi donc, me demandai-je avec surprise, ce monsieur préfère-t-il écouter la description que lui fait sa compagne de ce panorama magique à l'admirer lui-même? C'est une singulière idée, par exemple!...

Mais j'eus bientôt, hélas! la clef de ce triste mystère en l'entendant dire avec une douloureuse émotion :

— Combien il est pénible, Nariska, de devoir chercher toujours ses impressions chez les autres... et d'être à jamais privé de voir toutes les merveilles du Créateur...

— Votre femme n'est point *une autre*, Alexis, reprit vivement la dame voilée en appuyant fortement sur ce mot; elle est une partie de vous-même... et la meilleure partie peut-être, ajouta-t-elle d'une voix mutine, car elle n'est jamais fatiguée de vous servir...

Le monsieur serra affectueusement la main de sa dévouée compagne, et comme en ce moment le *Vesuvio* venait de s'arrêter, nous descendîmes tous dans de petites barques pour nous rendre à la douane, et ainsi j'eus le regret de perdre nos intéressants compagnons de route, avec lesquels j'aurais éprouvé pourtant un grand plaisir à faire connaissance. . . . . .

. . . . . .

Je les ai retrouvés, ceux que je regrettais, et cela d'une façon assez bizarre.

Hier matin, comme j'étais en train de remettre en ordre *mes souvenirs* (car j'écris le matin pendant mon voyage, pour avoir plus de temps d'abord, et pour retrouver mes idées plus lucides, car le soir je suis toujours très-fatiguée de ma journée), hier donc, comme j'écrivais, j'entendis des cris féroces retentir sur le quai Saint-Lucie et devant l'hôtel de Rome, où nous avons établi notre gîte. Je quitte donc la plume et descends quatre à quatre du second étage que nous occupons, pour aller me mettre sur le grand balcon, qui tient toute la façade du premier, afin de voir ce qui se passe sur le quai; — et cela avec autant de frayeur que de curiosité, je l'avoue; — quand j'y rencontre le couple intéressant qui s'y était déjà rendu, car eux aussi, il paraît, habitaient le même hôtel, et interrogeaient notre hôte avec une vive anxiété.

Lequel hôte souriait gracieusement tout en assurant que jamais un accident n'arrivait dans la belle ville de Naples, et que les cris que nous entendions devaient annoncer une explication entre amis, rien de plus...

Si, en effet, nous eussions habité cette ville depuis plus longtemps, nous aurions bien certainement partagé la

tranquillité d'esprit du brave homme : nous aurions su que rien n'est criard comme le Napolitain ; il crie pour tout et partout...

Mais comme nous insistions fortement pour avoir des détails sur la chose, car nous voyions un grand rassemblement de monde se former et les cris redoubler dans un *crescendo* à rendre sourd un mort, notre hôte députa un de ses garçons pour aller chercher les nouvelles, et nous restâmes tous les quatre à attendre, c'est-à-dire l'intéressant ménage, la bonne madame Thérèse et moi, puisque ma chère gouvernante, de même que mon ombre, ne me quitte jamais.

Alors, tout naturellement, nous nous mîmes à causer sur l'incident qui nous réunissait, et, dans son inquiète préoccupation, sans doute, la jeune dame ne s'étant pas aperçue que son voile s'était dérangé, je pus apercevoir sa figure, qui est bien certainement la plus hideuse qui soit au monde.

— Mon Dieu ! que c'est heureux pour elle que son mari soit aveugle !... pensai-je aussitôt, car sans cela il ne l'eût pas épousée... et c'eût été dommage, je crois : elle me semble si bonne et si aimable !...

En ce moment le garçon de l'hôtel rentrait, et comme il parle un peu le français, nous comprîmes tant bien que mal qu'il nous racontait ceci :

« Un tailleur du voisinage qui occupe comme apprenti un petit garçon d'une douzaine d'années, garçon fils d'un de ses amis et filleul de sa femme, ayant eu besoin d'un morceau de drap qui lui manquait, envoya cet apprenti dans la rue de Tolède avec une piastre en main pour y acheter la chose qui lui était nécessaire.

« Or ce tailleur loge dans *vico freddo*, et comme le petit garçon qui, ainsi que tous les gamins du monde, aime à flâner en route et prend toujours le plus long pour arriver plus tard, a longé le quai de Sainte-Lucie, au lieu de suivre directement les rues, il s'arrêta tout à coup devant une boutique encombrée de monde et entourée d'une foule palpitante et agitée; car on allait y tirer sur l'heure une loterie d'objets divers.

« — Encore une montre à gagner!... criait une voix de Stentor, regardez comme elle est belle... elle est d'or brillant... montée sur rubis... puis il y a, joints à elle, sa chaîne tout en or aussi... les breloques... enfin une vraie merveille... et on peut avoir tout cela pour une piastre... pas davantage... entrez donc prendre des billets...

« L'offre était tentante, il paraît, car les piastres se montrèrent de toutes parts pour acheter le bienheureux numéro qui devait rendre possesseur de ces richesses...

« — Une piastre!... murmure alors le petit apprenti du tailleur avec une émotion profonde, mais j'en ai une aussi, moi...

« Et il retourne dans ses doigts la pièce que lui a donnée son patron.

« — Elle n'est pas à toi, cette pièce... lui murmure aussitôt son bon ange; mais, hélas! le démon est bien plus puissant en semblable endroit que ne l'est un esprit saint; aussi notre gamin cède à la tentation, joue des poings et des pieds, entre dans la boutique et plonge la main dans le sac renfermant les arrêts du destin, sac assez grand pour l'engloutir tout entier s'il avait voulu s'y cacher.

« Il en agite le contenu, prend, laisse, reprend encore plusieurs fois ces papiers légers qui vont décider de son

sort; puis enfin amène un numéro qu'il remet à l'arbitre suprême, tout en se recommandant à saint Janvier du plus profond de son cœur, et lui promettant une offrande si son numéro est le bon.

« Le grand maître de la loterie, à son tour, prend d'un air grave le billet que lui donne l'enfant, puis, quelques instants après, proclame d'une voix aussi retentissante que sera celle de l'ange au jugement dernier, que notre gamin a gagné le numéro donnant droit à prendre pour sienne la bienheureuse montre et tous ses accessoires brillants.

« Qui fut heureux!... ce fut notre gamin ; aussi, oubliant et son maître et la commission qu'il doit lui faire, il vient de prendre en main l'objet que lui octroie le sort et va s'en parer avec orgueil, malgré le mauvais état de sa toilette, quand il se sent saisir soudain par une main terrible et se voit en présence du tailleur qui réclame cette montre à grands cris.

« — Cette montre est à moi... répond l'enfant d'une façon aussi bruyante, tout en cramponnant ses doigts autour du bijou précieux au lieu de le lâcher.

« — Elle est à moi!... petit drôle, et par saint Janvier tu me la rendras ou je t'étrangle!... hurle plus fort encore le tailleur, car le billet que tu as pris a été payé avec ma piastre; il m'appartient donc... et de par la madone et mon patron, je veux ce qui m'est dû...

« Alors tous les assistants de prendre part à cette contestation bruyante en la rendant plus tapageuse encore, croyant se poser ainsi en arbitres. Autant de juges, autant de sentences différentes. Les plus modérés proposent des transactions, c'est un véritable congrès populaire qui n'aboutit à rien qu'à soulever tout le quartier ; aussi la police vient-elle

de s'en mêler, et voleur et volé sont conduits en ce moment devant le juge de paix du lieu. »

Nous nous amusâmes beaucoup de ce recit, tout en nous déclarant du parti de ce petit drôle que le sort avait favorisé malgré sa faute, à la condition que la piastre soit rendue au tailleur, bien entendu... et le Salomon napolitain a jugé la chose à peu près de même sorte, tout en joignant à la montre une correction pour le gamin, que nous vîmes bientôt revenir triomphant avec toujours sa même escorte de curieux et de criards.

Voilà l'arrêt, tel qu'il avait été prononcé :

« Beppo Gioni était condamné à recevoir vingt-cinq coups de verges de la main du légal réparateur des torts, et cela à la place même où le délit a eu lieu, pour punir la faute qu'il a commise en disposant d'une pièce d'argent qui ne lui appartenait pas ; puis, le fouet reçu, on ordonne que la montre lui sera rendue, aussitôt que son père aura restitué la piastre bienheureuse au tailleur son patron. »

Une foule considérable de lazzaroni entourait donc la boutique de la loterie, devant laquelle Beppo allait recevoir la correction de son méfait, et du haut de notre balcon nous augmentons le nombre des spectateurs de ce honteux mais léger supplice.

L'enfant arrive, abat jusque sur ses talons sa petite culotte, si fort en guenille que cela nous parut une prétention de sa part de l'avoir ôtée, puis le fouetteur patenté lui administra scrupuleusement les vingt-cinq coups bien comptés, dont le pauvre petit patient supporta la torture avec le même héroïsme que les jeunes Spartiates conviés jadis à pareille fête dans le temple de Diane, et cela fait, il remet tranquillement son haut-de-chausses et se sauve

en son logis pour y chercher la piastre nécessaire à délivrer sa montre, tandis que les petits lazzaroni le huent pour la forme, car bien certainement ils n'eussent pas mieux demandé que d'acquérir un bijou semblable à pareil prix.

Toute cette aventure que j'ai racontée en quelques mots nous tint longtemps sur le balcon, où le jeune ménage, madame Thérèse et moi, nous nous étions assis, *et que faire en un lieu à moins que l'on n'y cause!...* Nous causâmes donc d'abord sur ce qui se passait, puis peu à peu nous en vînmes tout naturellement à parler de nous-mêmes.

J'appris alors qu'ils étaient Russes et parcouraient depuis quelques années l'Italie, pour chercher à remettre tous deux leur santé fort délabrée, et cela à la suite d'un accident qu'ils éprouvèrent chacun de leur côté, — accidents qui eurent, ainsi que vous pouvez vous en apercevoir, les plus déplorables suites, — nous dit la jeune femme d'une voix douloureusement émue, et je compris qu'elle voulait parler et de la façon dont elle était défigurée et de la cruelle cécité qui avait frappé son malheureux époux.

Pour détourner la conversation, qui prenait alors une triste allure, madame Thérèse, avec son savoir-vivre habituel, la ramena aussitôt sur les mœurs bizarres du pays dans lequel nous nous trouvons, et son adroit manége eut un plein succès, car M. Walkoroff, c'est le nom de l'étranger, s'y laissant prendre complétement, parla à son tour, et cela avec beaucoup d'esprit et d'entrain, de la différence étonnante qui existe entre chaque peuple du globe, mais surtout de l'Europe.

— Ainsi on parle partout des lazzaroni napolitains, nous dit-il. Mais nos marchands de poisson russes sont aussi

curieux à étudier qu'eux, je vous assure; par exemple, sur la Néva, on voit de grandes barques pontées et recouvertes dont l'aspect est des plus bizarres. Et ces barques sont le véritable empire des gens dont je vous parle. Ils ont des mœurs, des coutumes, voire même des lois qui ne ressemblent en rien à ce qui existe ailleurs.

Vers sept ou huit heures du matin, chaque jour, l'hiver tout naturellement excepté, continua l'intéressant narrateur, on voit des maîtresses de maison de toutes les conditions et de tous les rangs, et cela souvent dans le négligé le plus coquet, et accompagnées d'un domestique quelquefois en livrée, traverser les planches légères qui servent de pont entre la Néva et les barques poissonnières pour venir faire choix elles-mêmes du poisson qui s'y trouve. Mais avant tout elles doivent leur hommage au patron de la barque, c'est-à-dire qu'elles sont tenues de faire une profonde génuflexion devant l'image de saint Yvan ou de saint Nicolas, bienheureux choisis le plus ordinairement pour protéger ces maisons flottantes, et sous laquelle image brûle une lampe toujours allumée, et ce n'est qu'après cela qu'elles peuvent se permettre de pénétrer dans les divers compartiments qui renferment les différents poissons.

De ces compartiments, les uns, tout remplis d'eau salée, contiennent de pauvres habitants des mers prisonniers; d'autres, ornés de grands bassins de granit, offrent aux amateurs des poissons venus d'Arkangel ou d'Astrakhan, pêchés dans le lac Ilmen ou dans le Volga, et l'on ne peut rien diminuer sur le prix qui vous est fait de tous ces poissons divers, qui semblent cotés à la Bourse, tant le marchand est tout-puissant dans son aquatique demeure; prix dont l'addition se fait à l'aide de tablettes à boules mobiles

qui servent à calculer en Russie, depuis la plus pauvre boutique jusqu'à la Banque impériale.

Comme le lazzarone encore, il paraît que le peuple russe est d'une dévotion exagérée, et presque toujours on voit des hommes ou des femmes, agenouillés dans les rues, faire des prières, non-seulement comme à Naples, devant les madones et les saintes dont les images ornent les rues, mais encore devant les croix qui surmontent leurs églises; le soldat lui-même ne manque pas à cet acte de dévotion.

C'est aussi un type fort curieux à étudier que le soldat russe. M. Walkoroff nous dit que tous sont bons charpentiers, étant accoutumés dès l'enfance à se servir de la hache, qu'ils portent toujours pendue à un ceinturon ; et cet avantage est grand en campagne, car ils peuvent ainsi travailler aux fortifications nécessaires à la sûreté générale. Le soldat est aussi très-aisé à nourrir; ainsi il porte une provision de farine pour dix jours dans une petite boîte de fer-blanc pendue à son côté, il y joint une petite fiole de vinaigre dont il met quelques gouttes dans l'eau qu'il boit, et s'il peut avoir un peu d'ail pour assaisonner sa farine au moment où il la délaye dans l'eau salée pour la manger, il fait un repas délicieux. Il supporte la faim plus qu'aucun autre homme, et quand on lui fait distribuer de la viande il prend cela pour une libéralité. Il s'attache facilement à ses chefs, dont il se regarde comme l'enfant; et quand ceux-ci veulent être affectueux pour lui et lui témoigner une grande confiance en son courage, ils le feraient marcher pour aller attaquer les enfers, et cela sans hésitation, sans murmure et sans inquiétude sur le succès.

Lorsque les hommes de la classe moyenne se font des visites, ils ôtent en entrant leur chapeau et cherchent l'image

du saint de la maison. Puis, quand ils l'ont découverte, ils s'avancent au milieu de la chambre, font trois fois le signe de la croix et s'inclinent pieusement devant l'image en disant : « Grand Dieu, ayez pitié de moi. » — Ce n'est qu'après cet acte de fervente piété qu'ils se tournent vers le maître du logis et le saluent.

Autrefois les Russes détestaient les étrangers, et notre aimable narrateur nous raconta que le patriarche, chef de la religion, traversant un jour les rues de Moscou et distribuant ses bénédictions au peuple qui se prosternait devant lui, remarqua avec colère que plusieurs personnes ne tombaient pas à ses genoux ; il jugea alors que c'étaient des étrangers ; le cœur rempli de fiel, il alla sur-le-champ supplier le tzar de défendre à tous les étrangers de porter le même costume que les Russes, afin qu'il pût alors distinguer désormais les fidèles, et qu'il ne fût pas ainsi exposé à bénir les hérétiques.

Le tzar, pour lui plaire, rendit donc aussitôt cette loi, et non-seulement on ne donna aux étrangers que deux jours pour changer de costume, mais encore on leur défendit d'habiter l'intérieur de Moscou, et cela sous la menace des peines les plus fortes.

Alors aucun étranger n'osa plus se montrer dans les rues ; car, reconnu par son costume, il était poursuivi par le peuple et par les enfants et accablé d'injures. Seulement les Allemands, qui étaient alors très-nombreux dans cette ville où ils faisaient un commerce considérable, tinrent bon en adressant tous une requête au tzar Alexis, pour le supplier de les protéger contre l'insolence furieuse de la population.

Et le tzar, craignant leur émigration qui eût nui aux

intérêts de son empire, défendit sous les peines les plus sévères d'insulter les étrangers. Le peuple se soumit donc ostensiblement, mais n'en continua pas moins à porter une haine profonde à tout homme venu du dehors de l'empire. Ainsi un officier anglais nommé Lesley, fort aimé de l'empereur, à la personne duquel il était attaché, ayant reçu de ce souverain, comme récompense de ses services, un village sur le Volga, les paysans, pour ne pas être soumis à un étranger, accusèrent leur nouveau seigneur de divers crimes imaginaires, crimes que le patriarche dénonça hautement devant le tribunal, lequel donna gain de cause aux serfs contre leur seigneur, puis il alla lui-même apprendre ce jugement au tzar, lui disant « qu'il y avait un danger réel pour l'empire à voir le peuple russe sous la domination des hérétiques ».

Le tzar parut frappé de cette dernière raison; aussi exigea-t-il de son favori qu'il embrassât la religion grecque. Celui-ci se soumit; mais, malgré cette concession forcée, les paysans refusèrent encore de lui appartenir; alors, dans la crainte de persécutions nouvelles et malgré la protection de l'empereur, Lesley abandonna ses droits sur le village et quitta le pays.

Cependant, habituellement, les paysans russes ont non-seulement une grande tendresse pour celui qui est leur seigneur, mais encore ils ont une entière confiance en lui, ainsi que le prouve une des charmantes poésies de Nekrasof intitulée *le Village abandonné*, et dont son aimable compatriote a bien voulu me laisser prendre la copie que voici :

« La mère Nénila vient de demander au bourgmestre Wlass quelques poutres pour reconstruire une *isba*; il lui répond : — Je n'en ai pas,

tu n'en auras pas. — Le maître va revenir, se dit la vieille, il en décidera. Le maître verra que mon *isba* est hors de service et il me fera donner du bois.

« Un voisin, homme avide, enlève par ruse aux paysans un lopin de terre et des meilleures. — Le maître va revenir, les arpenteurs riront jaune, pensent les paysans en prenant patience ; le maître dira un mot et notre bonne terre nous sera rendue.

« Un cultivateur libre veut épouser la sage Natacha ; mais l'intendant, homme sans cœur, refuse de consentir à ce mariage. — Attendons avec courage, cher Ygnacha, lui dit Natacha le cœur calme et sans peur ; le maître va venir et nous serons unis.

« Bref, petits et grands, pour la moindre inquiétude, redisaient à chaque instant : — Le maître va venir, il nous sortira de peine.

« En attendant, la vieille Nénila est morte de misère ; le lopin de terre rend au voisin qui l'a pris cent gerbes pour une que lui donnent ses autres champs ; le cultivateur libre a été trouvé de taille pour porter le fusil, et il est parti au loin ; la belle Natacha elle-même a dû renoncer au mariage... mais le maître n'est pas là... il est toujours absent...

« Enfin, un beau jour, une lourde voiture à quatre roues et attelée de six chevaux à la file paraît sur la route qui conduit au village ; au milieu se dresse une bière de chêne ; dans cette bière était le chef, et derrière marchait son héritier. On enterra l'ancien maître, et le nouveau, ayant essuyé ses larmes, monta dans l'équipage et repartit au plus vite pour rentrer à Saint-Pétersbourg. »

On ne pouvait mieux caractériser, dans un petit cadre, la triste situation des paysans russes qui, trop souvent abandonnés à des intendants durs et avides, conservent toujours pour leur maître, quoiqu'il soit absent, la confiance respectueuse qu'ils ont prise, à l'exemple de leurs parents, dès leur plus tendre enfance ; maître qui représente pour eux la Providence dont on espère toujours la protection, sans se lasser jamais de l'implorer, quoiqu'elle vous fasse souvent défaut...

. . . . . .

La liaison que nous avons formée avec l'aimable famille

russe qui est arrivée de Rome à Naples avec nous est devenue tout à fait intime, ce qui nous rend le séjour de ce beau pays bien plus agréable encore, car chaque soir nous nous réunissons pour nous faire part de nos diverses impressions du jour, et le cher aveugle n'est pas le moins enthousiaste des merveilles rencontrées en ce lieu.

— Je vois avec le cœur de ma bien-aimée Nariska, nous dit-il en devinant notre surprise, ce qui fait que je vois bien mieux que vous encore ! car mille choses échappent à la légèreté de l'esprit distrait par les divers changements qui se produisent sous ses yeux, tandis que tout se grave dans la chambre noire de ma mémoire...

Et il nous fit les remarques les plus curieuses et les plus vraies sur une foule de choses qui, en effet, ont passé inaperçues sous nos regards charmés.

Madame Walkoroff est aussi toute charmante ! car c'est extraordinaire combien l'expression de douceur, de modestie et de bonté qui règne dans son regard fait vite oublier sa laideur. Elle est de plus excellente musicienne, peint comme un ange, parle quatre ou cinq langues ; en un mot, c'est un vrai puits de science, mais de science qu'il faut découvrir brin à brin, et cela parce que, de même que la violette, elle se cache sous l'herbe et ne se laisse découvrir que par le doux parfum qu'elle exhale.

— Voilà comment sont, et surtout comment doivent être les femmes vraiment instruites, me dit madame Thérèse en s'unissant à mon enthousiasme sur le charme que l'on trouve dans la conversation et le commerce de notre nouvelle amie. Le vrai mérite est toujours simple et modeste. Aussi, méfiez-vous de ces femmes prétentieuses qui jouent au bel-esprit, faute de posséder de l'esprit véritable !... « Les

hommes hautains et vains sont comme les épis de blé, dont les plus vides lèvent le mieux la tête, » a dit avec vérité un moraliste. Voyez également les branches d'arbres : celles qui sont couvertes de fruits se penchent humblement vers la terre, tandis que celles qui ne portent que du feuillage se redressent fièrement vers le ciel. Eh bien ! il en est de même dans la vie, et tout ce qui cherche à imposer par l'orgueil cache un fonds misérable, car, je vous le répète, le vrai mérite est avant tout modeste...

Il paraît, du reste, que madame Walkoroff a joint aussi la beauté à ses talents et à son esprit, et que c'est un accident terrible qui l'a privée de ses charmes.

— Accident arrivé par ma faute, nous dit-elle hier en nous racontant son histoire ; n'en est-il pas ainsi, ajouta-t-elle, de tous les malheurs de la vie, dont nous sommes presque toujours les premiers coupables, et dont pourtant nous accusons souvent la bienfaisante Providence qui veille sur nous ?

Et cette histoire est assez curieuse pour que je la consigne ici, car elle montre les mœurs de la jeunesse russe dans toute leur vérité. Je l'intitulerai donc *le Pacte*, et ce titre sera justifié par les événements, puisque ce fut un pacte étrange qui conduisit nos deux amis à se connaître et à s'aimer.

LE PACTE

Un matin, pendant que M. Alexis Walkoroff, officier aux gardes, alors en garnison à Moscou, était étendu mollement sur le divan du petit salon qui formait la pièce principale de son modeste appartement de garçon, position horizontale ayant pour effet, d'abord de reposer l'esprit en même temps que le corps, car elle appelle doucement le sommeil, de plus, de laisser monter bien plus directement encore vers le ciel les spirales de fumée qui s'échappaient de son cigare, un équipage élégant, attelé de quatre chevaux noirs aux longs crins flottants, superbement harnachés, s'arrêtait devant la maison située près du pont des Maréchaux, maison dont le petit appartement de notre officier formait la moindre partie.

Et cet équipage eût bien certainement appelé l'attention du jeune homme par son élégante richesse, si la douce somnolence qui commençait à s'emparer de lui ne l'avait pas empêché de se mettre à la fenêtre pour l'admirer ; action que les murmures louangeurs de la foule eussent produite, sans doute, dans toute autre occasion.

Ainsi sur le siége était un cocher à la barbe brillante et touffue, vêtu d'un cafetan brodé d'or serré autour de la taille

par une riche ceinture de kazan. Sur l'un des chevaux de devant, un petit postillon *falètre*, d'environ huit à dix ans, habillé élégamment, coquet, pimpant, et pas plus haut que la jambe de son cheval, faisait entendre le cri aigu et prolongé avec lequel ces Lilliputiens centaures excitent leurs chevaux et font ranger les piétons qui se trouvent sur leur route. Derrière le carrosse, tout doré lui-même, se tenaient, droits comme des soldats prussiens au port d'arme, trois grands laquais en livrée chamarrée sur toutes les coutures, et le chef surmonté du classique tricorne des gardes-françaises d'autrefois.

Un homme d'une quarantaine d'années, vêtu à la russe, costume que portent encore les gentilshommes des provinces éloignées, en descendit, et, après s'être fait indiquer l'appartement du jeune officier, y monta rapidement.

Je ne sais à quoi rêvait notre héros quand on frappa vivement à la porte.

— Entrez! s'écria-t-il, tout en se tournant avec humeur du côté de l'importun, pensant que ce devait être un de ses camarades auquel il allait pouvoir témoigner sa colère; mais il resta fort surpris en se trouvant en présence d'un homme qui lui était complétement inconnu; homme à la physionomie ouverte et gracieuse, aux grands yeux bleus, aux cheveux blonds et ondoyants, se confondant avec une belle barbe de même couleur; en un mot, c'était le type slave dans toute sa pureté, avec l'extérieur d'un homme appartenant aux classes élevées du monde russe.

— Veuillez excuser ma visite, monsieur le capitaine, dit le nouveau venu d'une voix douce et légèrement émue; j'aurais dû vous en demander d'avance l'agrément, sans doute; mais vous comprendrez, après m'avoir entendu, si

vous voulez me permettre de vous dire ce qui m'amène, qu'il m'était impossible d'écrire ce que je voulais obtenir de vous, et alors, vous étant complétement inconnu, j'ai préféré me présenter moi-même en personne, au lieu d'en laisser la responsabilité à un léger papier.

Pendant que l'inconnu parlait ainsi, M. Walkoroff, qui avait pris une position plus convenable pour recevoir l'étranger, regardait celui-ci avec une grande surprise, car il ne pouvait deviner ce qui lui valait une semblable visite.

— Vous vous trompez sans doute, monsieur? fit-il tout à coup, en pensant qu'il devait y avoir une erreur dans cette présentation imprévue.

— Non, non, monsieur le capitaine; je sais que j'ai l'honneur de me trouver en présence de M. Alexis Walkoroff, officier aux gardes de Sa Majesté Impériale, et c'est à lui-même que je désire parler, reprit l'étranger en s'inclinant courtoisement devant notre héros de plus en plus surpris.

— Eh bien! alors, monsieur, parlez; que puis-je faire pour vous? demanda le capitaine en rendant le salut.

— Ce dont j'ai à vous entretenir, monsieur, est pour moi d'une trop haute importance pour que vous ne me permettiez pas, avant que je parle, reprit l'étranger en refusant encore d'accepter le siége qui lui était offert, non-seulement de voir si personne ne peut nous entendre, mais encore de vous demander que vous vous engagiez par serment, et cela que vous acceptiez ou que vous refusiez le pacte que je viens vous proposer, à garder le plus profond silence sur ce que vous allez entendre; car une indiscrétion pourrait rendre impossible ce que je veux tenter, sinon par

votre secours, au moins par celui que je chercherai à obtenir d'un autre si vous me faites défaut.

— Je vous fais le serment que vous me demandez, monsieur, dit Alexis Walkoroff dont la curiosité était devenue des plus vives, et je vous donne ma parole d'officier que nous sommes complétement seuls dans cet appartement; vous pouvez donc parler sans la moindre inquiétude.

L'inconnu consentit alors à s'asseoir, ce qui voulait dire à parler, et notre officier, tout oreilles, lui prêta la plus vive attention.

— Je me nomme Orloff Razamoski, je suis marchand de première classe, dit-il, et vous savez sans doute quel rang nous tenons dans la bourgeoisie; aussi mon luxe et mes richesses ne vous surprendront-ils pas quand je vous les aurai fait connaître. J'habite presque toujours dans les environs de Moscou, où je possède un riche domaine; mais ma maison de commerce, et mon domicile politique, par conséquent, sont établis à Odessa. Vous êtes, vous, monsieur le capitaine, un noble gentilhomme peu favorisé de la fortune, m'a-t-on dit, quoique le sort vous traite toujours en enfant gâté, car vous êtes aussi, à ce que l'on prétend, d'un bonheur au jeu sans égal; mais votre honneur délicat se refuse sans doute à profiter de ce succès...

— Et que peut-il y avoir de commun, je vous le demande, monsieur, entre mon peu de fortune... mon bonheur au jeu... et votre histoire? interrompit le capitaine avec un mécontentement très-marqué; est-ce pour jouer aux cartes ou aux dés que vous êtes venu chez moi?... Dans ce cas, vous avez perdu votre temps, je vous le déclare, et votre visite est faite!

Le marchand russe laissa déborder ce torrent de mau-

vaises paroles sans chercher à les arrêter ; puis, quand le capitaine se tut à son tour, il reprit d'un air fort solennel, pendant que sa figure se couvrait d'une expression douloureuse :

— Ma visite n'est point achevée encore, monsieur, car elle a une bien autre importance, à laquelle pourtant le jeu n'est pas étranger, comme vous allez en juger vous-même tout à l'heure. Je suis esclave, monsieur, et c'est ma liberté que j'espère obtenir avec votre aide.

Le capitaine laissa échapper un geste de surprise étrange.

— Écoutez-moi sans m'interrompre, je vous en supplie, si vous voulez que j'aie le courage d'achever ma triste confidence, reprit vivement le riche marchand ; oui, monsieur, je suis esclave, et c'est à vous, j'en ai la douce confiance, qu'il sera réservé d'effacer de mon front ce stigmate ignominieux, et de ma porte ce signe d'opprobre que la loi nous contraint d'y graver. (En Russie, la loi oblige un serf, quelque riche qu'il soit, à inscrire sur sa porte : *fils de***, serf du prince***.*) Et voici sur quoi je fonde cette douce confiance :

« Vous rencontrez souvent dans le monde, si vous ne vous voyez pas intimement, le comte Zaroloski, enseigne au même régiment où vous occupez le rang de capitaine. Le comte est un joueur forcené, vous devez le savoir, et je le dis la honte au front, l'enfer au fond de l'âme, cet homme peu estimable, car un joueur ne saurait l'être, cet homme, j'en suis l'esclave... il est mon maître...

— Et pourquoi ne vous êtes-vous pas racheté, puisque vous vous dites si riche ?... interrompit encore le capitaine vivement.

— Pourquoi, monsieur?... reprit le marchand ; parce qu'il me demandait le premier de tous les biens... parce qu'il voulait ma fille, ma Nariska, pour rançon, et que jamais je ne donnerai mon enfant pour femme à un homme sans mœurs, sans honneur et sans cœur, car un joueur est tout cela. Vainement je lui ai offert des millions en échange de ma liberté ; il m'a repoussé avec un dédaigneux mépris.

« — Ta fille ou toi, Orloff Razamoski, me répondit-il en souriant comme Satan doit sourire ; c'est mon dernier mot, et rien ne me fera changer. »

« Alors je me suis confié à Dieu, et c'est lui, sans doute, qui m'a suggéré la pensée de venir vous appeler à mon aide.

« Vous jouez volontiers, m'a-t-on dit, mais ce qui n'est chez vous qu'un délassement est, chez *mon maître*, — et le malheureux marchand appuya d'une façon fort douloureuse sur ce mot, — plus qu'une affreuse passion : c'est une rage, une frénésie ; il lui sacrifie tout, et, infailliblement, elle l'entraînera dans l'abîme. Aidez-moi donc, je vous en conjure, à n'y pas tomber avec lui. »

Tout en parlant ainsi, le pauvre Orloff s'était levé et se tenait presque agenouillé devant l'officier tout pensif.

— Mais comment diable faire pour vous aider?... je n'en sais rien, en vérité, et je ne demanderais pas mieux pourtant !... exclama le capitaine, car je trouve odieuse la conduite du comte qui veut forcer un père à lui sacrifier son enfant ; voyons, qu'avez-vous imaginé?...

Orloff essuya une larme qui cherchait à se glisser hors de ses yeux, puis répondit avec un doux sourire :

— J'avais imaginé ceci, monsieur, c'est que vous vou-

drez bien entraîner un jour le comte à jouer avec vous, et que vous l'amènerez à mettre comme enjeu de la partie une petite terre qu'il possède sur les bords du Volga, misérable village qui ne compte pas plus de cinquante feux, mais qu'il n'a voulu vendre à aucun prix, dans la crainte que le prix ne soit payé par moi, car c'est là qu'est rivée ma chaîne. Mais ce qu'il ne veut pas vendre, il le jouera, j'en suis certain, et cela parce que, dans le paroxysme fiévreux de sa mauvaise passion, il ne connaît plus rien au monde : il jouerait jusqu'à son âme, si son âme avait de la valeur. Donc, s'il joue ce village, il peut le perdre, et tout est là pour moi. Hélas! c'est en ce lieu que je suis né, c'est là qu'est né mon père, c'est là encore que sont nés mes enfants, qu'habite ma famille, et, cette terre à moi, nous sommes tous libres...

— Vous arrangez bien vite les choses suivant votre guise, mon cher monsieur, reprit en souriant le capitaine, mais vous n'avez pas calculé aussi que je pouvais perdre et que je n'avais pas grand'chose à perdre, surtout dans le cas où j'accepterais la proposition singulière que vous venez me faire.

— J'ai tout calculé, au contraire, reprit vivement le marchand en s'emparant des mains de l'officier pour les porter à ses lèvres dans un élan de reconnaissance, car il voyait bien qu'il l'avait gagné à sa cause. Si le sort est contre nous, vous jouerez... vous jouerez encore... vous jouerez toujours... vous avez un crédit illimité sur ma caisse, puisez-y sans réserve, et, quelle que soit votre chance, vous fût-elle même toujours si opiniâtrément contraire qu'elle dût me conduire à ma ruine, je ne vous en conserverai pas moins une reconnaissance éternelle pour m'avoir compris, pour

avoir écouté ma prière, pour avoir tenté enfin de me rendre libre et heureux.

Le capitaine fut vaincu... il promit tout, et es deux amis se séparèrent après s'être juré silence et fidélité.

Mais le sort, qui semblait se montrer hostile au pauvre marchand russe, voulut que le jeune comte Karoloski fût en ce moment absent de Moscou, en raison d'une mission spéciale qui lui avait été donnée par le tzar pour les provinces septentrionales de l'empire.

Et les jours, les semaines, même les mois se passèrent dans une attente impatiente des deux associés, car le capitaine lui-même avait pris un si vif intérêt à Orloff qu'il lui semblait que *le pacte* qu'il avait fait avec lui était enregistré au ciel comme devant être l'arrêt prononcé par la Providence elle-même.

Seulement, loin de laisser voir la sympathie qu'il éprouvait pour ce riche industriel, Alexis évitait toute occasion de le rencontrer, et si par hasard pourtant cette rencontre avait lieu, soit à la promenade, soit dans les rues, il feignait de ne pas le reconnaître, et ne semblait prendre à lui nulle garde, malgré le luxe princier qu'étalait le marchand, et sur lui et dans ses brillants équipages. Et cette conduite était dictée par la prudence, car il fallait éloigner tout soupçon si l'on voulait réussir à entraîner le comte à jouer ce bienheureux village, objet des désirs incessants du marchand et de sa famille.

Enfin l'enseigne Karoloski arriva au moment où l'on commençait presque à désespérer de le revoir, le bruit ayant couru qu'il devait quitter le régiment des gardes pour entrer, avec un grade plus élevé, dans un autre corps; mais ce n'était heureusement qu'une fausse nouvelle et notre jeune

enseigne revint gai et dispos dans l'ancienne capitale de l'empire.

Le capitaine Walkoroff ne fut pas le dernier à le féliciter et de sa mission et de son retour; ce qui surprit un peu le comte, car Alexis s'était toujours montré fort réservé avec lui.

— Eh bien! monsieur Karoloski, avez-vous été heureux là-bas? Le jeu vous a-t-il été favorable?... Enfin le sort vous a-t-il souri selon votre désir?... lui demanda-t-il gaiement un jour.

— Mais oui!... mais oui!... j'ai gagné vingt mille roubles à un gros armateur de Kronstadt, et je suis tout prêt à vous les jouer si vous voulez, mon capitaine, répondit sur un ton fort joyeux aussi le jeune comte, sur lequel le mot de jeu produisait un effet magique.

— Pourquoi pas?... fit Alexis du même air; nous avons le temps avant l'exercice; ce café est pourvu de tout ce qu'il nous faut... Eh bien! mon cher enseigne, je suis votre homme.

Et tous les deux bientôt s'escrimèrent au pharaon, jeu fort à la mode alors parmi toute la folle jeunesse de Russie.

Le comte tenait la banque, et cette fois avec tant de bonheur que, malgré la chance heureuse qui avait toujours accompagné notre ami, bientôt celui-ci eut perdu la somme énorme de trente mille roubles... Je le répète, le sort semblait s'être complétement déclaré contre lui...

Aussi, effrayé du dégât qu'il causait dans la caisse du marchand russe, il voulut battre en retraite et refusa de jouer plus longtemps.

— Vous n'êtes pas brave au jeu, mon capitaine!... fit

tristement le comte en voyant Alexis se lever pour se retirer; vous auriez pu tout reconquérir pourtant; je vous le répète, vous avez tort d'abandonner la partie... Seulement, soyez tranquille, je vous offre votre revanche pour le jour et l'heure que vous voudrez... Engagement de joueur, engagement d'honneur, vous savez, capitaine!...

Alexis sourit en entendant le rapprochement étrange que faisait de ces mots, si éloignés l'un de l'autre pourtant, le jeune enseigne, et accepta de prendre sa revanche prochainement; promesse qui enchanta si fort le comte enivré par son succès que, dès ce jour, il devint littéralement l'ombre du corps de son partenaire malheureux. Il le suivait en tout lieu, à la chasse, au bal, à la promenade, au théâtre, en un mot, il ne le quittait plus, et jamais courtisan de Versailles ou de Saint-James ne fut plus exact au coucher ou au lever du roi que le jeune enseigne à suivre les pas du capitaine.

Enfin M. Walkoroff, encouragé par les lettres pressantes d'Orloff, consentit à demander la revanche si impatiemment attendue, et, de nouveau, le comte gagna d'abord une somme assez ronde, ce dont le pauvre capitaine éprouva une douleur si vive qu'un moment il voulut encore abandonner la partie, mais un pressentiment étrange le retint.

— Je ne vous donne plus qu'un coup, comte, dit-il vivement, et, si je perds, je ne joue plus de ma vie, je le jure... Allons! à la grâce de Dieu!...

C'était à lui à tailler à son tour, et, de ce moment, la chance tourna complétement en sa faveur : le sort le favorisa si bien qu'il regagna au jeune enseigne non-seulement tout l'argent qu'il avait d'abord perdu contre lui, mais encore tout ce que celui-ci possédait en roubles, en papier, en objets

d'art, enfin jusqu'aux saintes images richement enchâssées dans l'or et les pierreries, sortes de reliques qui se conservent, de descendants en descendants, dans les familles, et auxquelles les Russes attachent un prix inestimable; tout fut gagné par le capitaine quand le jour commença à paraître.

Le comte désespéré offrit de continuer à jouer à crédit.

— Non, fit monsieur Walkoroff avec un singulier sourire, car il lui répugnait d'abuser ainsi de son bonheur.

— Si fait!... si fait!... s'écrie celui-ci les yeux brillants, les lèvres frémissantes, les poings crispés avec rage... j'ai encore un village près de Moscou! c'est peu de chose, c'est vrai... mais vous ne saurez jamais le prix que j'y attache!... Eh bien! je vous le joue... Ses titres de propriété contre cinquante milles roubles... voulez-vous?...

En se voyant ainsi arrivé au but de son vif désir, le capitaine eut comme un éblouissement et sentit son cœur se serrer sous une joie douloureuse. Aussi, dans son émotion, hésita-t-il un moment à répondre, et cette hésitation fut prise pour un refus par son adversaire malheureux, qui s'écria aussitôt dans un violent paroxysme de colère et de déception :

— Vous me refusez! C'est mal, cela!... fort mal!... car j'ai droit à ma revanche.

— Et je vous l'accorde, monsieur, dit vivement le capitaine; seulement, si plus tard vous vous repentez de tout ceci, dites-vous que c'est vous qui l'avez voulu... vous seul, entendez-vous bien?... Maintenant, je suis à vos ordres.

Et un quart d'heure ne s'était point écoulé que M. Walkoroff était l'heureux possesseur de la terre tant désirée.

— Maintenant, comme je suis beau joueur, dit-il en se

levant, demain, quand vous m'apporterez les titres de ma nouvelle propriété, vous jouerez contre moi à crédit, et cette fois, je le veux bien pour vous aider à sortir de peine, quitte ou double pour tout ce que vous avez perdu, y compris même les cinquante mille roubles gagnés sur moi par vous d'abord. A demain donc et adieu!

Et le lendemain, dès l'aurore, le comte, harcelé par sa passion, accourut avec ses titres chez le capitaine; puis, après les lui avoir donnés, il l'entraîna au café afin de reprendre le pharaon qui l'avait si cruellement dépouillé.

Aussitôt il nomme une couleur, et, l'ayant nommée juste :

— Vous rentrez en possession de ce que vous avez perdu, lui dit gaiement M. Walkoroff : il ne me reste que votre terre en souvenir de vous ; mais je la garde, car mes cinquante mille roubles l'ont payée, et je retourne dormir en vous disant merci et adieu...

Puis, malgré les supplications du comte, fort alléché par le retour de ce qu'il appelait sa bonne chance, il se refusa à jouer de nouveau, et rentra chez lui le cœur joyeux du bonheur qu'il allait causer à Orloff en lui envoyant les titres de la propriété si ardemment convoitée par lui, mais dont il n'avait pas voulu lui annoncer encore l'heureux gain, craignant, avant qu'il ne les eût en sa possession, qu'un accident quelconque pût l'empêcher de les obtenir.

Peu d'heures s'étaient écoulées depuis que le capitaine s'était étendu sur son divan pour se reposer, sinon de ses fatigues, du moins des émotions de la nuit, avant que d'aller reprendre son service, quand il fut tout à coup réveillé en sursaut par un bruit de voix qui semblaient discuter vivement.

Il se lève avec précipitation, ouvre la porte et se trouve en présence d'Orloff, auquel Magik, son soldat d'ordonnance, refusait impitoyablement l'entrée de son appartement.

— Mais, par saint Nicolas ! le capitaine dort et je ne veux pas qu'on le réveille, criait-il de façon à réveiller lui-même un mort, tandis qu'Orloff insistait et priait sur un diapason moins élevé sans doute, mais pourtant assez aigu pour être entendu du fidèle criard.

La présence de Walkoroff fait cesser aussitôt cette altercation, car Orloff, en l'apercevant, se précipite à ses genoux qu'il couvre de baisers et de larmes, tandis que le capitaine était resté saisi d'admiration en présence d'une belle jeune fille qui accompagnait le riche marchand et qui mêlait ses pleurs aux siens, ses bénédictions aux siennes.

Elle était grande, fraîche, blonde comme toutes les filles du Nord ; ses traits fins semblaient avoir été taillés par un sculpteur antique, et le long voile blanc qui l'enveloppait lui donnait un aspect angélique qui impressionnait l'âme et faisait rêver du ciel.

Inclinée aussi devant le capitaine, elle semblait également agenouillée devant lui, tandis qu'Orloff s'écriait, la voix entrecoupée par les larmes :

— Vous êtes notre père... notre maître... nous vous devons plus que la vie, puisque nous sommes régénérés par vous. Que Dieu vous récompense !...

Walkoroff, attendri, relève l'heureux marchand, le presse affectueusement sur son cœur, puis celui-ci lui présente sa fille, la belle Nariska, laquelle, lui dit-il, a voulu venir l'aider à témoigner sa reconnaissance à leur bienfaiteur.

— Mais, ajoute-t-il d'une voix plus grave, ni elle, ni moi, ni les miens, nous ne serons assez forts pour rester char-

gés, durant notre vie, du fardeau d'une aussi immense gratitude, si notre généreux bienfaiteur ne daigne nous aider lui-même à le porter. C'est pourquoi nous espérons qu'un cœur aussi noble que le vôtre, seigneur, ne sera pas généreux à demi, et que vous daignerez accepter ce léger souvenir de notre éternelle reconnaissance; car nous ne pouvons être vraiment heureux qu'à cette condition.

Et, tout en parlant ainsi, Orloff tendait un portefeuille vers son bienfaiteur en ajoutant :

— Ne nous refusez pas cette grâce si vous voulez nous rendre vraiment libres, car, sans cela, toujours nous resterons vos esclaves...

Mais, malgré toutes les prières du riche marchand, prières auxquelles se joignirent les vives instances de la belle Nariska, le jeune capitaine refusa résolûment le portefeuille et les cent mille roubles qu'il contenait.

— Je veux mieux que votre argent, disait-il; je veux votre amitié, et je suis trop heureux d'avoir été l'instrument dont la Providence s'est servie pour assurer votre bonheur. Car je n'ai pas d'autre mérite que celui-là; aussi vous me blesseriez profondément si vous insistiez davantage; vous devez votre liberté à votre argent; vouloir me payer pour cela serait m'offenser, je vous le jure.

Et il fallut bien qu'Orloff se contentât de cette réponse, car il vit que le capitaine exprimait toute sa pensée quand il parlait ainsi; seulement, pour adoucir la douleur que son refus causait au marchand, Walkoroff ajouta qu'il ne le tenait pas pourtant complétement quitte envers lui, et qu'il irait au premier jour passer quelque temps de congé près de lui, comme il ferait dans sa famille si elle habitait le voisinage de Moscou.

En entendant cette promesse, Orloff laissa éclater sa joie ; mais elle ne fut complète que quand le moment de la remplir eut été fixé : sans cela, il n'osait la prendre encore que comme une affectueuse consolation et rien de plus.

Donc, au jour dit, notre héros se rendit à la riche demeure où il était attendu avec une vive impatience, et où il fut reçu par tous comme un ami, un fils, un bienfaiteur, un roi : chaque jour, c'étaient des fêtes nouvelles ; on ne savait qu'inventer pour le retenir plus longtemps. Il n'y avait cependant pas besoin de grands efforts pour cela : les charmes de la belle Nariska étaient une douce et forte chaîne qui suffisait pour l'attacher en ce lieu.

Pourtant le vif penchant qui entraînait Walkoroff vers la belle Moscovite n'existait pas dans son cœur sans un mélange d'inquiétude et de combat, car si d'une part la fille du marchand lui semblait toute charmante, de l'autre la coquetterie qui formait la base de son caractère le faisait tressaillir.

— Une coquette peut-elle être jamais la femme honorable et dévouée qu'un honnête homme doit désirer pour sa compagne ? se demandait-il tristement, puis il ajoutait :

« Et d'ailleurs serait-il délicat à moi, qui ne possède ni biens ni richesses, de solliciter la main de la belle Nariska, dont la fortune sera immense ? ne serait-ce pas me faire payer le service que j'ai rendu ?... Non, je ne dois pas même laisser deviner à Orloff les sentiments que, malgré moi, j'éprouve pour sa fille, et pour cela il faut que je parte sans retard ; mon honneur et mon bonheur sont à ce prix... Oui, je le sens, une femme coquette ferait le malheur de ma vie entière.

Et, fort de cette pensée, le jour même Walkoroff annonça

à ses hôtes qu'une affaire importante l'obligeait à retourner sans délai à Moscou.

En l'entendant parler ainsi, Nariska devint tour à tour du rouge le plus vif et d'une pâleur effrayante, puis elle se jeta dans les bras de sa mère pour cacher les pleurs qui s'échappaient de ses yeux.

A cette vue, Walkoroff sentit son cœur se déchirer, mais il cherchait à dissimuler l'émotion profonde qu'il éprouvait, quand il sentit Orloff qui s'était emparé de sa main froide et tremblante et qui l'entraînait avec lui vers le parc dont la porte était ouverte.

Le capitaine suivit machinalement son hôte, puis, quand tous deux furent arrivés sans mot dire jusqu'à une allée isolée et sombre, Orloff s'arrêta tout à coup, et le regardant en souriant :

— Vous aimez ma fille et elle vous aime aussi, mon cher bienfaiteur, dit-il ; je lui donne un million de roubles en dot ; à quelle époque fixez-vous le jour du mariage ? Parlez, et vous serez obéi comme un maître...

Walkoroff baissa tristement la tête en entendant le généreux marchand s'exprimer ainsi ; puis, pensant que son silence devant une offre aussi généreuse pouvait être regardé comme une offense par celui qui la lui faisait, il lui prit affectueusement les mains entre les siennes et lui dit, la voix voilée par une triste émotion :

— C'est vrai, mon ami, j'aime votre fille, et j'ai comme vous l'espoir qu'elle partage ce sentiment ; mais je ne me sens pas pourtant le courage de devenir jamais son époux, non parce que je rougirais de vous devoir la richesse, Orloff, mais parce que j'ai reconnu en elle un défaut terrible : Nariska est coquette...

Un cri douloureux qui retentit tout à coup à ses oreilles interrompit brusquement le capitaine, lequel s'étant élancé, suivi du marchand, vers l'endroit d'où il s'était fait entendre, découvrit derrière un buisson la belle Nariska étendue sur la terre.

Quand elle reprit connaissance, la jeune curieuse versa d'abondantes larmes, tout en promettant à Walkoroff et à son père de se corriger du défaut dont elle venait d'être si cruellement accusée et dont elle n'avait pas jusque-là compris toute la gravité.

— Il y avait plus de légèreté et d'étourderie dans ma conduite que de coquetterie véritable, je vous le jure, dit-elle au capitaine; chacun m'assurait que j'étais jolie, je me savais riche, et je me conduisais en véritable enfant gâtée; mais aujourd'hui, si je vous étais promise, à vous notre généreux bienfaiteur, je deviendrais une autre personne, et, fière de votre choix, je m'efforcerais de m'en rendre digne par ma conduite et ma vertu, car, je ne le comprends que trop aujourd'hui, la vertu est le seul vrai charme des femmes...

On devine sans peine que toutes les inquiétudes du capitaine s'envolèrent devant ces tendres et sages paroles; aussi le mariage fut-il aussitôt arrêté, entre la belle Nariska et lui, par le trop heureux père.

Les préparatifs se firent lentement; qu'avait-on à craindre? le temps leur appartenait, la vie s'écoulait si douce ainsi! on se sentait vivre, on se sentait heureux... Hélas! ils n'avaient pas réfléchi, les imprudents, que les jours de bonheur nous sont toujours distribués d'une main avare par le ciel, qui ne veut pas nous laisser oublier que la terre n'est pas notre patrie; et, comme l'époque du mariage

venait d'être fixée enfin à une date très-rapprochée, le capitaine reçut l'ordre de rejoindre son corps sans le moindre délai. Son régiment était commandé pour faire partie d'un gros de troupes envoyées pour combattre Schamyl, dont la petite armée faisait alors de grands ravages dans tout le pays dont elle s'était emparée.

Devant un ordre semblable, il fallait obéir ; car, en temps de paix, un officier peut donner sa démission sans le moindre embarras ; mais, quand son régiment va se battre, se retirer est impossible... Le capitaine se prépara donc à partir.

La douleur de tous fut des plus vives au moment cruel de la séparation ; mais celle de Nariska fut sans bornes.

— Je vous jure, ami, dit-elle au milieu de ses sanglots, qu'à dater de cet instant jusqu'à celui de votre retour la modeste robe qui me couvre sera l'unique dont je me revêtirai. Vous m'avez crue coquette : eh bien! c'est cette coquetterie même que je vous sacrifie... A qui voudrais-je plaire d'ailleurs, puisque vous ne serez plus là?... Je fais donc le vœu d'être fidèle à ma promesse, et puissé-je être punie par le ciel si j'y manque un seul instant!...

Walkoroff serra sa fiancée sur son cœur, lui promit de revenir promptement près d'elle, et, après avoir embrassé aussi toute la famille empressée autour de lui, il se jeta, en détournant la tête, dans la chaise de poste qui l'attendait pour l'emporter loin du pays où venaient de s'écouler les plus heureux jours de sa vie.

Bien des semaines se passèrent durant lesquelles les lettres de Walkoroff furent l'unique consolation de la belle Nariska, à laquelle sa famille avait accordé l'autorisation de correspondre directement avec son fiancé ; elles étaient si

affectueuses, ces lettres, elles déploraient si douloureusement la séparation qu'il avait dû subir sans pouvoir s'y résigner, que la jeune fille, conservant d'abord toute l'intensité de sa douleur, resta fidèle au serment qu'elle avait fait de négliger toute toilette tant que durerait l'éloignement du cher absent. Mais, peu à peu, les jours ayant succédé aux jours et les mois aux semaines, Nariska, fatiguée de voir toujours sur elle la modeste robe qu'elle s'était engagée à porter uniquement, l'orna d'abord de différentes garnitures, de divers rubans, de quelques dentelles, puis, un beau jour, après avoir prié sa sainte patronne de lui pardonner son manque de foi, elle se risqua à en changer.

C'était pour en mettre une autre à peu près semblable, se disait-elle, et elle disait vrai ; mais c'était en mettre une autre pourtant ; et, ainsi, Nariska manquait à la parole qu'elle avait si formellement engagée, non-seulement envers son fiancé, mais encore envers le ciel.

Les Russes sont fort superstitieux par caractère ; aussi quand, à l'heure du déjeuner, Orloff vit descendre sa fille dans un habillement nouveau, il poussa des cris de terreur, car, à l'entendre, elle ne risquait rien moins que la capture, si ce n'est la mort, de son jeune prétendu ; mais, en véritable enfant gâtée qu'elle était, Nariska parvint promptement à le calmer et à lui faire comprendre l'exagération de ses craintes.

Pourtant elle n'était pas complétement rassurée elle-même, et, pendant le temps qui s'écoula entre la rupture de son serment et une nouvelle lettre de Walkoroff, elle n'osa pas se parer encore des riches habillements qui ornaient son trousseau, et alterna entre les deux modestes robes qu'elle possédait seules en ce genre ; mais enfin elle reçut des nouvelles du capitaine, nouvelles fort heureuses,

puisqu'il annonçait avoir reçu la croix pour un fait d'armes assez important, et qu'il terminait ainsi :

« Encore quelques jours, ma bien-aimée Nariska, et, sans doute, je me mettrai en route pour revenir auprès de vous, car nous sommes à peu près maîtres de Schamyl ; demain ou bientôt nous aurons notre dernière affaire, où, Dieu aidant, nous lui ferons rendre les armes. Alors je serai libre de voler où m'appelle mon désir, c'est-à-dire rejoindre mon cœur et mon âme, qui, tous deux, sont restés près de vous ; priez donc le ciel pour qu'il protége nos efforts, vous qui êtes un de ses anges, et nous serons, bien certainement, promptement et heureusement vainqueurs. »

Enchantée de cette nouvelle, Nariska courait, le cœur palpitant de bonheur, pour la faire connaître à son père, quand elle le trouva en conversation avec un riche industriel, son voisin.

— Mais quand je vous répète que cela nous est impossible... n'insistez pas davantage, je vous en prie, disait Orloff avec une certaine impatience.

— Impossible !... impossible !... murmurait le voisin en grommelant, comme s'il était jamais impossible à une jeune fille d'aller danser, je vous le demande !

— Qu'est-ce donc ? fit Nariska en se montrant tout à coup aux deux interlocuteurs.

— C'est, ma fille, que notre voisin Hadick était venu afin de nous convier à une fête qu'il donne demain pour célébrer le retour de sa nièce Olga, et je lui répondais que pendant l'absence de ton fiancé nous nous sommes interdit tout plaisir.

— Pourquoi donc cela, mon père?... exclama la légère Nariska ; je suis si heureuse aujourd'hui que, loin de me refuser un plaisir, je voudrais au contraire pouvoir en inventer de nouveaux les jours qui vont suivre ; aussi j'accepte avec empressement.

— Ma fille !... ma fille! interrompit le trop faible père en secouant la tête d'un air mécontent, c'est tenter le sort que d'agir ainsi, et prends garde !...

— Mais je ne crains plus rien maintenant !... s'écria l'étourdie en montrant d'un air de triomphe la lettre qu'elle tenait entre ses mains ; Walkoroff se porte bien, il est décoré, et sous peu de jours il sera ici.

— L'avenir est toujours voilé, ma fille, fit Orloff à moitié vaincu ; pourtant il ne faut se réjouir que de ce qui est en notre possession... qui peut connaître les décrets de Dieu?

— O mon père !... mon père !... vous empoisonnez ma joie ! s'écria Nariska en cachant sa figure entre ses mains comme si elle eût voulu cacher ses larmes.

C'en fut trop pour que le cœur paternel du marchand fît une plus longue résistance ; aussi, s'élançant vers sa fille et la prenant entre ses bras :

— Tu as raison, ma Nariska, de te réjouir, disait-il en la couvrant de tendres baisers ; oui, Walkoroff sera ici bientôt, et votre union suivra de près son retour ; aussi nous irons au bal demain, chez notre bon voisin Hadick, et, comme toi, je suis heureux de ton bonheur...

Le lendemain soir, en effet, la belle Russe, vêtue avec une élégance et une recherche sans pareilles, se regardait avec complaisance dans la haute et brillante glace qui surmontait la cheminée du salon, tout en chauffant ses petits pieds chaussés de satin blanc à la flamme de quelques

joyeux sarments de vigne qu'elle avait ordonné d'allumer à cette intention, la soirée lui ayant paru un peu fraîche; et seule, en attendant son père, elle souriait à sa beauté, car, hélas ! la coquetterie vivait toujours dans le fond de son cœur, quand tout à coup le bois, en pétillant, lance une étincelle sur la robe légère dont, contrairement à son serment, s'était vêtue l'imprudente fille.

Tout à coup donc Nariska se voit entourée de flammes, et perdant la tête devant ce danger terrible, au lieu de chercher à éteindre le feu en s'enveloppant dans le tapis qui garnit la cheminée et de se rouler fortement à terre avec lui, elle court vers la porte en appelant du secours d'une voix déchirante.

En l'entendant, on vient de toutes parts, on l'entoure, on arrache ses vêtements enflammés, mais quand on parvient enfin à éteindre cet incendie terrible, on ne découvre plus qu'un corps informe et défiguré sous les cendres. Et cette beauté dont la folle Nariska était si fière, sans songer qu'un souffle seul pouvait la lui enlever, était à jamais détruite et remplacée par une effroyable laideur.

Pendant longtemps la pauvre fille n'eut pas conscience de son malheur : une fièvre si violente s'était emparée d'elle que les médecins, durant un grand mois, désespérèrent de ses jours ; mais la jeunesse reprit le dessus, la connaissance lui revint peu à peu, enfin elle fut sauvée.

Quand elle revit à son chevet son malheureux père, si pâle et si amaigri qu'il semblait un spectre, elle lui sourit avec tendresse.

— Je suis sauvée... Dieu m'a fait grâce... murmura-t-elle; mon fiancé doit être de retour maintenant...

Orloff secoua tristement la tête.

— Walkoroff n'est point revenu encore, dit-il doucement... d'ailleurs, pourquoi reviendrait-il, aujourd'hui?

Nariska, qui ignorait complétement l'affreux changement que l'accident dont elle avait été victime avait opéré en elle, regarda son père avec surprise; mais celui-ci, craignant l'impression qu'une explication cruelle pourrait produire en ce moment, effet qui pouvait être si dangereux sur sa chère malade, balbutia quelques paroles sans suite, puis, prétextant une grande fatigue, il rentra chez lui pour se livrer à toute sa douleur.

Cependant la convalescence de notre jeune fille marchait à grands pas, quand, un matin, elle demanda qu'on posât sur son lit un miroir afin qu'elle pût arranger elle même ses cheveux que, prétendait-elle, sa femme de chambre ne savait pas assez bien séparer sur son front.

Orloff était là; un moment il hésita à laisser satisfaire le désir de sa fille; puis, pensant qu'elle était assez forte maintenant pour connaître toute la vérité, il prit lui-même entre ses mains le miroir qu'elle demandait et le lui présenta en disant d'une voix émue :

— Tu auras besoin d'un grand courage pour te voir, ma pauvre enfant, car Dieu t'a enlevé cette beauté dont nous étions tous les deux trop fiers. Mais souviens-toi que la tendresse de ton père redoublera encore d'ardeur pour toi si celle des autres te fait défaut, et ne te laisse pas emporter par le désespoir...

Puis, tout en parlant ainsi, il mit résolûment le miroir sous les yeux de Nariska.

En se voyant, la pauvre fille poussa un cri terrible et retomba évanouie sur son oreiller; évanouissement si profond que, durant plus d'une heure, on la crut morte; mais

enfin un léger battement de son cœur annonça son retour à la vie. Quand elle ouvrit les yeux, un torrent de larmes qui s'échappa de sa poitrine oppressée vint heureusement la soulager.

— Mon père, dit-elle à Orloff quand elle fut un peu plus calme, le ciel est juste, il m'a punie par où je l'avais offensé; vous allez écrire à Walkoroff que je lui rends sa parole, puis, quand ma santé sera revenue, nous quitterons ce pays où j'ai été si heureuse et nous irons vivre loin des regards, car seuls les yeux d'un père bon et tendre comme vous l'êtes peuvent supporter un aussi affreux spectacle que celui de ma laideur.

Et vainement le bon marchand, pour consoler sa fille, l'assurait que le mal était moins grand qu'elle ne pensait, que cette laideur qu'elle croyait si terrible s'effacerait avec le temps, qu'il fallait attendre encore avant d'écrire à Valkoroff pour lui rendre sa parole; elle fut inflexible.

Mais, malgré le courage factice qu'elle montrait pour consoler son père, Nariska était frappée au cœur et appelait la mort à grands cris; car quel bonheur était possible pour elle sur la terre maintenant! elle comprenait trop tard combien la beauté est un don fatal aux jeunes filles dont il vicie le cœur; et elle sentait un désespoir sans bornes en pensant que c'était cette beauté même qui l'avait perdue sans retour; aussi, loin de marcher vers la santé, la malheureuse enfant se sentait mourir minée par la douleur, sans que rien pût la rendre à l'espérance.

Cependant, un matin qu'étendue sur un divan devant une des portes du salon qui s'ouvrait sur le parc elle en respirait la bienfaisante fraîcheur embaumée, et tandis que son malheureux père, agenouillé près d'elle, la conjurait de

chercher à vivre pour lui, le domestique qui avait accompagné Walkoroff à l'armée entre précipitamment et annonce que son maître le suit.

En effet, on entendait la voix du jeune capitaine qui s'avançait en répétant :

— Orloff... Nariska... où êtes-vous donc? Venez vers moi.

A ces accents si chers, l'infortunée Nariska jette un cri de douleur, et, n'ayant pas la force de fuir, elle se couvre le visage de son mouchoir qu'elle retient fortement avec ses mains en s'écriant :

— De grâce!... de grâce!... n'approchez pas... ma beauté est perdue... et perdue parce que j'ai trahi mon serment... Je n'ai donc plus droit à votre tendresse... éloignez-vous ou je meurs...

— Qu'ai-je entendu?... s'écrie Walkoroff; c'est votre beauté seule que vous avez perdue durant mon absence, et votre affection pour moi est restée la même en votre cœur? Eh bien, regardez-moi, chère Nariska, et dites après cela si vous m'acceptez encore pour époux!...

— Non... non... s'écrie la jeune Russe en retenant serré sur son visage le mouchoir qui le couvrait; vous frémiriez en me voyant.

— Ma Nariska, je ne peux plus vous voir!... répond tristement le jeune officier; je suis aveugle!...

En effet, Nariska lève les yeux, regarde Walkoroff et pousse un cri de douleur. Un coup de feu l'avait privé de la vue.

— C'est encore moi qui suis cause de ce malheur, s'écrie-t-elle en tombant aux genoux de son fiancé. Dieu m'a punie en vous de ma faute, mais toute ma vie sera consa-

crée à la réparer, car, de ce jour, je deviens votre amie, votre compagne, votre guide, et je reste belle pour vous seul, puisque l'image de ma beauté passée demeurera gravée dans votre cœur; aussi, restant toujours la même pour vous, vous pourrez toujours m'aimer de même, et je serai si heureuse du bonheur que je vous apporterai que je ne regretterai plus rien sur la terre.

En effet, peu de temps après ils furent mariés, et jamais couple si digne d'être heureux ne le fut plus réellement; la vie entière de Nariska est consacrée à son époux : elle l'entoure des soins les plus délicats, et sa tendresse semble puiser une nouvelle ardeur dans sa triste position. Aussi sont-ils toujours gais, aimables et contents des autres, parce qu'ils le sont toujours d'eux-mêmes.

SUITE DES SOUVENIRS DE GERMAINE

Nous avons éprouvé ces jours derniers une surprise fort agréable d'abord, surprise qui a été suivie d'une seconde pour moi seule, puis d'une contrariété assez vive pour moi encore; mais, comme le plaisir passe avant l'ennui, je veux noter en premier lieu ce qui nous a été fort agréable à tous.

Comme nous étions allés visiter *I Studii*, c'est-à-dire le musée de Naples, mon grand-père, madame Germaine et moi seulement, puisque la famille russe dont j'ai écrit la triste histoire nous a quittés pour passer en Sicile, et que nous nous extasiions tous trois devant les merveilleuses statues qui viennent des Grecs et des Romains en droite ligne, puisqu'elles ont été retrouvées dans les fouilles d'Herculanum et de Pompéi, nous entendîmes une voix amie qui nous disait :

— Je cours après vous depuis une grande heure; est-ce donc parmi les débris des morts que je dois vous rencontrer?...

Nous nous retournâmes aussitôt, et nous nous trouvâmes en présence de ce bon M. Darley, qui nous tendait les bras en souriant.

— Vous ici, mon ami? exclama mon grand-père avec surprise; et que venez-vous donc y faire?... Seriez-vous malade aussi?

— Dieu merci non! répondit en riant l'aimable vieillard; mais comme il n'y a que le premier pas qui coûte, et que, depuis un grand mois, on m'a fait sortir de mes habitudes pour me promener en Suisse, j'ai pensé qu'un peu plus un peu moins de voyage ne pouvait pas compter; donc, en retournant chez moi, ayant appris votre maladie qui m'a beaucoup inquiété, je suis venu vous trouver pour prendre moi-même de vos nouvelles.

« Voilà pourquoi vous me voyez. »

Mon grand-père serra les mains de cet excellent homme avec un profond attendrissement; mais, pour dissimuler son émotion sans doute, il lui demanda en souriant ce qu'il avait été faire en Suisse.

— En Suisse! exclama M. Darley en riant; eh bien! j'étais parti pour chercher un trésor...

— Un trésor!... nous écriâmes-nous tous trois avec surprise.

— Rien moins... fit l'aimable homme en riant de plus belle.

— Et l'avez-vous trouvé, monsieur? lui demandai-je étourdiment.

— Non, mademoiselle Germaine, répondit-il en me saluant d'un air moqueur; je m'en suis revenu gros Jean comme devant.

— Mais comment pensiez-vous donc trouver un trésor en Suisse? lui demanda mon grand-père; je crois, en vérité, mon cher Darley, que vous nous fabriquez une de vos histoires ordinaires.

L'aimable vieillard fit une petite mine fort drôle en entendant son vieil ami lui parler de la sorte ; puis, clignant de l'œil en me regardant, il se prit à dire d'une façon fort narquoise :

— Demandez à votre petite-fille si *mes histoires*, comme vous voulez bien les appeler d'une façon si dédaigneuse, ne lui ont pas été quelquefois agréables... surtout quand elles n'arrivaient pas trop directement à son adresse...

« Eh bien ! je suis convaincu que ma promenade en Suisse ne sera pas sans quelque charme pour elle ; et si, en sortant d'ici, vous voulez monter avec moi vous reposer sous les frais ombrages de *Capo di Monte* tout en admirant le superbe panorama qui se déroulera devant nos yeux, je vous raconterai comment je suis parti *à la recherche d'un trésor*. »

Nous acceptâmes avec empressement cette proposition et nous achevâmes promptement notre promenade à travers les salles de ce musée unique au monde, puisqu'il contient l'héritage des gens enterrés depuis près de dix-huit siècles, héritage si bien conservé et si intact qu'on le croirait sorti de la veille seulement d'entre les mains de ceux qui l'avaient possédé.

Nous montâmes la longue route de Capo di Monte avec une rapidité incroyable, et cela, grâce à de petits chevaux assez laids et fort maigres, qui mangent moins encore que le chameau peut-être, mais qui courent toujours, sur les dalles penchées et glissantes chargées de paver la ville, comme s'ils étaient poussés par le vent ; et une fois que nous fûmes assis sous un bel ombrage formé par les orangers, arbres portant tout à la fois les fleurs, les fruits verts et les fruits mûrs,

M. Darley nous raconta la plaisante histoire consignée ici, récit que nous écoutâmes avec d'autant plus de plaisir que nous avions obtenu, pour un *carlino*, la permission de cueillir, parmi les belles oranges qui pendaient sur nos têtes, toutes celles qui tenteraient nos désirs.

A LA RECHERCHE D'UN TRÉSOR

Par un beau jour de juin, — je laisse parler M. Darley, — je m'étais mis en route pour la Suisse, afin de faire la connaissance d'une jeune fille dont on m'avait parlé comme d'un trésor, et que l'on me proposait pour unir à mon neveu.

— Elle est sans défauts, me disait-on; vous verrez...

Et je partis, ne craignant pas d'affronter les fatigues d'une longue route pour voir une semblable merveille.

D'abord je pris le chemin de fer pour traverser la France; puis, une fois sur la frontière, je laissai la vapeur et m'embarquai dans une lourde voiture, reste des diligences passées, afin de connaître un peu le pays que j'allais parcourir; car, si j'étais aise d'arriver à mon but, je n'étais pas fâché non plus d'admirer à mon tour cette belle Suisse dont j'entendais vanter les charmes par tous les voyageurs; et j'avoue que, malgré les préventions parisiennes que j'ai emportées avec moi contre les exagérations de ces narrateurs nomades, je restai saisi d'admiration devant la grande chaîne des Alpes, que je découvris tout à coup en descendant le versant du Jura. Ce versant regarde la Suisse et s'incline si brusquement, qu'on peut, d'un coup d'œil, en mesurer la profon-

deur. Un tel aspect est de nature à donner le vertige; mais, fort heureusement, il ne fit aucune impression fâcheuse sur nos honnêtes et prudents coursiers, car ils suivirent paisiblement une foule de zigzags qui donnent à la montagne l'aspect de ces labyrinthes entortillés que l'on se plaît à élever dans les jardins modernes, et je pus jouir tout à mon aise du spectacle grandiose qui se montrait à mes regards émerveillés.

A quatre mille pieds au-dessous de moi s'étendait, comme un tapis diapré, une riche et splendide campagne toute parsemée de villages et de prairies en fleurs. A droite s'élève Genève, avec sa vieille cathédrale dont les dômes ruissellent de lumière comme les minarets d'une ville orientale. A gauche, dans le lointain, apparaît Lausanne, dentelée et échancrée par les flèches aiguës de ses églises. En face, le lac, éclairé aussi de cette vive lumière qui le faisait ressembler à un fleuve argenté charriant des flots de pierreries; puis, au delà du lac, au delà de la Suisse, dans la Savoie enfin, montent les Alpes, couvertes à leur base de pâturages et de forêts, et chargées à leur sommet d'un splendide manteau de neige, miroitant aux regards comme d'énormes pyramides de diamants; le mont Blanc surtout, dont la cime orgueilleuse, dépassant comme la tête d'un roi les plus hauts sommets de la chaîne alpine, se découpait nettement sur le fond bleu du ciel, et nous renvoyait en éclairs les rayons dorés qu'il recevait du soleil.

Mes regards éblouis, fascinés, ne pouvaient se détacher de ce spectacle grandiose, quand mon attention fut tout à coup appelée par un spectacle d'un autre genre.

Nous venions d'arriver enfin au bas du Jura et nous traversions la plaine qui sépare le lac de la montagne, quand nous nous trouvâmes dans un petit village si coquet, si

pimpant, si verni, qu'il ne doit servir que comme décoration, j'en suis sûr. On dirait que les maisons sont en carton peint. On ne voit pas un fétu de paille dans les rues, pas un lambeau de linge aux fenêtres, pas un canard barbotant dans la mare; aussi, s'il vit par hasard, ce village, les habitants doivent passer leur vie l'éponge ou la brosse à la main. C'est joli, mais c'est triste! et je suis un peu de l'avis de celui qui prétend « qu'un beau désordre est un effet de l'art ».

Enfin nous arrivâmes à Genève. L'entrée de cette ville, par la route de France, a quelque chose de grave et d'imposant. Après avoir franchi les fortifications, aujourd'hui démolies, mais qui, alors couvertes de délicieux jardins, étaient plus propres à parfumer la ville qu'à la défendre, on arrive, en suivant une rue magnifique, à l'extrémité du lac, que l'on traverse sur un immense pont de fer. Des deux côtés du lac s'élèvent de superbes quais bordés d'hôtels semblables à nos maisons du boulevard, car Genève est une ville toute française; on dirait qu'elle a été *confectionnée* à Paris avant d'être transportée en Suisse; et au bout d'un quart d'heure je sonnais à la porte de la villa occupée par celui de mes amis qui m'avait invité à entreprendre ce voyage.

Cette petite maisonnette, bâtie sur le bord du lac, ressemblait de loin, avec sa blancheur gracieuse, à un beau cygne prêt à descendre dans les flots, et de près elle ne perdait rien de ses charmes, tout en changeant d'aspect pourtant, car elle prenait alors celui d'un nid de feuillage. D'épais marronniers l'abritaient de leurs larges rameaux, et leurs branches touffues, qui s'entrelaçaient à la hauteur du oit, formaient un dôme de verdure au-dessus d'une petite

terrasse de laquelle on devait découvrir le plus beau panorama du monde.

Je sonnai doucement; pourtant ce bruit fit sortir d'un berceau de chèvrefeuille, sous lequel elle travaillait, je le suppose, car elle tenait un ouvrage à la main, une jeune et jolie fille qui s'avança vers moi, rouge comme une pivoine nouvellement cueillie. La porte s'était ouverte toute seule, sans doute à l'aide d'un ressort venant de l'intérieur.

En voyant mieux la jeune fille qui s'approchait, je restai muet de surprise, moins encore pour sa beauté que pour son étrange toilette; car elle portait, dans toute sa coquetterie, le joli costume des paysannes suisses de l'Opéra-Comique à Paris. Les longues nattes, le jupon court, le petit chapeau sur l'oreille, le bouquet au corsage, les manches plissées, rien n'y manquait.

— Voilà, murmurai-je, une jolie personne qui doit habiter le village que je viens de traverser tout à l'heure.

Et je continuai à la regarder avec stupéfaction.

— Pardon, monsieur, me dit-elle quand elle fut près de moi ; je vous avais pris de loin pour mon père.

Et, accompagnant ces paroles d'une petite révérence aussi écourtée que son jupon, elle retourna sous son berceau.

— Diable! diable! fis-je *in petto*, avec inquiétude, est-ce que mon ami ne demeure plus ici, ou est-ce là le trésor qu'il me propose?... Il est sous une singulière enveloppe, par exemple!

Et je restai droit comme un terme, en me grattant l'oreille avec embarras.

La jeune fille retourna la tête, et, me voyant ainsi, elle eut pitié de ma misère, car elle appela une servante à mon aide.

— Ketle! Ketle! cria-t-elle d'une voix qui me parut avoir un timbre argentin.

Une grosse fille bien rougeaude, et ressemblant à une de nos Normandes pour l'allure, apparut aussitôt.

— Est-ce que M. Bromté n'habite plus cette maison? demandai-je avec inquiétude.

— Si fait bien, mon bon monsieur, répondit, en montrant ses larges dents à travers un sourire, la maritorne genevoise. Bonté du ciel! M. Bromté s'en aller de chez nous!...

— Eh bien! conduisez-moi près de lui, alors, fis-je vivement.

Ketle se gratta l'oreille à son tour.

— Monsieur veut rire... c'est sûr?... dit-elle en me regardant comme pour mieux comprendre mes paroles.

— Non, répliquai-je aussitôt; je viens voir votre maître. Où est-il?

— Il est à Lausanne pour huit jours, me répondit Ketle.

Et, comme elle parlait encore, une dame sortit de la maison.

— V'là un monsieur qui cherche not'maître! cria alors la grosse fille en me désignant du doigt à la nouvelle venue.

— Mon frère est absent, monsieur, me dit celle-ci en me faisant une gracieuse révérence, mais je le représente en ce moment.

Et elle joignit à ces paroles un geste pour m'inviter à la suivre dans la maison.

— Pardonnez-moi, madame, fis-je alors en m'inclinant avec respect; je suis un ami de Bromté, Darley, de Paris; il vous a parlé de moi, sans doute?

Un fin sourire qui glissa sur les lèvres de la dame vint me répondre tout d'abord; puis elle ajouta :

— Mon frère vous attendait presque, monsieur; aussi votre chambre est toute prête, et j'ai reçu de lui les plus instantes recommandations à votre endroit; veuillez donc me suivre pour prendre possession de votre gîte en attendant que mon frère soit de retour, ce qui ne tardera pas, j'espère.

Je voulus refuser cette offre, toute gracieuse qu'elle pût être, car je craignais d'être indiscret; mais la sœur de Bromté y mit tant de bonne grâce que je me laissai faire violence, et bientôt je fus installé dans le plus joli réduit qu'on puisse rêver.

Une heure après, la grosse Ketle, toujours souriant, vint m'annoncer que le souper était servi. Je la suivis aussitôt; et jugez de ma stupeur quand, en entrant dans la salle à manger, je me trouvai en présence de six jeunes et jolies filles qui me regardaient en souriant.

— Que de trésors! pensai-je; je ne croyais pas que la Suisse fût si riche que cela... mais lequel est le mien?... voilà ce qu'il m'importe de connaître, car Bromté m'a écrit que le trésor qu'il m'offrait était dans sa maison...

La sœur de mon ami entra à son tour quelques instants après, et me présenta, l'une après l'autre, chacune de ces jeunes filles. L'une était sa nièce, l'autre sa cousine, celle-là une amie de celle-ci; bref, c'était une collection complète.

Et mes cheveux blancs produisirent leur effet sans doute, car non-seulement la gaieté, mais encore l'intimité même était établie entre ce joli troupeau et moi lorsque nous nous mîmes à table.

La jeune fille du berceau était seule en costume de

Suissesse ; je me crus permis alors de lui en demander la raison.

Elle se prit à rougir, à sourire, puis elle me répondit en baissant les yeux avec une grâce charmante :

— C'est pour plaire à mon père, monsieur, qui m'aime vêtue ainsi ; car cela lui rappelle sa mère...

— Oh ! l'excellente fille ! pensai-je. Voilà mon trésor, bien certainement.

Et, mes yeux traduisant ma pensée, j'attachai quelques instants mes regards sur la naïve enfant, mais je fus très-surpris, en les ramenant autour de moi, de les voir salués par un petit sourire railleur glissant légèrement sur les lèvres vermeilles de toutes les autres jeunes filles.

— Hum !... hum !... fis-je intérieurement, me serais-je trompé par hasard ?

Et, me retournant vers l'une de mes voisines, gentille brunette aux yeux espiègles, je me pris à lui dire avec une finesse digne d'un Talleyrand au petit pied :

— Comme c'est joli, le costume suisse !... Je suis étonné qu'on l'ait quitté dans ce pays...

— C'est joli quand ça va bien ! interrompit vivement celle-ci, car il paraît que j'avais frappé juste ; et croyez bien que Gretchen ne le porte pas pour plaire à son père, mais pour montrer ses beaux cheveux blonds et faire valoir ses avantages ; car j'ai entendu dire à M. Dufour que ça lui était bien égal que sa fille fût habillée comme cela ou autrement.

— Fi ! le petit serpent !... pensai-je. En voilà une, par exemple, qui n'est pas un trésor du tout !

Et l'éclat de rire général et approbateur qui accueillit ses paroles me prouva que ma Suissesse n'avait pas plus qu'elle droit à cet honneur.

— Allons, me dis-je, en voilà deux de jugées sur six : l'une est coquette, l'autre médisante. Mais il m'en reste encore quatre, nous verrons...

Hélas! à la fin du souper, il ne me restait plus aucun espoir; ainsi j'avais reconnu dans les autres : une gourmande, une bavarde, une menteuse et une niaise. Aussi quittai-je la table l'estomac plein et le cœur contrit, espérant que la nuit, qui porte conseil, dit-on, m'aiderait à sortir, sans froisser personne, du guêpier dans lequel je m'étais si étourdiment fourré; mais, grâce à la fatigue des jours précédents sans doute, je dormis de si bon cœur que, le lendemain matin, quand je me réveillai, je me serais trouvé dans le même embarras que la veille si une lettre de M. Bromté ne fût venue me tirer d'affaire. Il écrivait que, devant rester quelques jours de plus qu'il ne le pensait à Lausanne, il me priait de venir le rejoindre à une adresse qu'il indiquait, à moins toutefois que je ne préférasse rester chez lui à l'attendre, ajoutait-il.

Mais j'étais trop pressé de fuir l'essaim de jeunes filles à marier que renfermait la maison de mon ami pour accepter cette dernière proposition, et, mon sac de nuit à la main, après avoir fait mes adieux à sa sœur, je fus attendre sur les bords du lac le bateau à vapeur qui devait m'emporter. Un quart d'heure ne s'était pas écoulé que je glissais sur ces eaux tranquilles, mais perfides, qui conduisent de Genève à Lausanne.

Le bateau à vapeur sur lequel je m'étais embarqué offrait une analogie piquante avec l'arche de Noé; en effet, comme c'était un jour de marché, une foule d'habitants des villages qui bordent le lac profitaient de ce moyen de transport pour revenir chez eux avec leurs emplettes vivantes, et

le pont était littéralement encombré de poules, de canards, de lapins, de moutons, de chèvres et de vaches, qui tous mugissaient, piaulaient, caquetaient ou bêlaient sur un rhythme étourdissant. Joignez à cela une cohue de Vaudois qui parlaient tous ensemble, une trentaine d'Anglais qui ne parlaient pas du tout, et vous aurez le catalogue exact de mes compagnons de voyage.

Heureusement que bêtes et gens descendaient pour la plupart soit à Coppet, soit à Nyon, ce qui me permit d'admirer tout à mon aise le panorama sublime qui se déroulait devant moi.

Le bateau s'arrêta bientôt à Ouchy ; je sautai dans un canot qui me conduisit au débarcadère près duquel stationnait l'omnibus de Lausanne, où j'arrivai en quelques minutes.

J'accordai à peine un regard dédaigneux aux clochers aigus de sa belle cathédrale gothique et aux trois rangées d'arcades légères de son pont, qui sont jetées avec une hardiesse qui rappelle l'architecture audacieuse du pont du Gard, et je me fis conduire au plus vite sur la place du Marché, dans un hôtel où mon ami Bromté m'avait donné rendez-vous.

Hélas ! mon chagrin prit, en y entrant, des proportions sans bornes, car j'y trouvai une nouvelle lettre de lui, lettre dans laquelle, après s'être excusé sous toutes les formes, il me disait que, des affaires impérieuses l'ayant forcé de quitter Lausanne précipitamment, il m'attendrait, mais cette fois sans faute, dans la ville de Fribourg.

Mon premier mouvement fut une vive impatience, et d'abord j'envoyai au diable tous les amis et tous les trésors du monde ; mais, peu à peu, je me calmai en me disant

que Bromté n'était pas coupable, qu'un trésor n'était jamais trop payé... puis, à la suite de ces réflexions sages, je dînai avec appétit, je fis un tour sur la belle promenade de la ville pour activer ma digestion, et je regagnai mon lit, où je m'endormis du sommeil de l'innocence.

Le lendemain je partis de bonne heure, et j'atteignis enfin le but de mon voyage sans autre accident.

En arrivant à Fribourg, je me dirigeai vers l'hôtel que m'avait indiqué mon ami, et, dès que je me fus nommé, on m'introduisit dans une salle où je trouvai enfin le cher Bromté ; il n'était pas seul, il avait avec lui l'un de ses amis d'enfance, lequel conduisait, me dit-on, sa fille, belle blonde aux yeux bleus, dans la famille de sa femme.

— Cette fois, voici le trésor promis... me dis-je pendant que Bromté me présentait à M. Verquois et à la blonde Kytti, sa compagne de voyage, et je me le dis avec d'autant plus de conviction qu'un sourire échangé entre les deux amis, sourire que je surpris au vol, me donnait fort à réfléchir ; aussi je dressai toutes mes batteries d'observations sur celle que l'on me destinait pour future nièce.

Quand ils crurent que j'avais assez pris de repos, M. Verquois et mon ami Bromté m'engagèrent à visiter la ville, ce que j'acceptai avec empressement, car Fribourg mérite de toutes façons l'attention du voyageur. C'est une ville vraiment catholique et qui, à travers les révolutions des siècles, a conservé intactes les traditions religieuses du moyen-âge ; les fêtes religieuses qui s'y célèbrent sont, en exceptant ce qu'on voit à Rome, les plus belles du monde. De plus, les orgues de Fribourg jouissent d'une célébrité européenne, et ce n'est que justice, car on dit que Mooser, leur auteur, consacra la moitié de sa vie à ce chef-d'œuvre. Il est impos

sible d'exprimer par des paroles l'effet que produit cette prodigieuse musique. On entend, ou du moins on croit entendre à la fois des trompettes, des flûtes, des hautbois, des violons, et, ce qui est presque miraculeux, des voix humaines; aussi les orgues de Fribourg mériteraient-elles seules d'attirer les voyageurs dans ce pays, si une foule d'autres curiosités ne s'y rencontraient pas également.

Bromté m'avait confié à son ami; retenu à l'hôtel par ses affaires, il n'était pas libre de son temps, me dit-il; et je lui pardonnai son absence forcée quand j'eus causé durant quelques instants avec M. Verquois et sa charmante fille, car la belle Kytti nous avait accompagnés.

Après m'avoir fait visiter la cathédrale, mes nouveaux amis me conduisirent devant un énorme et majestueux tilleul, qu'ils me présentèrent comme l'un des plus augustes monuments de la liberté helvétienne, et je ne comprenais pas trop ce qu'ils voulaient me dire, quand la blonde Kytti, tout en me regardant d'un air narquois, me raconta à peu près ce qui suit :

— Lors de la seconde invasion de la Suisse par Charles le Téméraire, Fribourg envoya à l'armée des confédérés vingt-quatre jeunes gens qui, pour se reconnaître dans la mêlée, avaient attaché à leur toque des rameaux de tilleul. Après la grande victoire de Morat, un de ces jeunes gens, jaloux d'annoncer le premier à ses compatriotes une si glorieuse nouvelle, parcourut d'une seule traite, et toujours en courant, la distance qui sépare Fribourg du champ de bataille; et, comme l'héroïque soldat grec de Marathon, il tomba épuisé sur la place publique, où il expira en criant : « Victoire! » Pour consacrer le souvenir de ce fait, les magistrats de Fribourg plantèrent, à l'endroit

même où le jeune homme était tombé, la branche de tilleul qui lui servait de panache, et c'est de cette branche qu'est sorti l'arbre colossal devant lequel nous nous trouvons.

Le ton prétentieux avec lequel la blonde Helvétienne me débita cette chronique, autant que le regard moqueur dont elle avait salué mon ignorance à ce sujet, me fut peu agréable, j'en conviens ; mais je souffrais moins encore de la blessure faite à mon amour-propre que de la déception que j'éprouvais à me voir obligé de revenir de la bonne opinion que j'avais de la fille de M. Verquois.

— Pédante et insolente ! j'en aurais deux fois trop, me dis-je, et ce ne serait vraiment pas la peine de courir si loin pour trouver si mal... Mais attendons, fis-je aussitôt ; on ne juge jamais bien quand on porte un jugement trop prompt ; je me suis trompé peut-être, et je désire vivement que cela soit ainsi.

Seulement, on le comprend, à la suite de ces réflexions, mon rôle d'observateur fut doublé d'une certaine défiance qui me faisait ressembler quelque peu à un inquisiteur.

Après avoir marché longtemps à travers Fribourg, et cela, sinon sans ennui, du moins avec fatigue, nous rentrions tous trois à l'hôtel, traînant l'aile en silence, quand, aux détour d'une rue, nous rencontrâmes une jeune fille soutenue par deux sœurs hospitalières, et dont la suave beauté m'impressionna douloureusement, car on voyait l'empreinte terrible de la mort gravée sur sa blancheur d'albâtre ; aussi je jetai sur elle un triste regard marquant toute ma sympathie, quand la fraîche et belle Kytti se prit à me dire, d'une voix calme et qui montrait bien plus le cicerone que la fille bonne et sensible :

— C'est une victime de la coraule, monsieur.

— Qu'est-ce que la coraule, je vous prie? fis-je avec un mécontentement très-marqué, car toutes mes espérances venaient de s'évanouir en fumée devant cette stoïque indifférence.

— Un bien triste fléau, monsieur, reprit la fille de M. Verquois, fléau qui a déjà creusé beaucoup de tombes dans le pays. Mais, ajouta-t-elle aussitôt, se gardant bien de laisser passer une si belle occasion de placer une histoire, il y a sur cette maladie une légende curieuse que je vais vous dire, pour que la route vous paraisse moins longue jusqu'à notre logis.

Je m'inclinai sans répondre, et la belle Kytti commença ainsi, en me montrant du doigt au loin l'horizon :

— Regardez, et vous verrez là-haut, près de cette tour en ruines, une petite chapelle blanche, entourée des statues des douze apôtres. Eh bien ! sur l'emplacement de cette chapelle, il y avait autrefois un couvent d'ursulines fondé par la noble Gothe de Zœringen, l'une des plus grandes dames de la Suisse; et comme les religieuses qui l'habitaient étaient, par la sainteté de leur vie, l'édification et l'exemple du canton, le cruel ennemi du genre humain, Satan le maudit, furieux du bien qu'elles répandaient et du mal qu'elles empêchaient, leur voua une haine mortelle et demanda à Dieu la permission de les éprouver, comme jadis il avait éprouvé Job.

« Dieu le permit, mais à la condition que les agent mortels qu'il emploierait à cette œuvre infernale subiraient, en cas d'insuccès, un châtiment éternel. Satan s'engagea pour eux, et aussitôt il commença à mettre tout en œuvre afin d'atteindre son but. Chaque jour c'étaient de nouveaux

piéges tendus à la fragilité des pauvres recluses. Tantôt, pendant le service divin, au lieu de la sévère harmonie des chants sacrés que faisaient retentir les orgues, l'église s'emplissait follement du son des violes et des cornemuses jouant sarabandes ou rondels légers ; tantôt, un jour de jeûne, les raves et les lentilles se trouvaient transformées, sur la table du réfectoire, en mets délicats ou pâtés de gibier, volaille et venaison ; mais toutes ces ruses ayant échoué contre la piété toujours attentive des saintes filles, le démon, à bout de ressources, essaya de les vaincre par la séduction de l'exemple.

« Un soir qu'un orage terrible venait de fondre sur le pays, au milieu des mugissements de l'ouragan et des bruyants éclats du tonnerre, un violent coup de marteau ébranla la lourde porte du monastère et fit trembler l'édifice jusque dans ses fondements.

« A ce bruit, la tourière, tout effrayée, regarda aussitôt à travers la grille et aperçut une troupe du religieuses, tremblantes de froid et ruisselantes de pluie, qui demandaient l'hospitalité à grands cris.

« La bonne tourière, saisie de compassion, ouvrit avec empressement la porte à ces étrangères, qui, l'ayant remerciée chaleureusement, la prièrent de vouloir bien les conduire chez la mère supérieure, et là, ayant été fort bien accueillies, elles racontèrent aussitôt qu'étant parties dès le matin de leur couvent, pour aller en pèlerinage, elles avaient été surprises par l'orage et venaient solliciter humblement de leurs sœurs du pain, de l'eau et l'hospitalité pour la nuit.

« La supérieure, accueillant avec bonté cette modeste demande, fit faire un grand feu dans le réfectoire pour

sécher les habits trempés des pauvres filles et ordonna qu'on leur servît un souper aussi succulent que le permettait la règle de l'ordre; seulement elle avoua tristement qu'elle n'avait pas un seul lit à leur offrir, le personnel du couvent étant alors au grand complet.

« — Que cela ne vous inquiète pas, ma mère, répondit celle des voyageuses qui paraissait conduire le troupeau, car, jusqu'à ce que nous ayons atteint l'endroit de notre pèlerinage, nous avons fait le vœu de passer toutes les nuits en prières; un lit ne nous servirait donc à rien, ainsi que vous le voyez. »

« Et la bonne supérieure, tranquillisée par ces trompeuses paroles, rentra dans sa cellule après que chacune de ses religieuses se fut rendue dans la sienne.

« Alors les étrangères, se voyant seules, se mirent à rire et à tourner en moquerie la crédulité des pauvres femmes qu'elles venaient troubler dans leur vertueux repos; car ces misérables créatures n'étaient rien moins que des magiciennes et des sorcières que Satan avait recrutées sur le sommet du Rickenberg, et qu'il avait chargées de la perdition des pieuses ursulines qu'il n'avait pas pu, lui tout seul, conduire au mal.

« Ces damnées se mirent donc à rire; puis l'une d'entre elles, la plus vieille, ayant frappé trois fois dans ses mains, la salle s'illumina aussitôt par enchantement, un orchestre sortit de terre, et les fausses religieuses, malgré le saint habit qui les couvrait, se mirent à danser une *coraule*, — c'est le nom que l'on donne, en Suisse, à une vieille ronde nationale, — et il est impossible de dire leurs contorsions leurs cris joyeux, leurs chants désordonnés, tout cela accompagné des cymbales et du tambourin.

« A ce tapage infernal, les religieuses, réveillées en sursaut, accoururent au réfectoire pour en connaître la cause; dès qu'elles parurent, la musique redoubla d'entraînement, et les magiciennes, élargissant subitement leur cercle, se mirent à tourner autour d'elles avec une rapidité extraordinaire.

« Heureusement les ursulines, étourdies par le bruit, éblouies par le tourbillon vivant qui s'agitait sous leurs yeux, ne se laissèrent pas prendre aux prestiges magiques de Satan; elles invoquèrent Dieu et tombèrent toutes à genou en faisant le signe de la croix.

« Alors un grand coup de tonnerre retentit, comme un cri de réprouvé, sous les voûtes sombres du couvent; les flambeaux s'éteignirent, l'orchestre fut replongé dans l'enfer d'où il était sorti, et les sorcières disparurent sans laisser après elles aucune trace dans le couvent.

« Mais, depuis ce jour, ces maudites sont condamnées à danser, les nuits qui ne sont point éclairées par la lune, leur *coraule* diabolique sur le sommet de la montagne, et malheur à ceux qui passent, soit par accident, soit par curiosité, près du cercle fatal qu'elles décrivent! Ces damnées les entourent, les saisissent de leurs mains glacées, et les forcent de danser avec elles sans repos ni trêve jusqu'au premier rayon de l'aurore, car c'est le moment où seulement cesse la ronde infernale; et le malheureux être qui y a pris part, épuisé, hors d'haleine, ne se remet jamais de sa fatigue, et ne cesse de dépérir jusqu'à ce qu'il meure, comme le fera très-prochainement la jeune fille que nous venons de voir, » ajouta la narratrice sans paraître plus émue qu'en commençant son récit.

Heureusement que nous entrions dans l'hôtel au moment

où elle achevait la légende, car je me sentais d'humeur à lui tourner le dos fort impoliment, et ce fut sans la saluer que je montai quatre à quatre dans ma chambre, où je trouvai mon ami Bromté qui m'attendait tranquillement.

— Eh bien ! fit-il en souriant aussitôt qu'il me vit, comment trouvez-vous la fille de mon camarade Verquois?

— Je trouve que c'est un *guide des voyageurs* parfait, répondis-je assez brutalement.

Bromté me regarda avec surprise.

— Elle ne vous plaît donc pas? me demanda-t-il.

Je sentis alors l'inconvenance que j'avais commise, et prenant la main de mon ami dans les miennes :

— Écoutez-moi, lui dis-je; j'ai couru après une chimère, et je vois que je ne suis qu'un sot. Vos jeunes filles sont charmantes, mademoiselle Kytti surtout, mais j'avais rêvé un trésor, et toute déception me cause toujours un accès de maussaderie involontaire... Pardonnez-moi donc et laissez-moi retourner à Paris pour que j'y cherche la femme que je veux donner à mon neveu; car vos compatriotes ayant les mêmes défauts que les miennes, je ne sais pas pourquoi je changerais de nation quand il s'agit de choisir ma nièce. Le mariage est une grande loterie, je le sais; mais ce que je sais aussi, c'est qu'on a plus ou moins de chance d'attraper un bon numéro, d'abord en faisant la part de la fragilité humaine, qui ne permet pas que rien soit parfait ici-bas, puis en connaissant de bonne source la mère dont on recherche l'enfant; car, lorsque le cœur et l'esprit d'une jeune fille sont formés dès le berceau à une bonne école, on peut presque toujours en garantir l'avenir...

En m'écoutant, l'excellent Bromté me pardonna; nous nous embrassâmes, et quelques instants après, l'ayant

chargé de m'excuser auprès de ses amis, je repris le chemin de Paris, en passant par Bâle afin de compléter ce voyage, car je ne compte pas en recommencer un nouveau de longtemps : on ne se met pas tous les jours à la recherche d'un trésor! Et je fus bien payé de ma peine, car, sinon Bâle, au moins ses environs méritent fort d'être vus; non assurément qu'ils soient dignes d'être comparés, pour la grandeur et la beauté du coup d'œil, aux merveilleux points de vue que présentent à chaque pas les hauts cantons de la Suisse; mais ce n'est pas sans un charme indicible que le voyageur, encore étourdi du bruit des torrents et des cascades, contemple le cours majestueux de ce beau fleuve dont le nom seul rappelle tant d'imposants souvenirs. J'ai vu le Rhin à Kehl, à Mayence, à Cologne; j'ai passé entre les rochers menaçants qui le dominent; j'ai admiré avec terreur les sombres ruïnes qui se reflètent dans ses ondes; eh bien! au milieu de ces spectacles grandioses, je me suis toujours rappelé avec bonheur cette verdoyante campagne de Bâle, où le fleuve, qui deviendra bientôt si impétueux et si indomptable, caresse mollement ses rives en fleurs et semble dormir immobile entre les nénuphars et les roseaux, comme un beau lac enchanté...

— Vous voulez alors, monsieur, que les femmes soient parfaites? m'écriai-je d'un air quelque peu piqué, quand M. Darley eut fini la narration de son voyage à la recherche d'une nièce; pourtant les hommes le sont fort peu, et...

— Et c'est justement pour cela que je leur demande la perfection pour deux, interrompit en souriant l'aimable vieillard; car comment voulez-vous, Germaine, qu'une femme puisse ramener son mari au bien et une mère donner une

bonne éducation à son fils, si elle ne paye pas d'abord d'exemple? Les paroles s'envolent, quelque parfaitement dites qu'elles soient; mais la pratique de la vertu attire forcément d'abord le respect, puis bientôt l'imitation de ceux qui vous entourent.

« La femme, quoique l'orgueil des hommes veuille dire le contraire, est bien réellement le chef moral de la famille. L'homme doit y apporter le pain quotidien, et la femme la vertu de chaque jour. Aussi sont-elles mille fois plus coupables qu'elles ne le croient des désordres de leurs époux, celles qui ne savent pas remplir sérieusement la mission sainte à laquelle Dieu les a destinées, puisque toute la vie des femmes appartient à la famille... »

Et, se laissant entraîner par son sujet, M. Darley continua ainsi :

— Jeune fille, dans la maison paternelle, elle doit se former à la pratique des vertus qui lui seront nécessaires dans la maison conjugale; il faut qu'elle apprenne en travaillant au bonheur de ses parents à faire un jour celui de son époux; qu'elle soit accoutumée de bonne heure à pratiquer les vertus domestiques; qu'elle sache supporter les peines de la vie, les caractères difficiles; qu'elle soit, en un mot, armée de patience et de douceur, sa mission sur la terre étant, je vous le répète, de faire le bonheur des autres, puisqu'elle n'est pas destinée à vivre seule; Dieu lui a tracé trois devoirs qu'elle doit remplir à tout prix : fille soumise, épouse dévouée, mère prudente.

« Toute la vie des femmes est dans ces trois choses-là, et je vous affirme, ma bonne Germaine, que l'expérience vous prouvera un jour la vérité de mes paroles; car vous verrez que celles qui y manquent ne sont pas seulement rejetées par

le bon Dieu, mais encore par le monde, juge impitoyable des vertus que lui-même ne pratique pas.

« Voilà donc pourquoi je ne voulais pour nièce ni une bavarde, ni une pédante, ni une prétentieuse, ni une malveillante, ajouta-t-il en riant ; c'est que ces défauts-là, qui, en apparence, ne semblent rien ou peu de chose, deviennent à la longue insupportables aux personnes condamnées à vivre avec celles qui en sont affligées ; aussi ai-je voulu préserver M. mon neveu de ce malheur... »

Et comme je comprenais alors ce qu'il y avait de vrai dans ce que venait de dire l'ami de mon père, je battis en retraite, dans la crainte d'attraper quelque horion si je continuais la lutte : c'était m'avouer franchement vaincue.

— Voilà qui est bien, Germaine ; aussi je vous déclare sinon un trésor, au moins une perfection, me dit-il en riant, et, pour vous en récompenser, je vais vous présenter un des jeunes gens les plus parfaits que je connaisse...

Puis, me voyant regarder autour de moi avec inquiétude, il reprit aussitôt, toujours avec l'air narquois qu'il n'avait pas abandonné depuis notre rencontre :

— Mais ne prenez pas cette mine effarouchée, mon enfant ; ce n'est point du tout un prétendu que je vous offre, c'est un jeune savant qui s'occupe d'entomologie, qui a voyagé beaucoup, surtout en France, où il paraît avoir éprouvé de grands malheurs, et qui avait un vif désir de connaître M. votre grand-père, mon ami.

Et comme il parlait encore nous vîmes s'avancer vers nous un jeune homme fort élégamment vêtu, que je reconnus aussitôt et avec une surprise extrême pour l'étranger malade auquel j'avais donné ma petite pièce d'or dans une tournée de charité que chaque matin me faisait faire la bonne ma-

dame Thérèse quand nous habitions le château de mon grand-père.

Quant à lui, il ne parut pas se souvenir de moi, car il ne montra aucun embarras à ma vue, et nous salua avec une aisance et une grâce parfaites.

M. Darley nous le présenta sous le nom du baron de Rasbani, jeune noble napolitain, ayant été pendant quelque temps obligé de fuir son pays comme émigré politique. Après cela, on parla un peu de la France, beaucoup de ce beau pays où nous sommes, et nous nous séparâmes si enchantés les uns des autres que mon grand-père engagea notre nouvelle connaissance à venir le lendemain dîner avec nous à notre hôtel où M. Darley était, tout naturellement, également descendu ; ce qu'il accepta avec un très-vif empressement.

— Germaine, me dit en souriant mon grand-père quand nous fûmes rentrés au logis, je te laisse carte blanche pour ordonner et présider le dîner que je donne demain, non-seulement au baron Gennaro de Rasbani, mais encore à quelques familles françaises de mes amies, comme nous à Naples en ce moment; car ton âge, il faut le penser, te conduira bientôt à être maîtresse de maison, et rien n'est déplorable comme de voir une jeune femme qui ne sait pas faire les honneurs de chez elle avec grâce ; mets-toi donc à ma place un moment, reçois et traite mes amis comme tu ferais des tiens, et tu t'habitueras par avance à savoir présider et une table et un salon.

Je remerciai vivement mon grand-père, car je dois avouer que je ne vis dans cette offre que la perspective d'un plaisir, et non du tout l'espèce de devoir que cette scène m'imposait. Aussi je reçus fort mal ma bonne gouvernante

quand elle vint m'aider de ses conseils, afin que je puisse arriver, me dit-elle, à remplir avec honneur les fonctions de ma nouvelle dignité.

— Me prenez-vous donc pour une sotte ? fis-je en la regardant d'un air dédaigneux. Depuis bien des mois, je vais dans le monde, soit à Paris, soit en province, soit à l'étranger, puisque partout nous avons été reçus dans les maisons les plus importantes du lieu ; je ne suis donc plus ni une petite fille ni une pensionnaire, et vous pouvez être tranquille, je ferai demain les honneurs de la table et du salon comme si je n'avais fait rien autre chose depuis que j'ai l'âge de raison.

En m'entendant débiter ce discours, madame Thérèse souleva légèrement les épaules, tout en répliquant :

— Eh bien! n'en parlons plus, mon enfant; je retire mes offres, puisque vous possédez la science infuse; car, ne vous faites pas illusion, c'est une vraie science que de bien recevoir ; et il y a des règles invariables à cet effet.

Ces paroles me donnèrent à réfléchir, et j'eus un moment l'idée de lui demander quelles étaient ces règles dont elle voulait parler; mais mon maudit amour-propre arrêta ce bon mouvement, en me laissant croire que j'étais de force à tout faire mieux que qui ce soit au monde.

Me voilà donc décidée à marcher quand même; aussi fis-je appeler le cuisinier de l'hôtel pour lui commander ce fameux dîner du lendemain.

— Combien mademoiselle veut-elle d'entrées? me demanda-t-il.

— Eh bien! ce qu'il en faut pour dix personnes, répondis-je aussitôt, car cette question me semblait du grec; mais comme je voyais madame Thérèse qui me regardait en sou-

riant et que je ne voulais pas montrer mon embarras, je pris un aplomb superbe, espérant ainsi lui en imposer malgré elle.

— Ah!... fit le cuisinier d'un air plus narquois que respectueux en m'entendant parler ainsi, *va bene* pour le nombre; mais pour la qualité et le choix, que désire mademoiselle? reprit-il.

En entendant cette nouvelle question, je l'aurais battu de bon cœur; mais je fis semblant de ne pas comprendre, et j'allais lui poser une autre question pour réponse, quand la bonne madame Thérèse me tendit charitablement la perche afin de m'empêcher de me noyer.

— Mademoiselle ne connaît pas bien quelles sont les ressources de votre pays, dit-elle, et vous laisse le choix des choses, en exigeant toutefois que vous restiez dans les règles suivies pour qu'un service soit bien compris; ainsi, pour dix personnes, vous ferez naturellement quatre entrées : vous en mettrez deux en regard, l'une de viande blanche, l'autre de viande noire; puis, pour les deux autres, vous aurez du poisson à la sauce et une volaille en compote, ou un pâté chaud.

— C'est cela que vous voulez, n'est-ce pas, Germaine? fit-elle en se retournant vers moi.

Eh bien! au lieu de remercier ma bonne gouvernante du service qu'elle me rendait, je sentis un violent mouvement d'humeur contre elle, mouvement que je n'eus pas même le bon sens de lui cacher, car je lui répondis aigrement :

— Mais c'est ce que j'allais dire à Beppo, madame, et je ne sais pas pourquoi vous vous mêlez d'une chose qui vous regarde si peu.

L'excellente femme fut sans doute blessée par mes paro-

les, car elle me jeta un triste regard et me laissa livrée à Beppo le cuisinier.

Après son départ, je me sentis plus à l'aise; mais l'infernal Napolitain recommença son interrogatoire :

— Et pour relevé de potage, que mettrons-nous, mademoiselle? me demanda-t-il.

Je ne m'attendais pas à cette nouvelle demande, et je m'étais imaginé que mes quatre entrées composaient tout le menu du dîner; aussi restai-je fort embarrassée, et *in petto* je regrettai mon auxiliaire que je venais d'éloigner; mais, ne voulant pas en avoir l'air, je répondis bravement :

— Mon Dieu! maître Beppo, ne me cassez donc pas la tête avec tous ces détails qui ne signifient rien; je vous dis que demain nous recevons dix personnes, que je veux un beau dîner; faites-moi donc un beau dîner, puisque c'est votre état de le faire.

Et, après avoir parlé ainsi, je lui tournai le dos sans autre forme de procès, croyant avoir fait merveille!

Le lendemain, à l'heure voulue, quand mes convives furent arrivés, nous nous mîmes à table, et je me vis alors bien embarrassée pour donner à chacun la place qui devait lui revenir; aussi, perdant la tête, je pris les premiers venus pour les mettre à mes côtés, et je laissai les autres s'arranger comme ils le purent.

Ainsi j'avais à ma droite un petit jeune homme blond à moustache frisée, avocat sans cause, dont la spécialité est d'accompagner sa tante dans les voyages que fait cette dame, et, à ma gauche, le précepteur d'un jeune cousin, qui paraissait fort embarrassé de l'honneur que j'avais daigné lui faire.

Choix qui parut fort étrange, sans doute, car je vis au

regard que M. Darley, cet implacable moqueur, jeta sur moi, que j'avais fait une chose ridicule ; mais, comme à mal faire conseil pris, dit le proverbe, je cherchai à garder bonne contenance et à faire bonne mine à mauvais jeu... Mais, pour augmenter ma confusion, le dîner fut mal servi, les choses les plus nécessaires y manquaient; enfin, comme on dit vulgairement, tout allait à la diable.

— Est-ce que votre hôte n'entend pas le français, mon bon ami, qu'il a si mal suivi vos ordres? demanda tout à coup M. Darley à mon grand-père; car vous, qui savez si bien ordonner toutes choses chez vous, je ne m'explique pas autrement que tout aille de travers ici.

Et, en parlant de la sorte, le méchant homme me jetait un regard qui voulait me dire qu'il se faisait mon complice pour tromper les autres, mais que, quant à lui, il connaissait fort bien le dessous des cartes.

Et, les convives, dupes sans doute de ce manége, déclarèrent à qui mieux mieux que jamais ils n'avaient vu un dîner aussi mal commandé que celui qu'on venait de leur servir.

Aussi on ne resta pas longtemps à table et on passa promptement au salon; mais là le même ennui nous suivit encore, et ce fut le cœur soulagé d'un grand poids que nous vîmes tout notre monde s'éclipser peu à peu.

Quand nous fûmes seuls entre nous quatre, car M. Darley fait partie de la famille, nous poussâmes tous un soupir d'allégresse.

— Ah ! quelle ennuyeuse soirée vous nous avez fait passer, Germaine ! exclama notre ami en étirant ses bras et bâillant à se décrocher la mâchoire.

— Comment ! que je vous ai fait passer ! m'écriai-je

aussitôt ; est-ce donc de ma faute si tout le monde semblait s'être donné le mot pour être maussade ?

— Mais oui, très-certainement, c'est de votre faute, reprit-il aussitôt ; une maîtresse de maison est l'âme de son salon, et c'est elle qui distribue joie ou tristesse, ennui ou gaieté ; — voilà ce que vous auriez dû lui dire par avance, madame, fit-il en se retournant vers ma gouvernante.

Madame Thérèse eut la générosité de baisser la tête sans répondre devant ce reproche si peu mérité ; mais comme je sais avoir le courage de mes sottises, je ne voulus pas laisser planer sur elle un soupçon de négligence, et je répliquai vivement :

— Cette fois encore, ce n'est pas de sa faute, monsieur, c'est de la mienne, car elle m'avait offert ses services et je les ai refusés. Mais je ne comprends pas, pourtant, comment je pouvais faire amuser des gens qui sont ennuyés et ennuyeux...

M. Darley secoua la tête d'un air mécontent en m'entendant parler ainsi.

— Ces petites filles veulent tout savoir sans rien apprendre, murmura-t-il, et trouvent radoteurs les gens qui les conseillent ; ainsi, Germaine, reprit-il en s'adressant directement à moi, si votre dîner eût été mieux servi et meilleur, — et s'il ne l'a pas été c'est de votre faute, puisqu'au lieu de le commander en fille entendue et de le surveiller en fille ordonnée vous avez laissé la bride sur le cou à votre hôte, qui, profitant de l'occasion, vous a servi tous ses vieux restes de garde-manger ; — si vos convives eussent été placés selon leur âge et leur goût, ainsi les plus vieilles personnes à vos côtés, et auprès de celles-là quelqu'une de leurs connaissances avec lesquelles elles eussent pu causer, le

repas eût été gai, animé, et on serait rentré au salon l'estomac et l'esprit satisfaits. Une fois là, vous deviez vous occuper de tout : organiser une partie de jeu pour les personnes âgées, faire faire un peu de musique aux jeunes ; en un mot, je vous le répète, vous occuper de tous en général et de chacun en particulier. Vous eussiez vu alors les choses se passer tout différemment.

« Croyez-vous donc, Germaine, que ce soit pour se procurer un plaisir que l'on reçoit chez soi les autres? Non, ma fille, c'est pour leur en donner un, au contraire, et il faut tout faire pour y parvenir, au lieu de trôner dans son fauteuil comme une femme mal élevée qui croit que tout lui est dû. Hélas ! mon enfant, une jeune fille qui entre dans le monde a une triste idée du bonheur qu'il lui prépare, sans se préoccuper jamais des devoirs qu'il lui impose, devoirs contre lesquels l'égoïsme est le plus mauvais de tous les conseillers ; car la véritable politesse, et la politesse est le lien des sociétés, n'est autre que cette sublime maxime du Christ mise en pratique d'une façon mondaine : « Faites aux autres ce que vous voudriez qui vous fût fait. » Et auriez-vous voulu, par exemple, Germaine, ajouta-t-il en souriant, qu'on vous eût engagée à faire un mauvais dîner, qu'on vous eût placée à table près de quelqu'un qui vous fût inconnu, et qu'on vous eût laissé bâiller durant toute la soirée dans votre fauteuil sans vous adresser une seule fois la parole?... »

Je compris ma faute, j'en demandai pardon, et je me retirai dans ma chambre pour me coucher, fort mécontente des autres et de moi-même. Sur ma table de nuit, je trouvai un livre traitant de l'éducation des femmes, livre ouvert à ce chapitre :

DE L'ENTRÉE DANS LE MONDE

« Madame de Maintenon disait que, « chez une femme, un *bon goût* suppose toujours un grand sens, » et il est avant tout de bon goût de rendre, que nous soyons riche ou pauvre, notre maison agréable aux personnes que nous y recevons, car notre premier luxe est en nous-mêmes ; c'est-à-dire que chacun nous croie uniquement occupé de lui seul, et ce vrai savoir-vivre dérive de la bonté, car c'est s'oublier pour s'occuper des autres.

« Une chose que vous devez éviter encore avec un grand soin, c'est de chercher à attirer sur vous les regards du monde. — L'ombre est le bouclier le plus sûr pour la réputation d'une femme ; — qui sort des rangs sert de but à toutes les flèches... Pensez toujours à cela, mon enfant !

« Pour un homme, c'est différent, son sort est autre que le nôtre ; ainsi — « il a fait parler de lui » — est toujours un éloge ; cela veut dire qu'il a su se distinguer par ses talents, ses mérites ou son courage ; tandis qu'au contraire — « elle a fait parler d'elle » — signifie toujours, pour une femme, que sa conduite n'a pas été irréprochable... Il est dont évident alors que, pour nous, la véritable gloire ne sera pas dans la célébrité.

« Un ancien dit *que les grandes vertus sont seulement pour les hommes*, et il ne donne aux femmes que le seul mérite d'être inconnues : — *Ce ne sont point celles*, dit-il, *qu'on loue le plus qui sont le mieux louées, mais celles dont on ne parle point*. » Prenez donc cette maxime pour guide de conduite à votre entrée dans le monde, mon enfant, et l'expérience, chaque jour, vous montrera combien elle est bonne et sage.

« Que votre première parure soit toujours la modestie ; elle a de grands avantages, elle augmente la beauté et sert de voile à la laideur.

« Soyez fort retenue aussi sur les plaisirs que le monde vous offrira ; il n'y a point de dignité à se montrer toujours et partout ; de plus il est difficile que la vertu se conserve avec la dissipation, l'un nuira à l'autre ; le monde communique toujours un peu de son venin, et il est plus aisé de prévenir les passions que de les vaincre ; car lors même que l'on serait assez heureuse pour les bannir aussitôt, dès qu'elles se sont fait sentir, elles font payer bien cher leur séjour à celles qui ont été un moment assez faibles pour leur donner asile. D'ailleurs, les plaisirs qui durent trop ennuient : la modération est la santé de l'âme.

« Soyez aussi toujours simple, non-seulement dans vos vêtements, mais encore dans vos manières ; car voici ce que dit à ce sujet et avec juste raison un profond moraliste :

« Quelques jeunes personnes ne connaissent point assez les avantages d'une heureuse nature, et combien il leur serait utile de s'y abandonner. — Elles affaiblissent les dons du ciel par des manières affectées et par une mauvaise imitation. — Leur voix et leur démarche sont empruntées.

Elles se composent, elles se recherchent, elles s'étudient à s'éloigner de leur naturel, et c'est en prenant une grande peine qu'elles arrivent à plaire beaucoup moins. Combien ne rencontre-t-on pas dans le monde de ces exemples fâcheux ; ah ! si vous permettez, jeunes imprudentes, un conseil à l'expérience, croyez-moi, soyez toujours simples et vraies : la nature est plus puissante, car elle est plus belle que tout. »

J'ai bien compris d'où me venait cette petite leçon, aussi me resta-t-elle toujours dans la mémoire . . . . . .

. . . . . .

Nous continuâmes chaque jour nos promenades à travers les magnifiques environs de Naples, et mon cher grand-père, dont la santé est complétement revenue, éprouve un plaisir extrême à toutes ces pérégrinations aussi pittoresques qu'attrayantes ; car ce pays enchanteur serait un véritable paradis terrestre s'il n'avait pas, placé au milieu de lui comme un constant souvenir de l'enfer, son Vésuve dont la fumée constante, les étincelles ou les flammes qui, trop souvent, accompagnent cette fumée ; les tremblements de terre terribles si malheureusement causés par lui, cette sourde rumeur souterraine mêlée au doux murmure de la Méditerranée, donnent sans cesse la pensée qu'on peut se retrouver un beau matin englouti sous les décombres de la ville.

Mais il paraît que cette impression fâcheuse ne se fait ressentir que chez les étrangers seuls ; car les Napolitains, non-seulement n'éprouvent aucune crainte de leur dangereux voisin, mais encore professent pour lui un véritable culte. Ainsi pour le lazzarone, cet insouciant enfant du môle, les trois objets de son adoration sont : saint Jan-

vier, la madone et le Vésuve ; le bon Dieu ne vient qu'après.

Sur le penchant et vers la base de ce volcan grondeur et dangereux est situé un joli petit village, celui de Portici, verdoyant bosquet de vignes à grains d'or, coquet, élégant, joyeux ; il sourit à l'âme et fait songer au bonheur qu'il doit y avoir de passer ses jours dans un lieu si paisible !...

Eh bien ! tout cela n'est qu'un prestige trompeur ! car trop souvent quand la lave bouillonnante, vomie par le cratère béant, s'écoule vers la ville, elle entraîne avec elle cet Éden champêtre, faible digue élevée contre sa toute-puissance.

Alors les habitants sauvent à grand'peine leur famille et leurs bestiaux de la vague de feu dévorante qui vient les engloutir, beaucoup même y perdent la vie ; mais celui qui survit, avec l'insouciance propre au Napolitain, rebâtit bien vite une maison sur la lave à peine refroidie, plante de nouvelles vignes et oublie le malheur qui plane sur sa tête : malheur qui, cependant, doit le menacer sans cesse, puisque Portici, qui déjà couvre Herculanum, a déjà été rebâtie neuf fois.

Hier nous sommes allés déjeuner dans ce charmant pays, chez une famille napolitaine alliée au baron de Rasbani, qui a bien voulu se faire notre guide à travers ce pays, famille qui possède à Portici la plus jolie villa qui soit au monde ; pourtant, je l'avoue, cette promenade me plaisait peu, car le Vésuve faisait des siennes et était en pleine éruption, ce que ces messieurs trouvèrent admirable, et que moi je trouvais bien plus effrayant encore que superbe.

Nous étions attendus, et le déjeuner, dressé dans une salle à manger toute en marbre, — ces Napolitains, ils bâtissent comme si leurs maisons devaient durer toujours!... — était non-seulement un chef-d'œuvre d'art culinaire, mais encore d'élégance et de bon goût.

Ainsi les fleurs, les fruits, les viandes et les poissons s'entremêlaient tous ensemble d'une façon aussi bizarre que gracieuse à l'œil; et j'aurais été ravie si les détonations constantes du Vésuve que nous entendions d'aussi près ne m'avaient causé une frayeur horrible.

J'étais placée à côté du baron, qui bien décidément ne m'a pas reconnue du tout, lequel me plaisantait sur mon peu de courage.

— Mais de quoi avez-vous donc peur, mademoiselle Germaine? me demandait-il en souriant.

— Comment, de quoi j'ai peur, monsieur! mais de votre affreux volcan! m'écriai-je, car il peut nous engloutir, voilà tout!

— Bah! il n'y a pas de danger! fit-il avec cette insouciance vraiment napolitaine.

— Comment, il n'y a pas de danger! exclamai-je vivement encore; mais s'il a déjà dévoré neuf fois le village où nous sommes, pourquoi ne voulez-vous pas que je pense qu'il peut recommencer une dixième, quand ce ne serait que pour nous faire une politesse, à nous autres étrangers? ajoutai-je afin de tourner ma terreur en plaisanterie, car je m'étais aperçue que personne ne la partageait.

Et pourtant les détonations étaient si fortes que toutes les fenêtres des maisons du pays étaient couvertes, dans la crainte que la commotion n'en fit casser les vitres... Voilà où ces gens-là demeurent, mangent, vivent en un mot,

sans se rappeler la veille et sans se préoccuper du lendemain.

Après le déjeuner, comme la mer était belle et que notre hôte possède un joli petit yacht, nous nous sommes embarqués pour aller voir la grotte d'Azur, qui est une des curiosités du pays.

Cette grotte est cachée dans le sein de l'île de Caprée, jadis rendue trop célèbre par les cruautés et les débauches de Tibère ; elle est pittoresque et poétique, mais peuplée seulement à deux époques de l'année, le printemps et l'automne, et cela parce qu'il y tombe alors une si grande quantité de cailles, que les chasseurs et les braconniers n'ont que la peine de les prendre avec les mains ; et les pauvres oiseaux, sans doute épuisés de fatigue par le long voyage qu'ils viennent de faire, sont le seul commerce de ce rocher fleuri ; car, dans un autre temps, les Capriotes sont rares et malheureux.

Quant à la grotte d'Azur, c'est vraiment une merveilleuse chose : il me semble qu'on y vit dans un rêve ; tout est bleu autour de vous, l'air, l'eau, les parois du rocher, ceux mêmes qui vous entourent ; et par une bizarrerie fort étrange, aussitôt qu'un plongeur, et il y en a là de tout prêts à faire cette épreuve moyennant une baïoque, grosse monnaie du pays valant un sou, aussitôt, dis-je, qu'un plongeur est couvert d'eau, il paraît aussi noir que de l'encre, vu à travers cette eau si azurée et si transparente.

Seulement l'entrée est des plus effrayantes, puisqu'il faut passer, pour y pénétrer, à travers une très-petite ouverture faite au milieu des rochers, ouverture si étroite et si basse en même temps, qu'il s'y trouve à peine la place de la barque, dans laquelle on est obligé de se coucher, ce qui

produit un effet des plus désagréables. Pourtant j'aurais dû être distraite de ma frayeur par la délicieuse romance que chantaient les rameurs de notre barque, romance dont, malgré la vive émotion qui s'était emparée de moi, les paroles se sont assez gravées dans ma mémoire pour me permettre de les transcrire :

Rose, ô belle rose des jardins, doux charme du regard, tu n'as ni trône dans le ciel ni robe étoilée et brillante ; mais tu es la reine des parterres, tu es la suave reine des fleurs, reine dans l'air et le soleil, reine dans le paradis du printemps.

Petite rose des buissons, pâle et modeste fille des champs ; tu n'es pas fière quoique tu sois fraîche et jolie ; mais tu es heureuse, car rien ne te gêne, tu étends tes guirlandes comme des bras fleuris pour bénir ceux qui se reposent sous ton ombrage ; et tu restes libre des entraves qui oppressent la grandeur.

Simple rose des eaux, nymphéa blanc de la fontaine, je te salue aussi malgré l'éloignement que tu nous montres ; tu évites le regard, tu ne demandes que la fraîcheur et l'ombre ; mais tu sens bon et tu parais si heureuse dans ton isolsment, qu'en te voyant je pense à la modestie ; tu sembles la plus belle image d'un cœur pur et sans détours.

J'avais bien fait pourtant tout mon possible pour cacher ma terreur, mais M. Darley, avec ses yeux de lynx, s'en est aperçu malgré mes efforts ; car il m'a dit le soir, quand rentrés à l'hôtel nous étions tous les quatre seulement à prendre le thé avant d'aller nous coucher :

— Décidément ma chère Germaine, vous n'êtes pas brave !

Je me pris à sourire en levant dédaigneusement les épaules, comme pour lui dire que le courage n'était point une vertu nécessaire à mon sexe, et il comprit ainsi, puisqu'il reprit aussitôt :

— Eh bien ! vous vous trompez, mon enfant, car le cou-

rage est une qualité très-nécessaire aux femmes, tandis que la peur n'est qu'une maladie...

— Comment, la peur est une maladie!... interrompis-je toute surprise.

— Oui, mon enfant, reprit-il, elle est une maladie, et une maladie qui peut devenir des plus graves quand on n'a pas assez de pouvoir sur soi pour arriver à la dompter, partant de s'en guérir; c'est le raisonnement d'un esprit droit qui seul peut faire cette cure; car, dans la peur, n'est-ce pas toujours l'imagination qui est attaquée? C'est donc cette folle du logis qu'il faut calmer à l'aide de ces réflexions sages : ou le danger que je crains est réel, et ma seule chance alors pour en sortir est de conserver ma présence d'esprit et mon sang-froid; ou il est imaginaire, et je paraîtrais véritablement fort ridicule à tous si l'on s'apercevait de ma terreur niaise.

— Pendant toute leur vie, je vous le répète, Germaine, continua-t-il, les femmes ont besoin de courage; non, bien entendu, de ce courage viril qui leur donnerait l'air de véritables viragos, mais de ce courage moral si nécessaire à un capitaine de navire, et le vrai chef de famille, je vous l'ai déjà dit, est la femme; aussi est-ce elle qui doit soutenir ceux qui faiblissent et consoler ceux qui pleurent; et comment le pourrait-elle faire, si elle perdait la tête au moindre danger?...

— Mais, dit-il en se levant, il se fait tard, allons nous coucher, et dormez, ma fille, si le tapage que fait le Vésuve ne vous en ôte pas l'envie.

Je souris à cette conclusion, j'allai embrasser mon grand-père, qui s'amuse fort du cours de morale que son ami semble essayer contre moi, et nous rentrâmes dans nos

chambres, où je trace sur mon livre de *Souvenirs* tout ce que j'ai vu et entendu. . . . . .

. . . . . .

Si le baron ne se rappelle pas de moi personnellement, il se souvient fort bien, par exemple, du petit service que je lui ai rendu. Ainsi, ce soir, pendant que, réunis sous le charmant ombrage de lauriers-roses et d'orangers qui forme, devant l'hôtel que nous habitons, un délicieux salon de verdure, et qu'on parla de la France, un mot prononcé par le jeune Napolitain dissipa tous mes doutes ; mais heureusement que, grâce à l'obscurité qui régnait autour de nous, il ne put pas s'apercevoir de la rougeur qui aussitôt couvrit ma figure.

Il nous avait dit d'abord comment il avait été obligé de fuir son pays sans argent ni ressources, triste conséquence des guerres civiles, et espérait arriver à Paris, où se trouvaient quelques amis de sa famille, quand il tomba malade, nous raconta-t-il, dans une province du centre de la France, ce qui le força à s'y arrêter.

— C'était, dit-il, un fort pauvre village, et j'étais tombé chez un aubergiste dur et rapace qui voulait me retenir moi-même, me voyant sans argent pour le payer des soins bons ou mauvais qu'il avait pris de moi, et cela, malgré mes supplications et mes prières, car je lui disais sans cesse :

« — Je ne suis point un misérable, mais seulement un malheureux, puisque j'ai dû fuir mon pays sans aucune ressource, tandis que j'y possède de grands biens ; je vais à Paris, où je dois trouver des amis qui me viendront en aide, et je vous enverrai le double de la somme que je vous dois. »

«Mais lui me répondait invariablement aussi :

« — Je vous tiens et je vous garde... D'ailleurs, qui me répond que vous me payerez si je vous laisse partir?... Écrivez à vos amis, et s'ils ne vous répondent pas, eh bien, il y a des prisons dans ce pays, et vous les connaîtrez... »

« Vous comprenez mon inquiétude et ma douleur en entendant des paroles semblables!... Aussi étais-je prêt à me livrer au désespoir quand, un matin que je venais justement de recevoir une lettre qui m'appelait sans le moindre retard à Paris, mais qui, malheureusement, ne contenait pas d'argent pour m'aider à y arriver, Dieu, me prenant en pitié, m'envoya un de ses anges, afin de me secourir et de m'apporter un talisman qui devait me rendre le bonheur.

« Et ce talisman, ajouta-t-il, est une petite bourse mignonne qui ne quitte jamais mon cœur. Elle contenait une belle pièce d'or, laquelle, non-seulement paya mon hôte, mais aussi m'aida à faire le voyage jusqu'à Paris, où je retrouvai mes amis, dont les démarches me firent rendre mes biens; en un mot, depuis ce jour, je devins le plus heureux des hommes.

— Et vous n'avez plus revu cet ange? demanda mon grand-père.

— Hélas! non, monsieur, répondit le baron, et pourtant, une fois heureux, je m'empressai de retourner dans le pays où il m'était apparu pour lui témoigner ma reconnaissance, mais...

— Mais il n'y trouva que moi, interrompit en riant M. Darley, et je ne crois pas avoir la moindre ressemblance avec un être céleste quel qu'il soit. Je revenais tout contrit de ma course vaine pour chercher mon trésor, quand nous nous rencontrâmes; nous nous étions connus jadis, nous nous racontâmes nos différentes aventures, et nous nous décidâ-

mes à faire ensemble le voyage de Naples pour nous consoler de nos deux déconvenues, — et *finita la storia*... ajouta-t-il en nous saluant.

On parla d'autres choses alors ; mais, je l'avoue, j'étais beaucoup trop préoccupée pour porter la moindre attention aux paroles qui se prononçaient autour de moi. Aussi je pris bientôt un prétexte pour remonter dans ma chambre ; et j'y suis depuis plus d'une heure sans parvenir à calmer mon esprit agité, tant ce que je viens d'entendre me paraît étrange : car, enfin, pourquoi M. Darley est-il venu nous rejoindre?... pourquoi nous a-t-il présenté le baron?... pourquoi... Mais, mon Dieu, que je suis enfant de me préoccuper ainsi d'une chose qui est peut-être la plus simple du monde! Aussi, pour lier, comme me le recommande sans cesse madame Thérèse, cette folle du logis qui vous fait faire souvent tant de sottises d'abord en pensées, puis ensuite en actions, je vais lire un chapitre de l'*Imitation de Jésus-Christ*, ce livre sublime qui calme l'âme et la ramène vers Dieu. . . . . .

. . . . . .

Hier nous n'avons pas revu le baron, et nous sommes allés sans lui courir à travers le pays pour voir les merveilles qui s'y trouvent à chaque pas et qui vous étonnent autant qu'elles vous enchantent.

Naples, dit-on, renferme de quatre à cinq cent mille habitants ; ce que les étrangers ont peine à croire, car ses rues larges et désertes, ainsi que les magnifiques palais qui ornent cette ville, palais souvent inhabités, ou, du moins, qui ne sont occupés que par une seule famille, malgré leur étendue, montre une population noble peut-être, mais certainement peu nombreuse.

Cela provient, il paraît, de ce que la basse classe, classe que l'on appelle lazzaroni, classe qui fourmille dans certains quartiers de cette belle capitale, n'habite nulle part et dort partout : sur le quai, sur les marches des églises, des palais, enfin dans tous les endroits où il peut dormir, et laisse la circulation de la ville aux autres.

Le lazzarone est un être paresseux par essence; plus modeste en ses désirs que le Juif-Errant, deux baïoques, un peu moins que vingt centimes de France, suffisent amplement à ses besoins, car il est d'une sobriété qui pourrait faire tort à celle du chameau; du macaroni, des figues, du melon et de l'eau, et il vit comme un roi... et avec deux baïoques on peut acheter fort amplement de toutes ces choses. Après cela, comme il s'habille à peine et qu'il ne se loge pas du tout, il n'a plus besoin d'argent.

Tout le jour il dort, toute la nuit il chante, et il ne travaille un peu que quand il a besoin de manger, et encore, quel travail fait-il, grand Dieu?... Il portera un paquet à quelques pas, pourvu toutefois que ce paquet ne soit pas lourd; il tendra la main au passant en faisant de si singulières grimaces qu'elles entraînent toujours et le rire et l'aumône; il ramassera du poisson que les pêcheurs ont laissé tomber sur le sable en tirant leurs filets, poisson qu'il vendra à vil prix aux ménagères; et si toutes ces ressources lui manquent, il ramassera dans les ordures des épluchures de légumes ou des écorces de melon, ordures qu'il mangera avec autant de plaisir que si c'étaient les meilleures choses du monde; puis, quand son estomac est plein, il va s'étendre pour dormir, et, fût-ce même pour de l'or, vous n'obtiendriez de lui ni une commission ni le moindre travail.

Aussi, devant cette insouciance, je me demande comment

Masaniello a pu faire sortir le peuple napolitain de son apathie profonde qui est sa vie. Il fallait en cet homme un génie bien puissant et une attraction irrésistible.

Les femmes, dit-on, valent mieux que les hommes en ce pays ; elles ont l'air hardi et cordial et ne manquent pas tant de beauté que de charmes ; leurs têtes coiffées de leurs longs et beaux cheveux noirs qu'elles retiennent avec des flèches d'argent, ont, dans la jeunesse, un certain éclat, et, dans la vieillesse, une austérité assez digne ; mais le manque de propreté rend leur toilette désagréable à l'œil : c'est tout à la fois une exhibition de poussière, de crasse, de broderies, de guipures, de bijoux, tout cela brisé, terni et déguenillé ; contraste de luxe et de misère, qui fait mal à voir.

Nous avons monté au Pausilippe, et, à mi-côte, nous nous sommes inclinés devant le tombeau de Virgile, ce prince des poëtes latins, qui naquit soixante-dix ans avant Jésus-Christ. Mais ce tombeau est tout simplement une pierre placée au milieu d'un riant feuillage mêlé de fleurs et de parfums, n'ayant rien d'intéressant que le souvenir qu'il rappelle ; car les œuvres admirables de Virgile vivront autant que le monde.

Après cela, nous avons continué notre route sur cette colline couverte de vignes, de lauriers-roses, d'orangers, de figuiers, de palmiers, en un mot, des plantes les plus précieuses et les plus embaumées des quatre parties du monde : à Naples, même les plantes des tropiques y vivent comme chez elles ; colline traversée par cette grotte si longue qu'elle conduit de Naples à Pouzzola, si large que cinq voitures peuvent y marcher de front, et si haute qu'elle semble toucher le ciel, car le bleu azuré du firmament lui sert de dé-

coration au milieu du plafond. J'ignore combien on mit d'années à construire cette grotte célèbre, mais l'histoire rapporte qu'on y employa vingt-cinq mille esclaves.

Pour faire cette promenade un peu lointaine, nous nous étions adjoints quelques étrangers habitant comme nous le même hôtel ; entre autres une dame anglaise d'un esprit élevé et aimable, malgré sa glaciale apparence, et qui a su captiver toutes les sympathies de mon grand-père ainsi que celles de son ami, si difficile à satisfaire.

A cette dame nous ne connaissons qu'un défaut, et ce défaut est un vilain chien noir qui l'accompagne toujours, sous prétexte qu'il a appartenu à l'amiral Sterrop, son époux, et que c'est un souvenir dont elle ne veut jamais se séparer. Cette action est peut-être fort belle en elle-même, mais elle est certainement très-peu agréable aux amis de la dame, puisque le malheureux animal est aussi ennuyeux que...

Donc, ce matin, nous étions partis tous pour notre pérégrination lointaine, bien entendu le chien compris, et nous nous occupions fort peu de la bête, qui avait eu le bon esprit de s'endormir, quand sa mauvaise étoile voulut qu'il se réveillât tout à coup; nous nous trouvions alors devant la grotte du Chien.

— Voilà sans doute un endroit qui plaira à Fly, dis-je à lady Sterrop, dans l'intention de faire l'aimable avec elle, car elle est toujours remplie des plus aimables attentions pour moi.

— Vous croyez!... répondit-elle en prenant tendrement la laide bête entre ses bras; eh bien! nous allons lui montrer cette grotte.

Et ayant posé le chien à terre, elle entra, suivie de Fly,

dans une espèce d'excavation formée entre deux rochers et qui n'a rien d'extraordinaire en apparence; mais tout à coup elle en sortit, poussant des cris déchirants et portant, pressé sur son cœur, le corps inanimé du malheureux Fly.

Nous nous élançâmes tous après elle, et plus empressé était notre guide, qui lui parlait vivement tout en gesticulant bien fort; mais, dans notre commun saisissement, personne n'y prenait garde, quand enfin nous finîmes par comprendre qu'il disait à milady de ne point ainsi presser son chien contre elle, parce qu'elle l'étoufferait réellement, tandis qu'il n'était pas mort... qu'il fallait au contraire qu'elle l'étendît sur le sol, afin qu'il pût respirer à son aise, et qu'alors le grand air le rappellerait bientôt à la vie...

Mais nous eûmes toutes les peines du monde à obtenir de la pauvre femme éplorée qu'elle consentît à suivre ce conseil; pourtant enfin elle s'y décida, fort heureusement pour le pauvre Fly, qui, doucement couché sur la terre, reprit peu à peu sa connaissance; mais à peine eut-il ouvert les yeux, qu'il se redressa et se sauva aussi vite qu'il put, puis alla se cacher sous la voiture.

Nous rîmes fort de l'aventure en la voyant se terminer ainsi, et notre guide nous raconta alors que cette grotte causait toujours les mêmes accidents aux pauvres bêtes qui avaient l'imprudence d'y pénétrer, et que c'était pour cette raison qu'on l'appelait la grotte du Chien, — raison qui ne me paraît qu'une antiphrase. — La terre de cette grotte est très-soufrée, les pauvres bêtes ne s'en méfient point, la flairent comme ils font partout, et tombent asphyxiés.

Nous avons vu aussi la *Solfatare*, volcan éteint; le *Monte-Nuove*, encore un volcan qui, sorti de terre dans

une nuit, jeta feu et flammes tout un jour et s'éteignit pour jamais.

Décidément ce pays est très-curieux à visiter, mais je ne l'habiterais pas volontiers; on ne doit jamais y dormir tranquille, il me semble? Car si les volcans peuvent paraître fort beaux à voir de loin, ils ne doivent pas inspirer une assez grande confiance pour qu'on veuille les fréquenter toujours. . . . . .

. . . . . .

Adieu, mes souvenirs... adieu, doux recueil qui contient mes pensées de jeune fille... je me marie... mais nous ne nous séparerons pas pour cela, et je vous conserverai toujours...

J'épouse le jeune baron, ainsi que je l'avais pressenti, sans oser m'avouer pourtant ni mon désir ni mon espoir, et ce qui a dirigé son choix sur moi, c'est une action bien simple, une pensée généreuse que toute autre aurait eue à ma place dans une circonstance semblable; c'est ma petite pièce d'or enfin. Car non-seulement j'étais reconnue, et s'il ne me l'a pas fait comprendre plus tôt, c'est seulement par délicatesse; mais encore il n'avait emmené le bon M. Darley à Naples avec lui que pour arranger ce mariage si avantageux pour moi de toutes les façons et si agréable aussi, puisque, réalisant sa fortune qui est considérable, il vient se fixer en France avec nous.

Mon père est arrivé hier pour nos fiançailles, et ce ne fut qu'alors que le baron me fit comprendre qu'il m'avait reconnue, et il fit cela d'une façon toute charmante.

Ainsi il m'offrit comme présent un riche bracelet, bijou que je voulus admirer avant que de lui permettre de l'attacher à mon bras, car les pierreries dont il était orné avaient

attiré mes regards ; et je restai stupéfaite en voyant que ces diamants formaient une guirlande et une devise entourant une petite pièce d'or.

Je jetai un regard étonné sur le baron, mais le sourire que je surpris dans ses yeux et sur ses lèvres me fit deviner aussitôt la vérité ; pourtant je voulus continuer à jouer l'ignorante, et je lui demandai, en souriant à mon tour pour dissimuler mon embarras, ce que signifiait cette légende ?

— C'est une devise arabe, me répondit-il, et voici sa traduction :

« *Faites une bonne action et jetez-la dans la mer ; si les poissons l'ignorent, Dieu, qui la voit, s'en souviendra.* »

. . . . . .

Nous partons demain pour retourner à Paris, où notre mariage doit se faire... Mon Dieu ! que je suis heureuse !

FIN DE L'ENTRÉE DANS LE MONDE.

VALENTINE

ET

SES TROIS FRÈRES

Madame Dupré appela un jour sa fille Valentine dans son boudoir et lui dit :

— Chère enfant, je suis forcée de faire un long voyage, je resterai loin de toi pendant trois mois... Je te confie tes trois petits frères. Tu me remplaceras auprès d'eux pendant mon absence, tu seras enfin leur petite maman.

Valentine promit de prendre bien soin de ses frères, et madame Dupré partit le lendemain.

Valentine avait dix ans à peine; mais elle était si raisonnable, si douce et si bonne, que tout le monde la croyait plus âgée.

Les trois petits frères de Valentine s'appelaient Louis, Lucien et Alexis. Louis n'avait pas tout à fait cinq ans, Lucien en avait trois et demi, le petit Alexis n'était au monde que depuis deux années... il marchait à peine, et, malgré son bourrelet, il se faisait souvent mal en tombant...

aussi madame Dupré l'avait-elle particulièrement recommandé à sa sœur.

Quand Valentine se vit seule avec ces trois jeunes enfants, elle devint réfléchie et sérieuse. Il y avait bien la bonne pour l'aider à les garder ; mais la bonne avait tout le service de la famille à faire ; elle rangeait, nettoyait, lavait, faisait la cuisine, elle ne pouvait donc rester avec les enfants ; cette tâche avait été confiée à Valentine par sa mère. Je vous assure qu'on ne vit jamais une petite maman plus soigneuse, plus vigilante, plus attentive.

Le matin, après le déjeuner, Valentine faisait lire Louis ; elle apprenait à Lucien à connaître ses lettres, et veillait sur Alexis, qui marchait de chaise en chaise, allant, venant, toujours en mouvement !

Puis Valentine découpait des bonshommes de papier, des chiens, des chevaux, des poules, pour amuser ses jeunes frères ; elle montrait des gravures à l'aîné, traînait le cheval de bois du second, et tenant le plus petit par la main, elle lui chantait de petites chansons pour le faire rire... c'était un spectacle ravissant et touchant !

Quelquefois une dispute s'élevait entre les trois frères... ils étaient si jeunes encore qu'ils n'avaient pas de raison ! L'un voulait le jouet de l'autre... ils criaient, ils pleuraient... c'était un tapage à ne pas s'entendre ! Valentine venait, en douce médiatrice, apporter la paix entre les adversaires ; elle parlait raison au plus grand, embrassait les plus petits, attirait leur attention sur un autre objet, et la tranquillité et la concorde renaissaient aux suaves accents de sa voix fraîche et pure.

Un jour, je ne sais quel mauvais génie le lui avait

soufflé pendant son sommeil, Louis résolut de ne point obéir à sa bonne petite sœur.

— Tu n'es pas notre vraie mère, toi ! lui dit-il, et moi je veux faire mes volontés... tant pis !

Et M. Louis grimpa sur une chaise et monta sur la table, où il se mit à danser ! Quand Valentine le pria de descendre, il lui tira la langue.

— Monsieur Louis, dit la bonne, qui entrait dans la salle, en désobéissant à votre sœur vous offensez votre mère, qui vous a dit d'être bon, docile, et de l'écouter comme elle-même.

— Je ne veux pas être bon, dit ce méchant garçon.

Comme il disait ces mots, il glissa sur la table, car les tables ne sont pas faites pour qu'on marche dessus, et tomba par terre avec tant de violence, qu'il ne put se relever. Alors il se mit à pleurer de toutes ses forces.

Valentine vint le prendre dans ses bras ; elle lava avec de l'eau et du sel la grosse bosse qu'il avait au front, le coucha sur le canapé, et, s'asseyant près de lui, elle lui raconta de jolies histoires jusqu'à ce qu'il s'endormît.

Valentine avait abandonné tous ses jeux de jeune fille pour être tout entière à ses frères... Sa belle poupée, grande comme le petit Alexis, fut tout à fait oubliée... la corde à sauter, les promenades au jardin des Tuileries, les visites à ses jeunes amies, elle délaissa tout pour eux... Ils devaient bien l'aimer, n'est-ce pas ?

Mais Louis n'était pas corrigé, et, malgré la leçon qu'il avait reçue, il fut méchant encore... oh ! bien méchant !

La bonne apporta un matin à la maison un petit chat qu'elle avait trouvé dans la rue. Ce petit chat était fort joli ;

il était blanc avec des oreilles, des moustaches, la queue et les quatre pattes noires... il avait une drôle de petite figure riante et joyeuse qui amusait fort les trois petits garçons. Valentine attacha un morceau de papier à une longue ficelle, et elle traîna ce nouveau jouet sur le parquet; le petit chat courait après avec des sauts et des grimaces fort réjouissantes.

Quand Valentine ne le regardait pas, Louis tirait la queue au petit chat ou lui pinçait les oreilles, et lorsque la pauvre bête criait, disant dans son langage :

— Petit maître, vous me faites mal... aïe! aïe! holà!

Louis riait tant qu'il pouvait.

— Oh! Louis, dit tristement Valentine, tu t'amuses à torturer une innocente bête qui ne t'a fait aucun mal, et tu ris de ses plaintes... Va! c'est mal ce que tu fais... notre mère en serait bien mécontente, si elle le voyait. Tu sais qu'elle dit souvent que rien n'annonce un mauvais cœur, une détestable nature, comme de faire souffrir des êtres qui ne peuvent se défendre contre notre cruauté!

Louis mit le chat à terre sans rien dire, mais les paroles de sa sœur n'avaient point pénétré dans son âme.

Valentine sortit un moment de la salle pour chercher des tartines de confitures pour le second déjeuner de ses frères. Louis, se voyant seul avec ses petits frères, trop jeunes pour s'opposer à ce qu'il voulait faire, Louis, dis-je, saisit le chat et lui dit en le frappant sur la tête :

— Attends! attends! je vais t'apprendre à crier quand je jouerai avec toi!

Et, prenant la ficelle au bout de laquelle était le papier

qui fait courir le chat, il la lui tourna plusieurs fois autour du cou en la serrant de toutes ses forces.

Valentine rentra au moment où le pauvre petit chat expirait, car la ficelle l'avait étranglé.

Une juste colère anima les traits si doux de Valentine; elle s'élança vers son frère, lui arracha le malheureux animal des mains, ôta la corde qui serrait son cou; mais, hélas! il était trop tard! le pauvre chat était mort.

— Oh! mon Dieu! dit Valentine en fondant en larmes, est-il possible que mon frère ait fait une si mauvaise action!

Il faut avouer que Louis était fort désolé... il n'avait pas voulu tuer le chat; il ne voulait que le faire souffrir un peu, disait-il, pour le punir.

— Oh! méchant enfant! s'écria Valentine; si Dieu, tout-puissant, te punissait aussi cruellement et ne prenait pas en miséricorde ta faiblesse et ton jeune âge, tu serais privé d'existence comme cette pauvre petite bête... Apprends donc à être doux et bon envers toutes les créatures, car c'est offenser Dieu que de maltraiter les êtres qu'il a créés.

Louis regardait le petit chat, et tout à coup se mettant à sangloter, il s'écria :

— Oui, oui, je suis bien méchant; mais je ne le ferai plus! Ma petite sœur... Valentine... ne peux-tu le guérir?

— Hélas! non... dit Valentine d'une voix triste.

— Il ne jouera plus! dit Louis, il n'ouvrira plus ses jolis yeux ronds pour me regarder!

— Non, mon frère, tu l'as tué.

— Ah! ne dis pas cela à notre mère! dit Louis en venant cacher sa tête sur les genoux de sa sœur; je t'en

prie, ne le dis pas... elle me détesterait... je lui ferais horreur!

— Non, mon frère, dit doucement Valentine, ne crains rien, je ne le lui dirai pas, car cela lui donnerait trop de chagrin.

De ce jour Louis fut bon pour les animaux et ne leur fit plus aucun mal; il se plut même à les protéger, et on l'entendit souvent dire :

— La cruauté envers les animaux qui ne peuvent pas se plaindre ni se défendre contre notre méchanceté annonce un cœur dur, cruel et brutal, un caractère féroce et grossier.

Valentine fut heureuse du repentir de son frère, elle l'aida par ses conseils à devenir meilleur... Louis écouta toujours la voix tendre et persuasive de sa petite mère, et il devint aussi bon qu'il avait été méchant.

Quand madame Dupré revint de son voyage, elle monta rapidement chez elle; pressée d'embrasser ses chers enfants, elle courut à la chambre où ils étaient assemblés, elle fut ravie du spectacle qui frappa ses regards.

Louis faisait répéter l'A B C D à Lucien avec une patience inépuisable; Valentine avait placé le petit Alexis sur un fauteuil, et, agenouillée devant lui, elle lui montrait les images d'un livre, et lui nommait avec une angélique douceur les objets qu'elles représentaient.

— Ma mère! dit Valentine en se levant pour voler dans les bras de madame Dupré. Mais Alexis chancela sur le fauteuil quand Valentine retira sa main protectrice... La jeune fille n'osa faire un mouvement au-devant de sa mère, de peur que le petit garçon ne tombât... et elle promena un regard plein d'amour, de joie, d'inquiétude de l'un à l'autre.

Louis et Lucien étaient déjà dans les bras de leur mère, qui s'avança vers sa fille et la pressa avec une tendresse ardente sur son cœur.

— Je sais tout, dit-elle; je sais, chère Valentine, que tu as été une vraie mère pour tes petits frères, et je t'aime, ma fille, de toute mon âme.

Valentine continua à être une providence pour sa famille, et elle fut toujours heureuse, car c'est en aidant au bonheur des autres que l'on parvient à faire le sien.

FIN DE VALENTINE.

LA

LANTERNE MAGIQUE

OU

UNE SOIRÉE CHEZ LA GRAND'MÈRE

Il y avait soirée chez une bonne grand'mère; elle avait invité ses petits-enfants à venir manger des gâteaux et des fruits chez elle; tout avait été préparé pour qu'ils fussent gais, contents et joyeux.

Il y avait à cette soirée une dizaine de jeunes garçons et de jeunes filles, car madame Mallet avait trois demoiselles, toutes mariées et mères d'une belle famille. Les trois mères étaient là, et elles n'étaient pas les moins joyeuses en voyant leurs enfants souriants et animés par un plaisir innocent. Après le thé et les gâteaux, l'une d'elles se mit au piano, et les enfants dansèrent gaiement pendant une heure. Puis on joua à une foule de jeux de société, et les rires frais et perlés des invités firent presque oublier à la bonne grand'mère le poids des années.

— Je crains, dit-elle enfin à une de ses filles, que ces enfants ne se fatiguent trop; ils ont des joues rouges comme du feu.

« Il faut imaginer quelque amusement qui les tiendrait tranquilles jusqu'à ce qu'ils fussent bien reposés. »

En ce moment passa dans la rue un homme qui criait :

— Lanterne magique!... Lanterne magique!...

— Faites monter cet homme, dit madame Mallet à sa bonne.

Les enfants poussèrent des cris de joie à l'attente du nouveau plaisir dont ils allaient jouir, et applaudirent de tout leur cœur à la proposition de leur grand'mère.

Ils prirent des chaises, se placèrent en cercle, et regardèrent avidement l'homme qui entrait avec son orgue et sa grande boîte.

Cet homme était un de ces pauvres Savoyards qui viennent chercher fortune dans les grandes villes; musiciens vagabonds, ils jouent dans les rues les airs populaires, des contredanses, des valses.

L'ouvrier travaille en chantant l'air qu'il a appris; l'apprenti lève la tête et répète le joyeux refrain. L'orgue, c'est l'opéra du pauvre, il porte dans l'atelier ses notes bruyantes et égaye le travail.

Pendant que l'honnête Savoyard préparait sa lanterne magique et éteignait les lumières du salon, madame Mallet dit à ses jeunes convives :

— Vous savez, mes enfants, que le spectacle que nous allons voir est produit par des ombres passant par des verres disposés de différentes manières. Le mouvement de ces verres et des objets dont nous verrons les ombres fait qu'ils paraissent remuer et s'avancer vers nous... J'espère que vous serez assez raisonnables pour n'avoir aucune peur... Et pensez bien que si, dans ces jeux, il y avait le moindre, le plus petit danger, vos mères seraient les premières à l'éloigner de vous.

— Nous n'aurons pas peur, grand'mère, s'écrièrent les enfants tout d'une voix.

— D'ailleurs, dit Jean, l'un des plus grands, une ombre ne peut faire de mal...

— Regardez, messieurs... mesdames... dit le Savoyard; voyez ce château dans le lointain... est habité par un enchanteur... Vous allez le voir paraître sous la figure d'un nain... Tenez, la porte de ce sombre château s'ouvre et le voici... Il est bien petit, n'est-ce pas, tout bossu... tout tordu? regardez-le bien, il s'avance vers vous, et, à mesure qu'il s'approche, il grandit et prend la taille d'un géant!

— Oh! j'ai peur! dit Fanny, une jolie petite fille blonde et timide, en cachant sa tête sur l'épaule de son frère.

Ma fille, dit sa mère, nous t'avons dit que tu n'avais rien à craindre... que ce que tu vois n'est que des ombres... Si tu ne peux maîtriser tes folles terreurs, va dans la salle à manger jusqu'à la fin du spectacle.

Fanny promit d'être plus raisonnable et releva la tête... Le géant avait disparu.

— Voici, dit le Savoyard, une pauvre petite mendiante qui vient vous demander l'aumône... Son corps est courbé par la misère... Sa démarche est pénible... ses longs cheveux flottent sur ses épaules amaigries... Ah! donnez... donnez quelque chose à la petite mendiante!

L'ombre s'était avancée lentement et tendait la main... Les enfants la regardaient avec tristesse... cette fiction leur rappela bien des pauvres créatures qu'ils avaient vues souffrir... La bonne petite Ernestine avait déjà mis la main dans sa poche pour chercher une petite pièce de vingt centimes, afin de la donner à la mendiante...

— Mais tu oublies donc, lui dit en riant son cousin Daniel, que ce n'est qu'une ombre?

— Voyez !... voyez, dit le Savoyard, tout là-bas, ce point noir, gros comme une mouche; c'est un aigle qui tient dans ses serres un agneau qu'il a pris sur le penchant d'une colline; l'aigle s'avance et il grandit... ses ailes sont aussi longues que les bras de cette petite demoiselle, qui a bien trois ans, j'en suis sûr... Voici venir l'aigle... vous voyez bien distinctement à présent le pauvre agneau blanc qu'il porte à ses petits... Les jeunes aigles le mangeront... Hélas! cet agneau n'écoutait point la bonne brebis sa mère, qui lui disait : « Ne t'éloigne pas, mon enfant... Nos ennemis rôdent et emportent les agneaux qui s'éloignent de leurs mères... les loups et les aigles te prendront... reste près de moi! »

Mais l'agneau étourdi et désobéissant courut loin de sa mère, et l'aigle le prit.

Le Savoyard fit voir plusieurs autres choses intéressantes aux jeunes invités de la grand'mère... mais il serait trop long de vous les raconter toutes. D'ailleurs, quand vous serez bien sages, vos mères, si bonnes et si tendres, vous feront voir aussi un jour une lanterne magique.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

TABLE DES MATIÈRES

Les adieux. 7
Souvenirs de Germaine. 15
Le printemps. 29
Suite des souvenirs de Germaine 35
Histoire du portrait. 41
Suite des souvenirs de Germaine 85
Histoire du grand-père. 91
Suite des souvenirs de Germaine 109
Une étoile indiscrète. 117
Suite des souvenirs de Germaine. 129
Un voyage en Touraine et en Anjou 135
La légende de Saint-Florent. 163
Suite du voyage de Germaine 173
La légende du pêcheur. 181
Suite des souvenirs de Germaine 205
Un voyage à Rome. 217
Suite des souvenirs de Germaine 247
Le pacte. 263
Suite des souvenirs de Germaine 289
A la recherche d'un trésor 293
De l'entrée dans le monde 321

Valentine et ses trois frères. 339
La lanterne magique ou une soirée chez la grand'mère. 347

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Sceaux. — Imp. M. et P.-E. Charaire.